



A l'école de l'écrivain. Des mots partagés

Année scolaire 2012/2013

Textes/témoins des écrivains participants



Avec le soutien de l'Éducation nationale et de la Caisse des Dépôts
Opérateur : la Maison des écrivains et de la littérature – Mel

Renata Ada Ruata

au Collège Joliot Curie à Reims

Livres :

Ces tout petits riens du désastre (Yago) et

La Vie devant soi et ***La Promesse de l'aube*** de Romain Gary / Émile Ajar

Rencontre avec un auteur vivant

Dans le cadre de l'action « À l'école de l'écrivain », l'innovation de cette année a été de devoir choisir une œuvre d'un « auteur du patrimoine ».

Je me suis posée la question de savoir si un « auteur du patrimoine » devait être un auteur... mort ? Et si le patrimoine était français ou mondial ? J'ai choisi un auteur qui était mort, car pour le moment moi je suis bien vivante, cela me donnait un avantage sur lui ! Et plus de liberté pour la lecture de son texte. J'ai cru comprendre que l'auteur devait écrire en français (pas de traductions). J'ai choisi un auteur né à l'étranger mais qui avait écrit toute son œuvre en français ou presque.

Ma proposition du roman de « mon » auteur a donné lieu à quelques tractations. À la fin nous avons pris la décision de proposer aux élèves la lecture de deux romans au lieu d'un seul, deux romans très différents, l'un proposé par moi, l'autre par le professeur. Nous avons composé autant de binômes de lecture que nécessaire pour que toute la classe, à parts égales, lise soit l'un soit l'autre livre. Au bout du compte le résultat de cette double lecture m'a semblé peu probant, malgré l'investissement supplémentaire en temps et énergie qu'il a demandé au professeur et à moi-même.

Personnellement je pense que la force de ces interventions en milieu scolaire réside dans le fait que les élèves rencontrent un auteur vivant (d'ailleurs cette année j'ai décidé de leur remettre mon roman moi-même et d'écrire une dédicace à chacun). Un auteur auquel ils peuvent poser toutes les questions qu'ils souhaitent. Des questions sur son roman, qu'ils sont censés avoir lu et sur lequel ils se sont penchés avec l'aide de leur professeur. Mais aussi des questions sur le parcours de cet écrivain qu'ils ont en face d'eux, son travail d'écriture, ses motivations et ses sources d'inspiration. J'ai consacré les deux premières rencontres à répondre à ces questionnements. Je les ai aussi incités à m'écrire des courriels soit par leur ordinateur familial, soit par celui du CDI. Une seule élève a réellement instauré un dialogue avec moi, cinq ou six autres m'ont envoyé un ou deux mails.

Naturellement lors de ces premières rencontres, j'en viens toujours à leur parler de la place de la littérature et de la lecture dans ma vie, des auteurs qui ont compté, qui comptent, pour moi, mais je ne m'arrête jamais longuement sur un texte ou un autre.

Cette année, pour répondre la demande du ministère de l'éducation, lors de la dernière séance je me suis attardée sur un auteur et l'un de ses romans en particulier. J'ai été consciente que cette lecture, qui venait en plus de celle mon propre roman et de leur travail scolaire, cette lecture totalement « gratuite », a été pour eux une charge. Cependant, à tous, j'espère avoir donné l'envie de lire et, à chacun, le désir de chercher des textes qui lui parlent.

On nous demandait également, semble-t-il, de faire écrire les élèves. C'est une chose que je n'aime pas faire dans les conditions actuelles : peu de temps disponible et obligation de résultats tangibles. Peut-on vraiment croire que l'on peut faire du bon travail en cumulant la rencontre

autour de l'auteur vivant et l'un de ses romans, la présentation d'un auteur du patrimoine et d'une de ses œuvres, un atelier d'écriture... sur six heures ?

Un auteur apporte réellement quelque chose aux élèves lorsqu'il leur parle de son travail, de la gestation de ses textes, lorsqu'il montre le cheminement de l'écriture, pas lorsqu'il doit contraindre une classe entière à écrire sans envie. Je me sens capable de soutenir et guider quelques personnes qui ont un désir d'écriture, même si elles n'ont jamais écrit. Je n'ai aucune envie d'encadrer des élèves non intéressés par l'écriture : c'est une situation scolaire, je n'en veux pas.

Forte de cette conviction, j'ai proposé un atelier de deux heures (qui débordait de ce fait du temps d'obligation de présence, pour eux et pour moi) à ceux qui étaient intéressés. Ils devaient s'inscrire auprès de leur professeur avant ma venue. Sur vingt-deux élèves, dix se sont inscrits.

Pour mettre les participants à l'atelier dans une situation inédite, j'avais choisi de les faire écrire dans une petite salle de sport dont le sol était recouvert de tatamis. Après leur avoir demandé de s'allonger sur le sol, les avoir fait rentrer quelques temps en eux-mêmes, ils sont parvenus à extraire de leur imagination les personnages et les dialogues que je les ai encouragés ensuite à écrire. Ils ne souhaitaient pas lire eux-mêmes leur texte à haute voix et ils voulaient rester anonymes, aussi ai-je lu les dialogues qu'ils m'ont confiés. Comme je leur ai proposé d'emporter leurs textes, de les taper et de les leur envoyer s'ils le souhaitaient, ils ont tous apposé leur nom sur leur feuille. Je leur ai donné de mon temps, ils m'ont donné du leur, librement.

À mon avis pour qu'un travail d'écriture aille en profondeur, il ne doit pas être imposé, il faut qu'il émane d'une démarche personnelle. Dans l'atelier les élèves doivent pouvoir redevenir des personnes indépendantes, ne plus être des élèves appartenant à une classe. Le mieux serait sans doute de regrouper des élèves de plusieurs classes, voire de plusieurs établissements. Sortir de l'écriture exigée et notée. Sortir de l'école avec ses contraintes. Un lieu qui ne soit pas l'école, du moins un temps qui ne soit pas scolaire, des textes qui viennent quand cela doit venir, par flot ou au compte-goutte. Mais au départ, toujours, une envie d'écrire, envie qu'un écrivain en visite pourrait faire naître, et ensuite le désir de commencer à écrire et de continuer.

En plus de ces parcours dans les textes lus et écrits, nous avons eu l'opportunité d'être choisis pour participer à l'émission « Les pieds sur terre » sur France Culture. Pendant plusieurs heures, quelqu'un est venu nous enregistrer, les élèves et moi, pendant les rencontres et en dehors. Nous attendons avec impatience de pouvoir écouter l'émission.

Pendant toute la période qui a couvert mes trois interventions, l'appui de la documentaliste a été précieux. Une documentaliste qui s'implique dans le projet est un atout de plus. Cette année en particulier, elle nous a procuré la version audio du roman que j'avais demandé de lire. Je veux souligner ici l'importance de l'écoute de textes lus, surtout pour les élèves qui ont des difficultés de lecture. Et tous les élèves apprécient énormément qu'on leur fasse la lecture à haute voix.

Pour conclure je crois pouvoir affirmer que la vraie richesse de cette action réside dans la rencontre des élèves avec un auteur vivant. Qui mieux qu'un auteur peut donner l'envie aux élèves de lire ? L'envie d'entrer en contact avec le monde de fiction qu'il a créé ? L'envie de s'interroger, de se situer dans le monde ?

Hafid Aggoune

au Collège Georges Braque à Rouen

Livres :

Rêve 78 (Joëlle Losfeld) et
Zadig de Voltaire

La brasserie *Le Métropole* indique, par l'une de ces plaques murales que l'on trouve un peu partout dans les grandes villes, que Simone de Beauvoir et Jean-Paul Sartre y venaient fréquemment. C'est là que j'ai choisi de patienter une heure, avant de prendre un taxi et de me faire conduire au collège Georges Braque, ici, à Rouen. Ainsi, après un déjeuner des plus corrects, il était temps de marcher quelques mètres sous une pluie fine et de me rendre à la première des trois rencontres prévues.

Au terme d'un court voyage vers les hauteurs de Rouen, longeant de paisibles collines parsemées de résidences bourgeoises, le chauffeur et moi traversons en silence une sorte de grand bois clairsemé. Je distingue alors le sommet des tours, vigies annonciatrices de la cité du nord de l'agglomération rouennaise, puisque le collège Georges Braque se situe au milieu d'une vaste plaine où, jadis, ont poussé les nombreux H.L.M., d'où l'importance d'y apporter, d'une modeste façon, un peu de littérature, histoire de continuer de briser, année après année, les murs qui encombrant les têtes et séparent les individus.

Dans le taxi, un trop grand monoplace pour une seule personne, la radio nous murmure les affres du monde, ses affaires, ses résultats sportifs ; à l'approche de l'adresse notée sur le GPS, le conducteur semble hésitant : aucune mention n'indique clairement le collège. Pourtant, nous sommes certain d'être rue Jean-Philippe Rameau, du nom du célèbre compositeur lyrique bourguignon, chantre de l'apogée d'un classicisme français en lutte avec la musique italienne, tout cela dans un désormais lointain XVIII^e siècle... Nous cherchons du regard, nous demandons à un piéton. C'est là, juste là, derrière cette interminable grille blanche, ce portail et cette porte bleue, eux.

Nous sommes devant une longue et basse construction que je revois en écrivant ce texte grâce à la « vue de rue » de Google maps, la fameuse *street view* (soudain j'imagine l'employé de Google déambulant sur les hauteurs de Rouen dans son petit véhicule équipé de cette caméra étonnante qui filme à 360 degrés chaque rue, capturant les territoires et me permettant, de chez moi, ce genre de déambulation virtuelle d'un coup de *trackball*). J'essaie de voir le rapport possible entre l'aspect cubique de l'architecture et Braque, l'artiste. Je repense à mes cours d'histoire de l'art, à la biographie du peintre/sculpteur/graveur, sa jeunesse au Havre, ses influences. Je comprends qu'il faut bien donner un nom à un lieu, patronyme symbolique, trace de notre histoire commune, legs des grandes personnalités passées, comme pour insuffler au lieu sa force, ses espoirs, ses inspirations, son élan, son goût pour la création, tout ce dont ont besoin les jeunes personnes à l'âge des premières grandes questions existentielles, cela à chaque époque. Si les établissements scolaires portent des noms illustres, cela montre que les êtres sont capables de grandes choses, des choses qu'il est utile d'enseigner, de transmettre et c'est bien là tout le propos de nos rencontres, de nos efforts, de nos échanges autour des livres.

Comme tous les professeurs croisés depuis mes débuts aux Mots Partagés, Catherine Martinon a bien préparé sa classe. Ils sont calmes (plus calmes que lorsque les auteurs ne sont pas là), immédiatement rassurés par mes premiers mots sur l'aspect non-scolaire, sur la notion de plaisir sur

laquelle il faudra se focaliser ensemble durant nos trois séances. Ce préambule est important dans la mesure où les élèves, dès lors qu'ils se trouvent dans l'enceinte de leur établissement, oublient les mots *plaisir, savoir, culture, goût, s'élever, connaître, aimer, voir, découvrir...* toutes ces choses qui, de mon côté, m'étaient pleinement consciente à leur âge, et m'ont fait aimer l'école jusqu'à l'Université et jusqu'à aujourd'hui, à quarante ans, tant je n'ai de cesse d'apprendre et de renouveler mes regards sur le monde ; eux ne pensent qu'à *murs, couloirs, devoirs, notes, punitions, révisions, contrôles, interrogation, travaux, surveillant...* ce qui fait plutôt penser au lexique de la prison, certes une prison d'où ils repartent chaque soir, mais qu'ils retrouvent chaque matin, avec une partie qui les suit jusqu'à leur chambre (quand ils ont la chance d'avoir une chambre à eux pour travailler) pour continuer à *travailler* (verbe que je remplacerai volontiers par celui d'*étudier*).

Je me lance donc, leur présente mon parcours, insistant sur mon adolescence, lointaine époque s'étalant de 1985 à 1989 où j'écumais les salles du collège de Terrenoire, à Saint-Etienne, assis comme eux mais sans écrivain face à moi, sans Mots Partagés, sans images à illustrer par des mots qui deviendront une histoire sous forme de nouvelle, poème, lettre, court roman. Bref, je leur fais comprendre la chance qu'ils ont de bénéficier de cette parenthèse littéraire dans leur lourd programme (ils en ont conscience, évidemment). À treize ou quatorze ans, si je ne savais pas encore clairement que je voulais devenir écrivain, j'aimais déjà follement les livres, écrire et la solitude que cela requiert, que je ne subissais pas, que j'aimais comme une douce compagne, une amie qui, aujourd'hui, est toujours là alors que je viens de terminer mes deux prochains livres à paraître chez Joëlle Losfeld et Gallimard en 2014, l'un en janvier et l'autre en septembre, amie fidèle donc, silencieuse et exigeante qui me pousse à ouvrir les yeux sur ce que je ne vois pas et à les fermer sur ce que je vois.

Très vite, ensuite, je leur parle de ma façon de faire avec eux : s'inspirer d'images que j'ai choisies, que j'enverrai dans la semaine, par mail, à leur enseignante qui, à son tour, leur transmettra. Chaque élève en choisira une et devra se lancer dans un processus que les écrivains connaissent et que nous allons partager durant nos heures de travail. Je leur rappelle que le cinéma, qu'ils aiment tous, avant d'être projeté sur une large toile blanche, est fait de mots, de dialogues, de pensées, de description d'actions, de lieux, de situations. Je leur donne des exemples de films et de séries, qu'ils connaissent. Je leur parle des scénaristes et aussi des romans que l'on adapte, qui deviennent des films. J'ai toujours aimé faire ce rapprochement pour qu'ils imaginent à quel point de simples mots peuvent emporter loin celui qui les écrit et ceux qui leur donnent vie par leur lecture ou par leur transposition sur un écran, puis sur les rétines des spectateurs.

Avant de les lancer dans le grand bain et de les laisser s'imprégner de leur image choisie, les deux heures de février furent consacrées (après ma présentation), à un petit exercice de chauffe qui consistait à faire comme je l'avais fait dans « Rêve 78 », c'est-à-dire, partir de la photo de couverture du livre et imaginer être l'enfant, être à ma place donc, et raconter cette journée à la plage ; pour cela, ils devaient oublier l'identité de l'enfant (moi en l'occurrence), celle de la mère (la mienne), le lieu et l'époque (Casablanca, l'été 1978), en essayant de se figurer n'importe quel autre enfant, ou eux-mêmes à cinq ans. À leur âge, ils ne leur fut pas difficile d'évoquer des souvenirs encore frais, ce qui n'était pas mon cas lorsque je me mis à la rédaction de ce texte au cours de l'année 2008 (publié en 2009 par Joëlle Losfeld).

Au cours des deux séances suivantes, ces fois-ci face à l'image de leur choix (parmi une trentaine de clichés piochés sur le *web* par mes soins, ceci sur des thèmes tel que l'art, la solitude, la famille, l'enfance, l'amour, la solidarité, le racisme, le travail, la vieillesse, etc.), ils ont saisis, tous autant qu'ils sont, qu'à partir d'une simple image, pour peu qu'il y mettent d'eux-mêmes, en étant sincère et en ouvrant leur cœur, ils sont *tous* capables de créer comme je le fais seul devant mon bureau chaque jour (et parfois la nuit), sous mon Velux, l'esprit tourné vers l'intérieur, accaparé, inspiré, nourri par un monde infini que chacun possède et qui nous rend unique et libre, un univers fait de

sensations, de sentiments, de souvenirs, de rancœurs, d'espoirs, de désirs, d'inconscient, et d'une imagination elle-même nourrie par les autres, leur vie, les histoires vues, lues, entendues.

Et pour conclure nos trois rencontres, j'ai pensé, cette année, à un vote après lecture de textes de volontaires. Ceux qui auraient l'envie (et le courage) de lire devant tout le monde gagnaient le droit d'être candidat pour l'élection du texte préféré.

Ainsi, les élèves et textes suivants furent lus : Dylan (Histoire de la peintre), Clarisse (Amour et islam), Michael (La bibliothèque maudite), Morgane (La mucoviscidose), David (Justice et révolution), Abdelmoumine (Une après-midi en Algérie), Nassima (Fatoumata, élève noire), Hichem (Devenir écrivain), Fatima (Iris, 17 ans) et Farmata (Marre des parents).

À l'issue de notre vote, c'est le texte de Clarisse qui l'emporta.

Pour ma part, j'avais eu un faible pour le texte d'Hichem, un élève brillant et appliqué qui s'était inspiré de la célèbre photographie de Doisneau montrant un enfant qui réfléchit la tête en l'air, pendant que son camarade de droite copie sur son ardoise. Hichem, dans une belle langue soutenue et portée par un rythme étonnamment riche, avait eu l'idée de se mettre dans la tête de l'enfant copié et l'avait imaginé rêvant de devenir écrivain...

Ces trois lundis s'étalant de février à avril avaient été ponctués par mes déjeuners au Métropole (comme je partais de Paris par le train de 10h50 et descendais à Rouen à midi, j'en avais mensuellement profité pour saluer la mémoire de mes illustres prédécesseurs). Mais contrairement à la séance initiale de février, je n'ai pas repris le taxi en mars et en avril, préférant *monter* en métro puis en bus, histoire de connaître et de palper l'ambiance rouennaise le temps de la trentaine de minutes nécessaires pour rejoindre le collège. Et durant ces trois lundis, au fil de nos heures partagées, j'ai surtout pu voir à dans quelle mesure la magie opère toujours et à quel point il est heureux et nécessaire de vivre de tels moments avec des enseignants tels que Catherine Martinon et tous ces jeunes gens qui ne demandent qu'à y croire.

Rêverie scolaire de Hichem Medjadba

Le bruit des craies qui frottent contre les ardoises, des encriers qui tombent, des petits bavardages entre élèves et bien sûr celui du professeur faisant son cours, continus et s'amplifiant. Mais je n'y fais pas attention car je rêve, je rêve d'être loin, loin de cette classe et de son ambiance qui me rappellent de si mauvais souvenirs comme toutes ces interrogations surprises.

J'imaginai mon professeur les préparer scrupuleusement à notre intention en y mettant les exercices les plus difficiles qu'il ait pu trouver. Celui-ci adorait nous voir désespérer face à notre feuille blanche qui souvent comme la mienne le restait. Cette manie de rêver s'aggravait car je rêvais même durant les évaluations.

Ce besoin, cette envie étaient dommageables à mon bulletin scolaire, voilà l'appréciation du second trimestre. Je devais me ressaisir, et au plus vite. Mes parents et mon professeur s'inquiétaient fortement de mon orientation. J'étais seul à pouvoir combattre cette dépendance, pour cela mon professeur m'interrogeait sans cesse à l'oral. Il convoqua mes parents et leurs parla de ce problème qui disparaissait au fur et à mesure et de mes talents d'écriture qu'il fut surpris d'apprendre. Il n'eut pas tort car je devins un grand écrivain grâce à mes rêves sur lesquels je me suis inspiré...

Mon nom est Jean-Marie Le Clézio. Hichem Medjadba

Jean-Marc Alcalay

Collège Westhoek à Coudekerque / Lille

Livres :

Les Manuscrits de guerre, Julien Gracq

La Plume et le fusil, J.-M. Alcalay

Ecrivains du Westhoek

Une journée pas comme les autres.

Aujourd'hui, vendredi 25 janvier, le paysage dunkerquois est encore entièrement couvert d'une neige tenace, tombée la semaine dernière. Ce n'est pas courant dans notre région qu'un tel froid dure aussi longtemps. Les gens ont du mal à marcher sur les trottoirs verglacés, les automobilistes roulent au ralenti, comme moi qui cherche un peu ma route dans une ville devenue uniformément blanche. Au sortir d'un virage, j'aperçois bientôt quelques élèves, cartable sur dos ou sac en bandoulière. Ils marchent difficilement vers ce je devine être le collège du Westhoek, situé non loin de Dunkerque, à Coudekerque-Branche. Bientôt, deux surveillants m'accueillent à la grille et m'indiquent mon chemin. J'avais presque oublié d'avoir été un jour un collégien comme ceux que je croise aujourd'hui : des cris sous le préau, une atmosphère d'excitation, à cause, peut-être, de la neige, puis bientôt, le bruit strident de la sonnerie qui indique la reprise des cours. Une séance bien particulière aujourd'hui, autant pour moi que pour les deux classes de troisième à qui je vais présenter mon travail d'écrivain... Heureusement que les enseignants, mesdames Nathalie Faudel, Fanny Garvés, professeurs de français, Emilie Le Cornec, professeur d'histoire géographie, et Monsieur Christophe Delporte, documentaliste, avec lesquels le projet va se faire, m'épaulent dans une présentation dont j'ignore encore les effets sur les élèves.

Les élèves sont rangés et en silence avant de rentrer dans la classe qui, fait exceptionnel aujourd'hui va en accueillir 40, restés debout avant que le professeur ne les autorise à s'asseoir. Cela aussi je l'avais oublié : la discipline, le respect, l'attente et non la précipitation désordonnée. J'en suis content et agréablement surpris.

Je me présente et commence à exposer mon travail d'écrivain. Je passe en revue le déclenchement de la guerre de 39-45, le contexte dunkerquois, la débâcle des armées alliées, française, anglaise, belge et hollandaise, le piège de la poche de Dunkerque, le matériel laissé sur les routes de Flandres, le sauvetage des soldats, la résistance des autres devant l'armée allemande. Puis, face à des élèves plutôt attentifs et respectueux, je raconte l'épopée, pendant l'Opération Dynamo, des six écrivains dont je parle dans mon livre. Je les passe en revue, un à un : Marc Bloch, Louis Aragon, dont certains élèves connaissent les poèmes, Robert Merle, dont le livre *Week-end à Zuydcoote* a donné un film qui porte le même nom et que des élèves ont vu... « *Mon grand-père a tourné dans le film* » me lance l'un d'eux, et c'est vrai, je leur précise que des centaines et des centaines de Dunkerquois étaient figurants dans ce film devenu culte pour notre région. Je me prends à raconter aussi mes souvenirs. En 1964, j'avais 8 ans. Je venais d'arriver à Dunkerque avec mes parents. Je me souviens des dizaines de véhicules militaires qui attendaient près de Zuydcoote, et des soldats qui arpentaient les dunes à Malo terminus. Je venais d'une grande ville, la capitale même, pour ne pas la citer et je pensais que nous avions débarqué dans une ville encore en guerre... Puis je continue : Paul Nizan dont j'évoque la mort, Joseph Kessel dont je parle du courage, en le mettant en relation avec les grands reporters d'aujourd'hui qui couvrent les conflits de ce monde, puis enfin Julien Gracq, « notre auteur » le romancier dont nous allons parler tout au long de nos rencontres et qui est au centre de notre travail avec les élèves...J'en rajoute deux autres, Guy de Rothschild et Pierre Daninos...Quelques questions d'ordre général sont abordées. Madame Faudel leur explique le

projet après que leur est distribué le beau livre de Julien Gracq « *Les manuscrits de guerre* » édité après sa mort aux éditions José Corti. Tout cela dans un calme absolu et très agréable pour nous tous.

Retrouvailles ensuite avec une première classe de 20 élèves et réponse aux questions qu'ils ont préparées avec leurs enseignants. « *Depuis quand écrivez-vous ? Combien de temps mettez-vous pour écrire un livre ? Combien cela rapporte-t-il ? Pourquoi vous intéressez-vous à la guerre ? Et pourquoi à l'histoire alors que ce n'est pas votre métier ? Et au fait, votre métier ?...* » Même chose pour la classe suivante. Des questions tout aussi intelligentes, pertinentes, parfois d'une touchante simplicité, mais pleines d'une belle et authentique curiosité pour le personnage qu'ils ont devant eux....

L'après-midi de cette journée pas comme les autres, se termine, riche d'échanges et d'enseignements. Elle augure que les prochaines rencontres seront aussi agréables... À suivre donc...

Il pleut....

Aujourd'hui 8 mars, direction le Fort des dunes à Leffrinckouke. Visite en lien avec l'Opération Dynamo, puisque ce Fort, construit au XIX^e siècle, a été bombardé en 1940, puis a été le théâtre tragique d'événements survenus en 1944 avec l'exécution de huit résistants.

Il pleut. Une quarantaine d'élèves dont je reconnais certains visages se sont égarés avec leurs enseignants. Ils arrivent trempés au Fort, accueillis par deux intervenants impatients de parler de leur « Fort » et du travail qui les anime. Visite donc guidée, à travers les coursives, les fossés, les salles restaurées ou pas, de cet immense édifice dont les murs effondrés sous les bombes allemandes évoquent des ruines antiques en plein pays flamand. Tout cela, sous la pluie, au milieu des herbes folles, fouettées par le vent qui balaye ce jardin à l'anglaise, dans une demie brume qui noie la petite ville à côté de l'édifice. Cette atmosphère un peu fantomatique et qui, à juste titre, inspirera les élèves pour écrire leur texte, n'est pas sans nostalgie. Les deux classes marchent d'un bon pas, arpentent de longs couloirs blanchis par la chaux, restaurés pour certains, laissés aux toiles d'araignées pour d'autres. Nous franchissons des salles et encore des salles, toutes vides, puisque le Fort nous dit-on a été pillé après la guerre par les habitants car ils manquaient de tout. Dans un joyeux brouhaha, nous longeons d'immenses couloirs en parlant, en criant parfois de peur de la semi obscurité qui rappelle la guerre et les fantômes des soldats dont, encore une fois, les élèves avec une belle intelligence, peupleront leurs écrits, en faisant revivre ces pauvres oubliés de l'Histoire. Le sol est mou car il est sableux. Nous remontons, nous descendons à nouveau, nous traversons d'autres pièces, la chambre des soldats, vide, froide, et chacun alors d'imaginer la vie de ces hommes qui dans une seule salle devaient dormir, manger, se laver... Puis dans une autre, aménagée en lieu d'exposition les élèves découvrent le nom flamand de Dunkerque, dont je ne me souviens plus. L'histoire du Fort est tragique. Dans les espaces aujourd'hui envahis par les herbes, nous avons lu les plaques commémoratives en souvenir des soldats tués dans les bombardements, je me souviens des gendarmes, ensevelis dans le sable après que leur abri se soit effondré sous une bombe, je me rappelle du Nom du Général Janssen qui commandait le Fort, touché au cou et qui devait mourir peu après... Puis du sort des résistants bêtement arrêtés à Rosendaël et qui seront fusillés au Fort des dunes, dans un endroit, nous disent nos guides, inaccessible aujourd'hui car trop dangereux. Nous voyons en photo la plaque fixé sur le mur des fusillés et leurs sept noms qui s'affichent... Moment émouvant pour tous et pour certains élèves qui en feront le thème de leur texte. La visite se termine... Puis nous sommes en nouveau dehors, sous la pluie. Il faut rentrer.

De loin, je regarde les élèves et leurs professeurs qui s'éloignent par le chemin qui conduit à la sortie. Il leur faudra encore prendre deux bus pour rejoindre le collège... Il pleut...

Plein soleil...

Avant cette dernière journée du 14 juin, il y en a eu une autre, le 31 mai. Les élèves avaient travaillé leurs écrits à partir des lieux, du Fort des dunes, du visionnage de *Week-end à Zuydcoote* d'Henri Verneuil, du souvenir des acteurs du film, de Jean-Paul Belmondo et d'autres... de la visite à

Helfaut, puis au musée du Mémorial du souvenir à Dunkerque. Tous, les ont inspirés. Parfois ils sont restés dans le réel de leurs visites: la réalité était là, palpable, matérialisée, gravée dans la pierre, bétonnée, explosée, ou bien encore inscrite dans les objets : des murs, des photos, des abris, un canon reconstitué, des histoires de soldats souvent dramatiques... Du doigt, nos jeunes écrivains ont touché l'Histoire, et l'Histoire en retour les a touchés au point que certains en ont rendu compte, mais sans vouloir la déformer... La description d'une visite au musée, à la Coupole, au Fort des dunes, en une série de rappels historiques, des commentaires bien utiles pour le lecteur en recherches de dates, de documents et d'histoires, incontournables dans une telle perspective de travail... Mais parfois aussi, ces visites, cette Histoire trop cruelle, trop crue, trop folle de la guerre en a aussi débordé certains. Leur imagination s'est envolée puis ils l'ont reposée sur le papier, arrangée, en une mise en ordre de la pensée, souvent de façon surprenante et émouvante : une histoire d'amour avec un soldat racontée sous la forme du journal d'une infirmière, des rencontres imaginaires avec un résistant qui pleure, puis Julien Gracq revenu en ce lieu, le Fort, pour y inaugurer un centre ouvert à la culture et à la vie. C'est vrai que l'écrivain est retourné dans le Dunkerquois dans les années 70, mais pour y chercher vainement les endroits qu'il avait traversés pendant sa courte guerre. À l'époque, il n'avait rien reconnu... Un texte évoque encore ce soldat qui revient hanter le bâtiment pour y rencontrer enfin quelqu'un qui le soulagerait d'un tel passé. Ce même soldat qui revient aussi pour apaiser les angoisses du présent. C'est que ces lieux regorgent des fantômes de l'histoire tragique de Dunkerque et que les élèves ont réinventée en plongeant leurs héros dans des rêves éveillés, des histoires à « mal-dormir ». Entre conscient et inconscient, la paroi est parfois mince. Elle peut comme dans un texte, l'élève s'y reconnaîtra, avoir l'épaisseur d'un... rat ! La réalité explose parfois tellement qu'un des récits est devenu purement fictionnel, peuplé d'extra-terrestres...Mais, pourquoi pas ! La réalité d'une guerre est parfois si peu traduisible, si peu palpable, si peu racontable, que seul le récit complètement imaginaire peut en restituer la réalité...

Ce dernier, jour, je n'ai pu passer voir tous les élèves, leurs productions écrites ou graphiques chez certains, des dessins légendés chez d'autres. J'aime ces photos qui accompagnent les textes et qui donnent aux écrits d'agréables sensations de lecture, une ondulation du récit, une pause, une certaine mélancolie aussi...

Au final chacun y retrouvera son texte comme éclairé de son étincelle d'écrivain, et, comme répondant à celui qui le précède et à celui qui le suit, le tout formant ce que l'on appelle, mais écrit à plusieurs mains, **UN LIVRE...**

Bruno Allain

au Collège Henri Wallon à La Seyne sur Mer

Livres :

Monsieur Néplion (L'Amandier) et
Gargantua de Rabelais

Dans le cadre de l'opération « À l'école de l'écrivain. Des mots partagés » et à la demande de Monsieur Leca, principal, je suis allé cette année au collège Henri Wallon. Nous avons couplé les rencontres autour de mon roman *Monsieur Néplion* et de *Gargantua*, le texte classique que j'avais choisi, avec une résidence de huit jours sur la thématique du cri, résidence financée à l'initiative du collège sur des crédits « école ouverte », aidée par la bibliothèque Armand Gatti de la Seyne sur Mer et grâce aux Écrivains Associés du Théâtre soutenue par la Fondation du Crédit Mutuel. Je suis donc allé à La Seyne sur Mer les 21 et 22 janvier, du 4 au 8 mars et du 24 au 30 avril 2013. Etant donné la longueur du voyage en TGV (4 heures), je suis resté à chaque fois une nuit sur place dans le cadre de l'opération. Cela m'a permis de passer trois demi-journées dans le collège par séjour, sans compter la résidence.

Trois classes de troisième ont travaillé sur *Monsieur Néplion* et *Gargantua*, deux avec Madame Tuifua, une avec Madame Oppio, enseignantes de français. Le premier jour, j'ai rencontré ces trois classes dans l'amphithéâtre du collège. Les élèves m'ont posé des questions sur mon métier d'écrivain, mais aussi d'acteur et de plasticien. Ce sont souvent les questions habituelles sur « l'inspiration », le temps de l'écriture, ou les sommes que gagne un artiste... mais avec quelques surprises comme : « comment faites-vous pour gérer votre vie professionnelle et votre vie familiale? », sous-entendu, vous laissez votre femme seule, ou votre femme vous laisse partir... Ou encore plus mignon « Etes-vous possédé par l'art? »... Ces rencontres sont importantes et très plaisantes. Il y a toujours des moments forts où les élèves sont intrigués par ce que je raconte. Je sens alors leurs cerveaux tourner à toute vitesse... Par exemple lorsque je leur affirme : « vous êtes dans une situation incroyable, votre job à vous, ici au collège et partout ailleurs, c'est découvrir, vous êtes des explorateurs, génial, non ? »

À 17h, ce même jour j'ai rencontré des retraités qui viennent lire des livres aux collégiens en lien avec leurs professeurs dans le cadre de « Lire et faire lire » de la Ligue de l'Enseignement. Une manière de confronter les pratiques et de répondre à leurs questions, en particulier sur quoi lire et la manière de le faire...

Le lendemain j'ai retrouvé chaque classe de troisième, soit pour poursuivre la rencontre et parler de *Gargantua*, le livre classique choisi, soit pour débiter un atelier d'écriture avec des consignes de « démesure » à la manière rabelaisienne...

Lors de ma deuxième venue, les élèves (la grande majorité) ont lu mon roman *Monsieur Néplion* et nous en débattons. Un fait étonnant : certains collégiens disent ne pas avoir compris tel passage ou tel chapitre. Je leur pose des questions précises et la plupart du temps leurs réponses prouvent qu'ils ont en réalité tout à fait compris ce qui se passe, ce qui se dit, et même la symbolique ou le sens second de l'écrit. Il me semble sans faire de généralités que les élèves souvent manquent de confiance, que « je n'ai pas compris » signifie « je ne suis pas sûr d'avoir compris » et que leur difficulté réside plus dans l'expression ou la concentration que dans la compréhension. Même issus de milieux défavorisés, les élèves sont d'une richesse inouïe. Il n'y a pas de collégiens « bêtes », seulement des élèves empêchés d'apprendre et de vivre pour des raisons a priori extra scolaires. Si on les encourage à s'exprimer, à inventer, ils sont capables de grandes choses. C'est le cas ici.

J'ai bien sûr poursuivi les ateliers d'écriture. Trois directions. L'une avec *Gargantua* et la démesure en imaginant la venue de géants à la Seyne sur Mer. Une autre en s'inspirant de *Monsieur Néplion* et du quotidien qui dérape et peut-être même plonge dans le fantastique. La troisième en partant des sensations corporelles éprouvées avec une émotion forte. Hormis quelques bonnes surprises, le niveau général est faible. Les élèves ont des difficultés à la réécriture et préfèrent varier les plaisirs plutôt qu'approfondir. J'ai pu cependant à de nombreuses reprises leur faire partager mon goût pour la langue et le plaisir des mots et j'ose croire avoir été reçu. Nous avons pu entendre les textes lors de lectures à haute voix et il y a au final des éléments intéressants dans la production de chacun. Ils taperont leurs textes avec les enseignants et Madame Soubic qui tient le CDI.

Quelques mots sur la résidence. Je travaille moi-même beaucoup sur la thématique du cri, en écriture et aussi en arts plastiques. Il s'agissait donc de faire partager mon cheminement de créateur avec élèves et enseignants. Nous avons exploré ce thème de diverses manières. Avec Madame Mercredi, professeur d'arts plastiques, nous avons incité une classe de troisième à pousser « le cri qu'on n'a encore jamais poussé » en utilisant de très grandes feuilles de papiers et de la peinture acrylique. Le résultat est incroyablement « parlant ». Nous les avons encouragés à faire de grands gestes, à écrire à même le tableau... bref à lâcher prise. Ils ont exprimé en grande majorité l'enfermement qu'ils ressentent. L'horizon leur apparaît sombre, bien plus sombre que nous, adultes, nous l'imaginons. Leur espoir naissant (souvent en bleu et vert) est entouré de rouge et de noir. Sans doute la découverte du monde tel qu'il est (ils sont en troisièmes) d'un côté, l'envie de sortir du cadre familial de l'autre, y sont pour quelque chose. Nous avons réalisé avec Monsieur Collé et la classe de 3ème SEGPA une sculpture en métal représentant un visage qui murmure. Les élèves ont découpé et limé les pièces, puis les ont modelées pour leur donner la forme convenue en 3D. Nous avons ensuite soudé les parties. Les élèves sont fiers du résultat et moi aussi... Enfin avec les enseignants, en particulier d'EPS, durant l'école ouverte nous avons continué notre exploration par le corps : danse, respiration, attitude mais aussi arts plastiques. Nous avons en effet fabriqué des boîtes à cris qui incitent le public à crier dedans et en les assemblant nous avons construit un totem tout à fait inédit. Le 30 avril, nous avons exposé une partie de tous ces travaux et à 17h le vernissage a débuté. Les élèves ont expliqué leur travail au correspondant PACA de la fondation du Crédit Mutuel, Monsieur Le Ru, devant leurs œuvres. Celui-ci a été impressionné par la qualité de leur prestation. Enfin cette résidence m'a permis de rencontrer à de nombreuses reprises d'autres élèves et enseignants qui sont passés me voir travailler sur deux toiles encore inachevées à ce jour.

J'estime ce dispositif toujours aussi efficace et suis prêt à renouveler l'expérience l'année prochaine. Je tiens à souligner l'enthousiasme des enseignants et la richesse de nos partenariats. Le principal du collège, Monsieur Leca, y est pour quelque chose tant il sait motiver ses troupes. Son accueil chaleureux et pertinent est exemplaire.

Philippe Annocque

Collège Henri Barbusse à Bagneux

Livres

***Fin de partie*, Samuel Beckett**

***Monsieur Le Comte*, Philippe Annocque**

Les années se suivent et *Monsieur Le Comte au pied de la lettre* reste le seul de mes textes dont les mots puissent être *partagés*, à l'école de l'écrivain. Parce que les autres, non, je ne les vois pas. Et pourtant, c'est aussi le plus difficile. Celui qui remet le plus en question la pertinence de ce projet idiot : raconter une histoire. Arbitraire de l'auteur à décider que les choses se sont passées ainsi plutôt qu'autrement. Mais la question de la décision arbitraire, voilà à quoi on ne peut pas rester insensible, surtout quand on est jeune et pas forcément lecteur. Donc : *Monsieur Le Comte* encore, avec une classe de 3^e du Collège Henri Barbusse à Bagneux.

Cette année, il fallait lui associer une œuvre non strictement contemporaine. C'était l'occasion de faire partager un texte qui a marqué le jeune lecteur que l'on fut, et dont peut-être même quelques traces restent lisibles dans l'œuvre actuelle, même si l'on a cru se délivrer de toute influence. C'est pourquoi j'avais d'abord pensé à *Fin de partie*, qui à l'adolescence fut mon entrée dans l'œuvre de Beckett. Mais c'était peut-être trop aride pour des jeunes qui lisent peu, et qui d'ailleurs sont plus jeunes encore que je ne l'étais moi-même quand j'ai lu et vu cette pièce pour la première fois. C'est pourquoi je me suis rabattu sur *La nuit remue* de Michaux – parce que Michaux aussi. Et puis la forme du recueil autorise une promenade aléatoire dans le livre qui n'a pas besoin d'être exhaustive pour être pertinente.

Avec Emmanuel Kepa, le professeur de la classe, nous avons souhaité profiter des deux textes pour proposer deux invitations à l'écriture différentes. Le premier exercice proposé aux élèves a trouvé sa source dans la question de l'arbitraire soulevée par la lecture de *Monsieur Le Comte*. Le livre présentant le langage comme un jeu, nous avons invité les élèves à participer à ce qui d'abord ressemblait à un scrabble : les élèves devaient tirer chacun dix lettres au hasard (Emmanuel Kepa s'est chargé de leur fabrication et a pris modèle sur le scrabble pour parvenir à des proportions convenables concernant la fréquence des lettres) à partir desquelles ils ont eu à former un mot. Ce mot, imposé donc de manière aléatoire mais par leur propre intervention, devait à l'intérieur d'un texte de leur invention devenir le nom d'un personnage. Cela a fait l'objet de la deuxième séance (la première ayant été consacrée à leur lecture de *Monsieur Le Comte* et à faire connaissance avec son auteur). Par exemple :

« Je voulais partir, je voulais prendre du recul, m'évader, partir loin de la ville.

Mon nom c'est Partir, plus précisément Aimé Partir. Je ne sais pas pourquoi je voulais m'en aller, c'était peut-être un simple hasard ou une coïncidence avec mon nom mais je voulais partir.

Ça me traversait l'esprit, ça me rongait de l'intérieur. Je ne savais pas où. Peut-être en Amérique, là où tout est grand, géant.

Peut-être en Afrique, où les cultures sont mélangées, pour voir et découvrir la savane.

Peut-être en Asie pour les épices, le riz...

J'étais perdu. Je ne savais plus. Tout était trouble dans ma tête. Tout se mélangeait. J'avais une envie de partir très forte. Une colère montait en moi, le désespoir ou plutôt l'espoir de pouvoir partir un jour. Peut-être avais-je tout simplement envie de sortir, de prendre l'air. M'asseoir sur un banc et

observer le paysage. C'est ce que je fis. J'observais le cadre et moi, Aimé Partir, je compris que j'aimais partir, que tout se passait dans mon esprit. »

ou encore :

« M. Veine est malchanceux. Quand il veut faire une petite sieste, ses voisins font des travaux. Quand il veut prendre un bon petit déjeuner, un samedi d'été, sa voisine très charmante vient lui demander sa dernière brique de lait. Étant gentleman, il ne peut pas refuser, donc la lui donne, ce qui fait qu'il ne prend plus son petit déjeuner tant voulu.

Secrètement amoureux de sa voisine, Mme Sanrouge, M. Veine décide de lui demander de sortir ensemble. Vous comme moi savez qu'il va se prendre un « rateau », et peut-être même au sens propre. Mais miracle, Mme Sanrouge, charmée bien que timide, dit « oui » et devient rouge comme un globule rouge dans une veine se dirigeant vers le cœur. Elle lui dit timidement : « Je vous attendrai devant le hall de l'appartement ; je vous laisse choisir l'endroit. » M. Veine s'approche de Mme Sanrouge et lui annonce : « Je vous emmènerai dans un endroit resplendissant et lumineux de sorte que votre beauté s'illumine. »

Mme Sanrouge sourit puis rentre chez elle. Et oui, la malchance des uns apporte le bonheur aux autres. »

C'était l'occasion de leur faire sentir que la supposée toute-puissance de l'auteur sur le monde qu'il feint de créer est en réalité subordonnée à des forces qui le dépassent, à commencer par le langage lui-même.

Pour la séance suivante, les élèves ont été invités à lire trois poèmes de *La nuit remue : l'emanglom, la parpue et la darelette* qui sont comme le portrait documentaire d'espèces animales imaginaires. Ils y ont reconnu les rubriques traditionnelles du documentaire animalier : l'alimentation, le biotope, le mode de locomotion, les éventuels proies ou prédateurs, la description extérieure... Or il se trouve dans *Monsieur Le Comte au pied de la lettre* une visite au zoo (qui m'avait déjà inspiré l'exercice du sardinosaur une année antérieure) dont les animaux, sans être du tout imaginaires, sont pour la plupart inconnus du commun des lecteurs. Pariant qu'il y eût peu de chance que nos élèves connussent l'olingo, le tragopan, le tuco-tuco et les autres pensionnaires du zoo de Monsieur Le Comte, nous avons imaginé une sorte de jeu du dictionnaire : les élèves devaient imaginer une description sur un ton aussi documentaire que possible de l'animal le plus improbable, en s'appuyant sur les impressions que provoquaient chez lui le nom de cet animal inconnu, dont il avait cependant l'assurance qu'il existait vraiment. Le collègue d'arts plastiques devait être sollicité pour guider les élèves dans la réalisation de planches zoologiques comme on en faisait autrefois.

Malheureusement, le temps étant compté, les élèves en étaient encore au début de leur texte lorsque je les ai rencontrés pour la dernière séance et je n'ai pas encore eu l'occasion de prendre connaissance de leurs derniers travaux.

Didier Ayres

au Collège de Lubersac

Livres :

Comme un jour accompli (Arfuyen) et
Alcools de Guillaume Apollinaire

Les eaux et les oiseaux.

Pour essayer de rendre agréable la lecture de ces feuillets, qui font le témoignage des activités de mes trois rencontres avec les élèves de la classe de 4^{ème} 1 du collège de Lubersac, en Corrèze, permettez-moi d'utiliser deux images qui peuvent, peut-être, faire état de mes souvenirs et laisser entendre l'intellection qui en a découlé. Tout d'abord, parler de l'importance du contexte, cette salle de la documentation, proche d'ailleurs d'une sorte d'aquarium, et cette idée, que je prends à Jean Tauler, des eaux et de la contingence des choses fluides. Ces fluides ne retiennent pas la vraie continuité des émotions et des sentiments, mais elle est essentielle pour la mise en forme des activités artistiques. Oui, nous étions, les élèves, leur professeur de français, la documentaliste, et mon amie — laquelle a illustré mon dernier livre chez Arfuyen — puis moi-même pris dans les feux matinaux de ces trois journées d'hiver, pour nous baigner dans les questions inhérentes à la composition de la rhétorique de la poésie contemporaine. Donc, à la fois comme discours savant — et les bonnes questions des élèves — et de la pratique — avec trois ateliers d'écriture de poésie — puisée aux *Feuilles d'herbe* de Walt Whitman. Ainsi, armés de mes seuls livres — les miens, une édition un peu ancienne du recueil *Alcools* d'Apollinaire, et les *Poèmes* de Whitman — mais aidé par la compréhension mutuelle de chacun et de tous, je me suis laissé prendre au déroulé de ces trois belles journées d'hiver — même si j'ai essuyé une gastrite et un peu de grippe — dont mes souvenirs d'aujourd'hui me gardent une impression d'onde, de mouvement, de ce que Gilles Deleuze aurait peut-être appelé, dans la catégorie du cinéma, la coalescence. Oui, une sorte de fondu spéculaire au milieu de ces enfants. Je dis cela, car ma vie de collégien a été bouleversée par un spectacle de théâtre, fort modeste d'ailleurs, mais qui a pris un tel ascendant sur moi, que j'ai failli devenir comédien. Donc, j'imagine vaguement que mes interventions laisseront une trace, ici ou là, parmi les souvenirs des années d'études secondaires, qui déterminent tant de faits de la vie d'adulte.

Mais, regardons justement ces enfants, qui sortent de l'âge infantile, pour se tourner dans les bras violents de l'adolescence, et laissez-moi évoquer la seconde image dont je parlais tout à l'heure, en l'occurrence, les oiseaux. Je prends cette deuxième métaphore de la mystique rhénane, et je crois qu'elle est appropriée. Non pas que les collégiens fussent particulièrement joyeux et plein de babils, mais parce que cette idée de l'oiseau permet de saisir comment les enfants — ici les oiseaux — s'ébrouent et se dispersent -au sens propre et figuré d'ailleurs. Et même aussi, hors des séances de l'atelier de pratique, l'apprentissage des poèmes du *Bestiaire* d'Apollinaire, lus à voix haute, était un moment de grande émotion, à cause sans doute de cette pente dont je viens de dire un mot, qui vague depuis l'enfance pour se tourner vers le pays de l'adulte et ses mystères. Mobilité des oiseaux, chants des oiseaux, ramages des oiseaux. Tout cela convient très bien.

En vérité, je conserve de cette expérience, l'idée du partage avec les collégiens, de moments assez clairs pour finir, sachant les efforts aussi de l'établissement pour bouleverser les emplois du

temps, réunir la classe sur deux heures continues, mobiliser la salle de documentation, ce qui demande de la souplesse, il m'est donc très net que tout cela a conditionné le déroulement des rencontres. Il me reste donc des souvenirs vifs, par exemple comment ce jeune dyslexique allait avec une vraie humeur poétique au milieu de figures de styles complexes, et tanguait avec nous au-dedans des oxymores, l'évocation des chats et du fameux poème de Baudelaire, ou des questions finalement assez compréhensibles sur l'utilisation de la page avec ses vides et ses blancs. Je crois que la mesure la plus explicite pourrait tenir à ce simple poème que plusieurs enfants ont récité, je cite *La Carpe* d'Apollinaire :

Dans vos viviers, dans vos étangs,
Carpes, que vous vivez longtemps !
Est-ce que la mort vous oublie,
Poissons de la mélancolie.

Gisèle Bienne

au Collège Pasteur de Vrigne-au-Bois dans les Ardennes

Livres :

Le Cavalier démonté, Gisèle Bienne

La Main coupée, Blaise Cendrars

Vrigne-au-Bois est un gros bourg situé entre Charleville et Sedan, non loin de la frontière belge, dans les Ardennes. Une importante fonderie fonctionne encore et procure du travail à une partie de ses habitants.

Au Collège Pasteur, j'ai rencontré trois fois les trente élèves d'une classe de 3^e de Madame Agathe Soudoyer. Le principal, Monsieur Benoît Hubsch, est venu à chaque fois me chercher à la gare de Charleville. Nous avons dû, la première fois, et au tout dernier moment, annuler et reporter la rencontre de début janvier à cause d'une tempête de neige. La neige et le froid auront d'ailleurs été au rendez-vous de chacun de mes voyages dans les Ardennes en cet hiver et début de printemps 2013.

Madame Soudoyer était particulièrement contente de pouvoir aborder l'étude du *Cavalier démonté* dans sa classe. Elle venait de traiter la question de l'autobiographie avec ses élèves.

La première rencontre a eu lieu le lundi 11 février

Madame Soudoyer avait auparavant remis un questionnaire de lecture fouillé à ses élèves. Elle a tenu à ce qu'ils ne préparent pas une liste de questions à poser à l'auteur mais à ce qu'ils restent spontanés.

Nous avons sollicité les élèves pour obtenir les premières questions. Ils sont toujours très attentifs mais ils ne prennent pas facilement la parole. Plusieurs ont réussi à vaincre leur timidité et un dialogue intéressant a fini par s'établir entre eux et moi.

Je leur ai ensuite présenté Cendrars, le poète et le romancier. Nous avons parlé de *La Main coupée*. Je leur ai donné à entendre des extraits interprétés par le comédien Jacques Bonnafé, (tirés des trois CD de chez Gallimard *La Main coupée, Matricule 1529*)...

Je leur ai proposé pour la séance suivante un petit atelier d'écriture : rédaction de lettres adressées à l'un des personnages du *Cavalier démonté*, ce qui leur a plu. Et pour la troisième séance, je leur ai proposé d'adapter des scènes de roman au théâtre...

La deuxième rencontre a eu lieu le 11 mars

Presque tous les élèves avaient rédigé des lettres.

Ils les ont lues à voix haute devant leurs camarades, moments forts, de silence et d'écoute. Un élève qui n'avait pas écrit de lettre l'a fait pendant la séance et a lu son texte également devant ses camarades.

Tous ont joué le jeu avec enthousiasme.

La Main coupée est un gros roman, difficile d'accès pour la plupart de ces élèves de 3^e. Le temps leur manquait pour une telle lecture, les programmes sont assez lourds, les élèves devaient, à cette période, préparer le brevet blanc ; cependant trois à quatre d'entre eux l'auront peut-être lu entièrement d'ici à la fin de l'année.

Ce qui, par contre, a été une réussite, c'est la lecture que je leur ai faite de la *Prose du transsibérien et de la petite Jeanne de France*, le beau poème de Cendrars. Ils ont monté dans le train, ils étaient vraiment du voyage.

Puis Madame Soudoyer leur a lu un passage de *J'ai saigné* de Cendrars.

Troisième rencontre du 25 mars

Le grand jour !

Nous nous sommes rendus dans une salle de l'ancien bâtiment que les élèves et leur professeur avait transformée en café, ambiance, objets, décor.

Les élèves qui ne jouaient pas figuraient tous dans la salle comme clients.

Plusieurs séquences du *Cavalier démonté* (gros travail) avaient donc été adaptées par les élèves avec l'aide de leur professeur pour le théâtre (la première séquence, puis celle de la gifle et la dernière séquence).

Les élèves disaient le texte (il aurait été impossible de l'apprendre pendant une si courte période). Nous leur avons fait reprendre l'ensemble jusqu'à cinq fois. La troisième répétition a été la meilleure. Il n'était pas facile pour eux de tout coordonner et l'acoustique était mauvaise. Mais le résultat était là ! et l'humour au rendez-vous. Les élèves ont bien travaillé, leur professeur était satisfait, moi également !

Les élèves, encadrés par Madame Martinez et Monsieur Vautrin, avaient préparé une liste de questions à me poser. Chacun avait au moins une question prête.

Une des raisons profondes qui a amené les professeurs à souhaiter cette rencontre, c'est qu'ils ont affaire à une classe d'élèves particulièrement « inhibés ». Nous avons fait connaissance les uns avec les autres grâce à ces questions qui portaient pour une part sur le travail de l'auteur et ses conditions de vie et, pour une autre, sur le livre lui-même et d'abord ses personnages.

Les élèves étaient très attentifs, contents d'être là, mais ils sont restés timides. Certains l'étaient réellement, d'autres préféraient le demeurer par confort.

Je leur ai proposé d'écrire, pour la séance suivante, un texte : soit le portrait du grand-père Félicien, soit une lettre que lui adresse Lucile, sa petite-fille, une adolescente de 16 ans, soit une suite différente au roman ; la porte était ouverte à toutes propositions venues d'eux ou de leur professeur

Nous avons ensuite beaucoup parlé, Madame Martinez et moi, de la passivité des trois-quarts des élèves, de leurs difficultés à prendre la parole, à réagir aux textes et aux situations. C'était la classe « la moins réactive » de Madame Martinez, voilà pourquoi elle s'était adressée à la MEL.

J'ai retrouvé les 3^{ème} 4 pour la deuxième séance le mercredi 21 mars.

Les élèves ont lu leurs textes devant la classe (d'intéressants portraits du grand-père, quelques belles lettres de l'adolescente, pudiques et émouvantes) et ils l'ont fait avec grand plaisir. Après chaque lecture, un petit échange s'est établi entre eux et moi, la classe, leur professeur. Moment agréable et de véritable partage. Ils nous offraient leurs mots. De lire ainsi leurs textes leur a fait grand bien. Ils s'exprimaient plus aisément et devenaient davantage acteurs de la rencontre.

Je leur ai ensuite lu un extrait du livre en les invitant à m'écouter les yeux fermés, dans leur nuit intérieure. Ils étaient ravis ! Et la prof également.

Nous avons exigé que tous les textes soient rédigés pour la séance suivante.

J'ai proposé en vue de cette rencontre que les élèves adaptent au théâtre une séquence du livre dialoguée – moment charnière dans l'histoire (Lucile se fait surprendre au café par sa mère. La mère y fait irruption, les quatre hommes s'interposent entre elle et sa fille avec humour ou tendresse, mais Lucile « s'attrape une baffa » et doit quitter les lieux...)

La dernière rencontre eut lieu le mercredi 23 mai dans la salle du C.D.I.

Les élèves tenaient à me surprendre...

Tout était prêt quand je suis arrivée. Ils avaient transformé la salle du C.D.I. en salle de café, mis là plusieurs tables ; au centre celle des quatre vieux amis avec Lucile assise auprès de son grand-père. Ainsi tous les élèves étaient-ils concernés, ils constituaient la clientèle du café que servait Lou, la patronne. Une musique d'ambiance, une chanson de Jo Dassin, puis la venue de la mère en colère, la conversation qui s'enclenche, qui s'anime...

C'était court mais c'était parfait et cela représentait du travail.

Passer d'un extrait du roman à une séquence théâtrale demande de relire le texte, de sélectionner des passages, de travailler les didascalies, la mise en scène.

Les rôles avaient été appris et chaque élève donnait le meilleur de lui-même.

Par trois fois, ils ont joué leur scénette, améliorant leur jeu. Nous en avons bien discuté ensemble dans le détail.

Puis je leur ai lu *la Chanson de Craonne*, leur ai conté son histoire, et d'autres chansons de soldats.

Ils étaient passionnés, avaient perdu leur timidité et s'exprimaient avec beaucoup plus de facilité, de spontanéité. C'était gai et riche. Il y eut des applaudissements, des remerciements.

Les élèves m'ont tous remis les textes qu'ils devaient présenter à la deuxième séance, aboutis et réunis dans un fascicule.

Madame Martinez m'a confié sa joie d'avoir réalisé ce travail avec ses élèves, de les avoir découverts vivants et créatifs. Nous resterons en contact.

Hugo Boris

Collège Eugène Varlin du Havre

Livres :

Idylle, Maupassant dans Miss Harriet

Le Baiser dans la nuque (Presse Pocket), Hugo Boris

Mise en demeure à la femme que j'aime de lire ce texte

Après la première rencontre au collège, je reçois les textes de mes élèves par la poste. Tous ont écrit, même les abonnés absents. Au-delà des commentaires et des suggestions que je compte faire à chacun individuellement, la lecture des œuvres m'amènera à faire deux remarques d'ordre général à la classe. L'une technique, portant sur la concordance des temps, fort malmenée. L'autre plus littéraire, portant sur la sécheresse de leurs descriptions, quasiment inexistantes. Mes jeunes havrais ont tous bâti une histoire, plus au moins claire et compréhensible. Il s'agira maintenant, sur ce squelette, de mettre de la chair. Pas une odeur en vingt-trois textes. Pas de goût dans la bouche. Pas la moindre sensation de chaleur ou de froid. La bande-son ne travaille pas. Je projette de leur demander de me rappeler les cinq sens et de les écrire au tableau, pour les amener à jouer avec quelques sensations. Quant aux personnages, pour l'instant, ils se résument en général à un prénom, sans que le lecteur ne se les représente, ni visuellement, ni psychologiquement, ni socialement.

Dans le train qui me mène au Havre pour nos retrouvailles, je réfléchis encore à la façon dont je leur communiquerai cette soif de descriptions que j'ai ressentie. Le mieux, me dis-je tout à coup, serait que je leur donne un exemple. Il faudrait que je décrive moi-même quelqu'un présent dans la classe. Mais qui ? Le professeur ? Non. Une description est toujours dangereuse, à double tranchant. Il le prendrait peut-être mal. Qui sait si elle ne saperait pas un peu de son autorité ? On ne sait jamais... Un élève ? Non. Décrire un adolescent de quinze ans devant sa classe pourrait être dévastateur. Je n'ai pas le choix, il faut que je m'y colle. Je réfléchis aux questions que je vais leur poser pour dégrossir la description. Est-ce que je suis petit ou grand ? Grand. Mais regardez bien. Je suis aussi un peu voûté. Souvent je ne me tiens pas droit. Est-ce que je suis obèse, gros, mince ou maigre ? Mince. Mais regardez bien. Je commence déjà à avoir un peu de bide. Quand je suis assis, là, on le voit bien. Est-ce que je suis blond ou brun ? Brun. Mais regardez bien. Je commence déjà à avoir des cheveux blancs. Vous les voyez ? Etc. Le train arrive au Havre et je commence à être un peu déprimé.

Lorsque je pénètre dans la classe, je suis pourtant bien résolu à leur livrer ce portrait peu ragoûtant, pour qu'ils comprennent. J'explique l'expérience, et que je vais servir de cobaye.

– Si vous aviez à me décrire, qu'est-ce que vous pourriez dire ?

Je m'apprête à répondre moi-même, mais des mains se dressent aussitôt. Je prends peur. C'est si grave que ça ? Je donne la parole à un garçon au fond de la classe, qui propose gentiment :

– Sexy ?

Maïa Brami

Collège Paul Verlaine - Lille

Livres :

Mon amie Flicka, Mary O'Hara

Les Pères aussi ont leur histoire, Maïa Brami

Organisation de la première rencontre :

« Vous voulez venir deux heures dans la classe ? Vous êtes sûre ? Ça me paraît beaucoup », s'inquiète la professeur de Français qui teste pour la première fois ce dispositif de la MEL — « À l'École de l'écrivain ».

L'écrivain insiste.

Première rencontre :

Dans le CDI, on lui propose de s'asseoir devant les élèves installés en arc de cercle. Se débarrassant de ses affaires sur une chaise, elle s'aperçoit que son dernier livre paru au début du mois trône sur une étagère derrière elle, couverture protégée d'un plastique transparent. Heureuse, elle s'en saisit, touchée par ce qui semble être une attention de la documentaliste.

« Ah ! vous l'avez reçu. Merci de l'avoir mis en évidence. (à l'adresse des élèves :) Il a déjà circulé dans la classe ? Quelqu'un l'a lu ? »

Une des documentalistes prend la parole :

« Ah non, désolée, c'est pas fait exprès. C'est l'étagère des nouveautés. On n'avait pas vu que c'était votre livre. On a mis une chaise ici parce qu'il y a plus de place devant pour les élèves. »

L'écrivain prend une grande inspiration pour ravalé un commentaire qui veut s'échapper. Autour d'elle, les élèves ouvrent de grands yeux intéressés. Ils ont l'air impatient de lui poser des questions. Ils ont beaucoup aimé *Mon amie Flicka* de Mary O'Hara (1941), le classique qu'elle leur a conseillé. Elle espérait bien faire mouche avec ce roman qu'elle a découvert au même âge qu'eux. L'histoire d'un garçon rêveur, médiocre en classe, qui aimerait avoir un cheval à lui, un cheval ami. Certains ont même depuis emprunté la suite au CDI, puisqu'il s'agit d'une trilogie.

Par contre, aucun véritable travail n'a été fait autour de son roman à elle.

« Mais ils l'ont bien aimé aussi », conclut la professeur. « Hein, vous l'avez bien aimé, les enfants ? »

Deuxième rencontre :

L'écrivain, qui revient (un peu) à reculons, propose un atelier d'écriture. À chaque élève, elle distribue deux pages de poèmes (écrit dans une langue affreusement ampoulée) qu'elle déchire (Oh ! sacrilège !) dans un vieux recueil trouvé dans la rue, près d'une poubelle.

Consigne : après lecture, découper les vers entiers ou des mots et recomposer un poème. C'est l'emballage général. Chaque élève lit, découpe et s'essaie à différentes combinaisons selon qu'il veut privilégier sons ou sens. L'engouement est tel, que l'enseignante doit insister pour les faire sortir en récréation.

Je tente :

« Pourquoi ne pas permettre à ceux qui veulent de rester pour continuer l'atelier ? »

« Je n'aurais jamais pensé faire ce genre de choses avec eux. Ils sont ravis. Ça fait plaisir », répond-elle à côté avec le sourire.

Au retour, certains demandent à lire leur poème, ceux comme toujours dont on n'entend pas la voix en classe : les « timides », « rêveurs » ou « en grande difficulté » qui se révèlent, s'éveillent.

Troisième rencontre :

Pour ouvrir la séance, l'écrivain propose à ceux qui n'avaient pas terminé leur poème la fois d'avant de le partager à l'oral.

« Ah ! Il faut que je vous dise. Les textes ont disparu » interrompt la professeur, fataliste.
« J'ai cherché partout. Je ne sais pas où ils sont. Sûrement chez moi quelque part, parce que j'ai déjà retourné la classe plusieurs fois. Je suis vraiment désolée. »

L'écrivain n'en croit pas ses oreilles. Elle doit ravalé une fois de plus colère et déception. Pour cette dernière séance, elle a apporté de la musique et propose d'écrire librement sur trois morceaux très différents : la *Suite pour violoncelle* de Britten, *Une nuit sur le Mont Chauve* de Moussorgski et un air traditionnel indien de L. Subramaniam. La voix introspective du violoncelle, la puissance évocatrice d'une œuvre symphonique et l'état hypnotique provoqué par didjeridu et percussions.

Pendant l'écoute, les corps parlent et les doigts se délient. Beaucoup insistent ensuite pour lire leurs textes. Moussorgski a fait naître en vingt minutes un conte splendide où il est question d'amour, de larmes et d'une perle magique à une jeune fille qui n'est pas souvent en classe, à une autre l'histoire d'une danseuse malheureuse. Britten a inspiré des flashes poétiques, où se déclinent les couleurs de la vie. Quant à L. Subramaniam le temps manque, mais j'insiste auprès de la documentaliste. J'y tiens, même s'il faudra courir attraper le train. Je sais l'émotion que provoque cette musique, sa vibration originelle. Cette fois encore, le charme agit. Les élèves sourient, rient, dansent sur leurs chaises.

« Au revoir Maïa Brami ! Merci ! Vous allez revenir ? On pourra vous envoyer nos textes ? »
Je m'éclipse. Mission accomplie.

Claude Chambard

au Collège Jean Monnet de Bénévent-L'Abbaye

Livres :

Cet être devant soi (Aencrage) et
Quatrains et autres poèmes brefs d'Emily Dickinson

Janvier : Arrivée sous la neige pour les deux premiers jours au Collège Jean Monnet de Bénévent-L'Abbaye dans la Creuse. Long voyage depuis Bordeaux en train puis en bus jusqu'à La Souterraine où Monsieur Gougeaud, le principal, vient me chercher sans son Alpha-Roméo qu'il conduit sportivement sur les petites routes sinueuses aux talus enneigés. Je ne connais guère la Creuse, et ce premier contact me rappelle la Bourgogne de mon enfance où la neige et le froid abondaient, ce que je ne connais pour ainsi dire plus depuis que j'habite à Bordeaux.

Je suis patraque, fiévreux et n'ai rien mangé depuis la veille, l'après-midi est donc périlleuse mais les élèves de Madame Carton accompagnée par la documentaliste, Madame Vassy — la classe de 4^{ème} A —, sont attentifs, charmeurs, et — miracle — ils ont lu les deux livres, sans doute pas l'intégralité mais en bonne partie.

C'est donc sans difficulté particulière que je présente mon travail, mon expérience, et le choix d'Emily Dickinson.

Durant 2h30 j'explique ce qu'est, à mon sens, le fait même d'écrire, la différence fondamentale entre ce que l'on doit écrire pour que l'école soit satisfaite et la liberté du travail de l'écrivain. Je donne pour chaque étape des exemples. Je présente ensuite l'œuvre d'Emily Dickinson et mets en parallèle certains des textes de mon livre avec quelques uns de ses poèmes. Nous abordons à cette occasion la traduction, la lecture dans notre langue d'un texte écrit dans une autre langue. J'en profite pour montrer la différence qu'il y a entre penser et écrire avec des exemples. Nous terminons l'après-midi par une salve de questions auxquelles je tente de répondre avec le plus de légèreté possible afin de me faire comprendre au mieux.

En aparté, Madame Carton me dit que bien des élèves manquent de confiance en eux et qu'elle a été surprise de leurs belles réactions. Je lui explique que ce doit être le double effet de la nouveauté — ils ne me connaissent pas — et du fait que je ne les noterai pas, jugerai pas, qu'ils ne risquent rien.

Je dors et dîne à La Chouette, merveilleuse chambre d'hôte tenue par un délicieux couple d'Anglais. La neige tombe toute la nuit et je me réveille dans un extraordinaire silence. Le matin nous travaillons sur poésie et prose, essayant de ne pas les dissocier et je laisse libre cours aux élèves pour qu'ils s'expriment. Chacun produit un ou deux textes qui souvent ne parlent que de leur vie au quotidien, souvent de chevaux — il y a beaucoup de chevaux dans la Creuse et plusieurs élèves montent régulièrement —, des difficultés de transport — nous sommes en milieu rural et beaucoup de ses jeunes viennent d'assez loin en bus scolaire et se lèvent parfois fort tôt... Pour terminer cette deuxième séance, après les remarques sur les textes pour la prochaine fois, je leur parle des écrivains qui sont nés non loin de là et/ou y vivent : de Pierre Michon — lecture d'un extrait de l'entretien avec Michel Jourde et Christophe Musitelli : *Châtelus, Bénévent, Mégara* — de Françoise Clédat poète qui vit non loin dans un hameau où je vais dîner avec elle, d'Erwann Rougé poète et ses éditions Approches à Bénévent même — que personne ne semble connaître dans le bourg ce qui ne m'empêche pas de passer une fin de journée avec lui—, de Fabrice Caravaca et de ses éditions Dernier Télégramme à Limoges, ainsi que du poète Pierre Courtaud, éditeur de La main courante jusqu'à sa mort en janvier 2011 (20 ans d'édition) à La Souterraine d'où je reprends le train en fin d'après-midi après de longues heures dans un bar. Le contact a été chaleureux, les élèves — correctement préparés par leur professeur et la documentaliste toutes deux extrêmement concernées —, ont entendu mes propos et n'en sont pas revenus de vivre dans un lieu propice à l'écriture et l'édition, ils en ignoraient tout.

Mars : Cette fois-ci je fais la route en voiture et arrive enchanté par la campagne traversée. La documentaliste est absente. Le mardi après-midi nous travaillons sur un texte en prose extrait de *Cet être devant soi*, que j'ai recomposé en ôtant les 2/3 du texte et en laissant donc des grands blancs entre des mots ou groupes de mots. J'ai laissé les trois premiers mots mais la fin est ouverte. Je donne les consignes et aussitôt tout le monde se met au travail, même madame Carton. Deux heures plus tard les résultats sont très intéressants, la contrainte a marché, certains élèves ont même écrit plusieurs versions. Je suis très satisfait de cette demi-journée et leur fait savoir. Ils ont bien compris le système et se sont lâchés, ont quitté leurs habitudes, ont osé se lancer dans l'inconnu et il y a vraiment de bons textes.

Je repasse la nuit à la Chouette. Le mercredi nous travaillons sur un autre texte avec la même contrainte sauf que celui-ci n'a pas de début mais une fin. Je sens que ça ne prend pas aussi bien. Ils ne savent pas commencer, la peur du vide sans doute. Les résultats seront beaucoup moins intéressants dans l'ensemble. Je demande donc en partant que chacun reprenne pour la prochaine et dernière séance un texte du mardi et le corrige avec la professeur.

Juin : De nouveau la route, sous un beau soleil. Madame Carton est hélas malade et je dois donc finaliser le projet avec sa remplaçante et Madame Vassy la documentaliste qui a préparé quelques éléments que j'avais demandés. Ainsi les textes sont-ils finalisés pour certains, pour d'autres il y a encore un peu de travail mais cela ne prend guère de temps. La plupart des élèves ont amené une petite bouteille d'eau vide afin de mettre dedans en rouleau le texte imprimé comme un message vers leur propre avenir ou vers les autres. Comme tous ne l'ont pas fait nous proposons d'imiter le parchemin sur les feuilles qui n'auront pas de récipient. Madame Vassy a amené du sable, des coquillages et un paréo orange et nous installons tous ensemble les productions sur des grilles et une table dans le CDI. Le résultat est très agréable, les enseignants des autres classes et le principal passent, les élèves veulent faire des photos, tout le monde est je crois satisfait de ce travail et je me dis que je recommencerai bien une telle opération ici ou ailleurs. L'exposition se tiendra jusqu'à la fin de l'année scolaire et chacun pourra emmener ensuite son travail chez lui. Une belle expérience pour chacun et une prise de conscience — du moins pour certains — que la littérature est à leur portée, que la lecture n'est pas ennuyeuse et l'écriture une belle aventure. Je sens que j'ai laissé quelques graines dans quelques têtes. Mûriront-elles ? C'est une autre histoire.

<http://www.clg-monnet-benevent.ac-limoges.fr/spip.php?article273>

Bernard Chambaz

Collège Louise Michel – Alençon

Livres :

J'm'appelle pas Ben Laden, Bernard Chambaz

L'Or, Blaise Cendrars

Le programme « À l'école de l'écrivain » m'a conduit cette année au Collège Louise-Michel d'Alençon. Les trois séances ont eu lieu le 29 mars, le 12 avril et le 21 juin. Mon impression générale est très favorable quant à l'accueil que j'ai reçu et assez favorable quant au travail effectué. Les deux professeurs directement concernés étaient charmants et impliqués.

Les premiers contacts ont été établis par mail puis par téléphone. Mon livre *Komsomol* étant épuisé et mes romans me paraissant trop compliqués pour des élèves de collège comme j'avais pu le vérifier à Toulouse malgré une professeur remarquable, notre choix s'est porté sur le livre illustré *J'm'appelle pas Ben Laden* qui nous semblait intéressant par le thème et par le genre (texte et images).

La première séance s'est déroulée en deux temps. Pendant la première heure, les élèves m'ont posé toutes les questions habituelles sur mon métier d'écrivain et je me suis attaché à montrer que j'étais bien un écrivain vivant. Pendant la deuxième heure, nous avons parlé de *J'm'appelle pas Ben Laden*, qu'ils avaient lu et, franchement, pas trop bien compris. Avec les professeurs, nous avons arrêté le principe d'un travail où les élèves écriraient une « histoire » à partir d'un document photographique qu'ils choisiraient dans un port-folio de photographies de guerre.

La deuxième séance a été intégralement consacrée à la lecture d'un nombre assez important de « textes » des élèves, aussitôt suivis de mes commentaires — et-encouragements. Quelques textes avaient une forme plus ou moins achevée, beaucoup n'étaient qu'ébauchés, au crayon noir, sur une feuille volante, truffés de fautes, n'en recelant pas moins, ici ou là, une trouvaille, un point d'appui pour montrer comment faire et dans quelle direction aller.

Au mois de juin, j'ai reçu par mail un certain nombre de textes, mais trop tard pour que les élèves puissent les reprendre à partir de remarques que je leur aurais prodiguées.

Les professeurs ont souhaité que la troisième séance se déroule de nouveau en deux temps. Pendant la première heure, à leur suggestion, j'ai évoqué mes périples à vélo et les livres auxquels ils donnaient corps ; ensuite, profitant du centenaire, j'ai tenté d'expliquer en quoi consistait la poésie contemporaine à partir d'*Alcools* et de la *Prose du transsibérien* et quelles étaient les vertus du vers libre. Pendant la deuxième heure, les volontaires ont lu leur texte tandis que le professeur projetait sur le tableau la photographie qui lui servait de support. Quelques textes avaient de réelles qualités ; les deux plus intéressants étaient complètement antithétiques, l'un lu par un garçon, long, assez labyrinthique, à partir d'une « déplacée » bosniaque, l'autre lu par une fille, bref, sobre, à partir

d'une vieille tchéchène devant sa maison détruite. Et je dois dire que les applaudissements, à l'endroit des élèves, mais sans distinction, ont été nourris.

À l'issue de la dernière séance, j'ai accepté une invitation à déjeuner au restaurant voisin avec la professeur de français coordinatrice (Mme Mélou), le professeur de français (M. Eche), la principale et le principal-adjoint du collège. Ils auraient aimé que je revienne mais je leur ai expliqué que le principe du programme « À l'école des écrivains » ne le permettait pas. Et le repas était excellent.

Sophie Cherer

au Collège Georges de La Tour - Montigny-lès-Metz

Livres :

La vraie couleur de la vanille (L'École des loisirs) et
Le Comte de Monte-Cristo d'Alexandre Dumas

Journal d'atelier à Montigny-lès-Metz

Mercredi 28 novembre 2012

Premier contact avec la classe. J'ai souhaité rencontrer les élèves d'abord « passivement » si j'ose dire : assister simplement à une heure de cours, les entendre lire des comptes-rendus de lecture, prendre la température de la classe, et récupérer un trombinoscope pour les identifier par la suite plus vite et plus facilement.

Quant à leur professeur, Madeleine Neyhouser, c'est à son initiative que je dois ce projet. Après nous être rencontrées à deux reprises dans le cadre du salon *L'été du livre* à Metz, nous avons déjeuné ensemble chez elle et chez moi l'été dernier et pris le temps de faire plus ample connaissance. Nous sommes sur la même longueur d'ondes et nous nous faisons confiance, ce qui me paraît à la fois indispensable et un vrai luxe.

Janvier 2013

Avant de démarrer les rencontres à proprement parler, j'ai souhaité que chacune et chacun se présente aux autres à sa façon. Avec un cadre très précis, toutefois. Dans ce dessein, j'ai envoyé à Madeleine un poème de Borges que j'aime particulièrement, *Les Justes*. Chaque élève est censé se l'approprier et s'y inscrire en se présentant par ce qu'il estime avoir de meilleur, par ce qui lui permet, à son avis, d'« être en train de sauver le monde ».

Le résultat, que je reçois par mail, est très émouvant.

Je pense proposer aussi aux élèves de choisir un pseudonyme, mais cette idée, à ma grande surprise, tombera complètement à l'eau !

Vendredi 1er février 2013

J'ai pris cette habitude il y a longtemps déjà. J'entre dans la classe et je salue chacun en lui serrant la main et en le regardant dans les yeux. Ce contact direct me semble dorénavant indispensable pour amorcer une relation digne de ce nom, même si quelques rabat-joie m'ont d'aventure accusée de « perdre du temps » (sic). Je commente parfois mon attitude :

Je n'aime pas les groupes, je n'aime pas les foules, je n'aime pas les castes, je n'aime pas les classes. Je ne crois qu'aux individus. Je ne sais parler que face à face.

J'ai apporté divers ouvrages documentaires et états du manuscrit de *La vraie couleur de la vanille* pour leur montrer, preuves à l'appui, qu'écrire ne se fait pas en une fois, pas tout seul — même s'il y a dans toutes les vies d'écrivain, des fulgurances et des moments d'inspiration effrénée —, et qu'ils ne doivent en aucun cas se décourager.

En effet, nous avons décidé de demander aux élèves non seulement de lire mon dernier roman paru en octobre, et *Le Comte de Monte Cristo* d'Alexandre Dumas — une lecture de jeunesse qui m'a conduite à sécher la fac de droit pendant trois jours... — mais encore d'écrire un court texte chacun sur le même sujet donné : l'esclavage contemporain.

Ils ouvrent des yeux ronds comme des soucoupes. « Mais Madame, l'esclavage a été aboli ! » Je leur cite cette phrase de Gianni Rodari : « J'anime des ateliers d'écriture, non pour que tout le monde devienne écrivain, mais pour que personne ne reste esclave. »

Esclaves de quoi ? Du manque d'expérience, de vocabulaire, de confiance en soi, esclaves du jugement des autres, de ses propres préjugés...

Une vaste discussion s'ensuit sur les diverses formes modernes de l'esclavage. Nous les incitons à s'informer, se cultiver, chercher partout de la documentation. Nous lançons quelques exemples qui nous viennent en tête. De connus : fabrication de ballons de football, de vêtements bon marché, de gadgets électroniques par des enfants et des femmes sous-payés en Asie. De moins évidents : obligation de changer de prénom pour se présenter quand on est Maghrébin et qu'on travaille dans les entrepôts des centres d'appel téléphonique. Leur professeur leur fera voir un documentaire télévisé sur des enfants esclaves au Bénin. En revanche, nous renoncerons à les emmener au cinéma voir *Lincoln* (trop long et verbeux) ou *Django Unchained* (trop violent).

Mardi 19 février 2013

Nous avons rendez-vous à onze heures à la cuisine du collège. La semaine dernière, nous nous sommes répartis les ingrédients à apporter pour notre séance spéciale d'aujourd'hui : la confection et la dégustation d'un repas en hommage aux deux livres avalés, dévorés (?), voire digérés avec plaisir, par les élèves.

Deux plats à notre menu, donc :

Une salade de fruits à la vanille, en hommage à mon héros, Edmond Albius, son inventeur.

Une salade « à la Dumas » dont j'ai pioché l'idée dans une originale encyclopédie culinaire, *Le Répertoire des saveurs*.

Je répète à qui veut l'entendre, depuis des années, qu'écriture et cuisine sont deux activités fort proches, que les idées sont aussi diverses et malléables que des aliments, que Michel Serres a raison quand il dit qu'*homo sapiens sapiens*, c'est « l'homme qui sait qu'il sait, mais aussi qui sait qu'il goûte et qui goûte qu'il sait »... Je me suis engagée à le prouver lors de cet atelier.

Certains ingrédients sont des inconnus, sinon des ennemis jurés, pour la plupart des élèves : le raifort, l'aneth, le hareng, les câpres, la grenade, le fruit de la passion. Ils circulent de main en main, ils passent de nez en nez. Il s'agit de les palper, de les respirer, de faire connaissance avec eux, exactement comme on tourne autour des idées et des mots quand on se prépare à écrire.

L'un de mes buts, essentiel — j'en radote — est d'aider les élèves à perdre certains de leurs préjugés — qui vont de « Moi, je mange que ce que cuisine ma mère » à « Moi, je suis nul en français », en passant par toute la gamme des découragements, complexes, œillères et autres idées reçues.

L'ambiance est un peu tendue (nous ne disposons que de trois heures pour faire beaucoup de choses : nous installer, parler, écrire, réfléchir, découper, mélanger, mettre la table, servir, déguster, commenter, débarrasser, ranger, laisser l'endroit impeccable) mais très joyeuse.

C'est la nouveauté qui les frappe. Nouveauté de l'activité. Ils n'ont jamais cuisiné à quinze. Nouveauté du régime et de l'ordre des plats (j'ai suggéré de commencer par la salade de fruits, pour des raisons diététiques ET romanesques). Nouveauté du partage : Yursel, qui est turc et qui aurait pu devenir la tête de Turc de la classe a apporté une soupe et des petits pains cuisinés par sa mère, que nous sommes unanimes à trouver succulents. Un absent, malade, a confié à un ami des laitues et un flacon de sauce vinaigrette qui est la spécialité de sa mère. Même dégustation et même gratitude.

Ce jour-là, treize jeunes gens élevés aux chips, au Coca et aux barres chocolatées ont mangé en un repas, avec un plaisir non dissimulé, non pas cinq fruits et légumes, mais douze, sans compter les herbes et les aromates... en tout cas il n'est pas resté grand-chose dans les plats. CQFD.

Vendredi 22 février 2013

Je leur redis à chaque occasion : « Je mets la barre très haut avec vous, parce que je crois que vous êtes capables de donner le meilleur de vous-mêmes ».

Nous commençons par nous « chauffer » avec un petit exercice qui n'a l'air de rien mais qui va nous servir à ne pas utiliser, lors des temps d'écriture, trop de mots à tort et à travers.

J'ai donné aux élèves mardi une liste de dix mots courants en leur demandant, non pas de chercher à les définir exactement (ce que nous ferons par la suite), mais d'associer chacun à ce qui leur vient le plus spontanément à l'esprit à leur propos.

Ces dix mots sont : zen, euthanasie, manga, kung fu, pseudo, yoga, djihad, médias, horoscope et météo.

Le but de l'opération est évidemment de les conduire à se méfier des idées toutes faites, du langage médiatique remâché, et à goûter le décortilage des mots, à chercher leur origine, à leur redonner leur sens premier, leur vraie place. À bannir la répétition bête et brutale, en somme.

Il me semble que la sincérité règne dans la classe. Ils sont encouragés à parler, au risque de se tromper. Je leur présente, sans relâche, l'écriture et la pensée comme des expériences, passionnantes à faire, que ça marche ou que ça rate. Seule la moquerie est strictement bannie.

Vendredi 5 avril 2013

Chaque élève a choisi le sujet précis sur lequel il désire écrire, ainsi que la forme qu'il donnera à son écrit. J'en avais proposé une courte liste non exhaustive : lettre, poème, article de journal, synopsis...

De fait, l'ambition de plusieurs sujets choisis nous impressionne : le taylorisme, le surendettement, la tyrannie de la mode, l'addiction aux jeux vidéo, à Facebook, les enfants objets du tourisme sexuel.

Évidemment, quelques débuts de texte sentent le copié-collé Google à plein nez. C'est l'occasion de les inviter à comprendre que nous ne sommes ni débiles ni des dinosaures rétives aux explorations assistées par ordinateur, et que le psittacisme, le panurgisme et autres grégairismes sont autant de formes d'esclavage de l'esprit, des négations de liberté et d'authenticité.

Vendredi 12 avril 2013

Cette fois j'ai décidé de voir les élèves en tête à tête, chacun au moins pendant cinq minutes, après avoir lu et annoté leurs premières versions, dans une pièce attenante à la salle de classe où nous serons tranquilles.

Consultés par leur professeur, ils disent apprécier cet instant privilégié, plus intime, où ils peuvent faire part sans vergogne de leurs doutes, de leurs difficultés, de leurs projets. Ils sont friands de conseils. Et peut-être un peu craintifs du jugement des autres, même si nous multiplions les occasions de les rassurer.

Cette classe m'est décidément très sympathique. J'ai laissé échapper quelques formules familières, du style : « Ah non, mon vieux, c'est pas possible, cette attitude ! »

Un élève saisit la balle au bond :

- Ouais, Madame, ça fait deux fois que vous m'appellez « mon vieux » !
- Ne m'en veuillez pas, c'est affectueux. Vous avez le droit de m'appeler « ma vieille » si ça peut vous soulager.

Il ne m'a pas loupée. La fois suivante, à mon « Bonjour ! » retentissant, il a répliqué, un grand sourire aux lèvres :

- Bonjour, ma vieille !

Éclat de rire général. Quelle mémoire, et quelle audace, quand ils veulent...

Constance Chlore

Collège Calmette à Limoges

Livres :

Caligula de Camus

Nicolas Jambes tordues, Constance Chlore

Trois rencontres : l'une autour de mon roman, *Nicolas Jambes tordues* ; la deuxième autour du livre, *Caligula* de Camus ; la troisième autour de la propre écriture des élèves.

J'ai quitté les petites régions rurales des précédentes années vers la banlieue des villes. Sept heures de train aller-retour ; ce furent des expéditions. Où le temps de rêver aux fenêtres m'a rappelé combien nous offrons peu de temps à ces états de veille entre nous et le paysage.

Les années précédentes j'avais tenté d'initier « au goût des mots » à travers mon roman, mais aussi de nombreux autres auteurs classiques. Les deux premières rencontres s'étaient bien déroulées, mais je ressentais aujourd'hui le besoin de développer davantage ma relation d'écoute et de dialogues avec les élèves.

Le cadre ferme donné précédemment me semblait suffisamment assuré pour y accueillir l'imprévu, l'échange, les digressions. Je souhaitais vivement cette forme riche qui déplace et bouscule la posture de celui qui parle vers celui qui parle avec.

Aussi j'ai structuré et scandé mes rencontres par une série de questions renvoyant les élèves à leurs ressentis, leurs expériences de lecture, d'écriture, de loisirs.

La professeure, Laetitia Le Van, fut surprise, elle découvrait entre autres que plusieurs de ces élèves écrivaient à leurs heures : poèmes, petits récits, journaux intimes...

Faire parler les élèves n'est pas toujours facile, mais lorsque l'un d'entre eux s'ouvre la qualité des écoutes s'intensifie. J'ai trouvé les élèves touchants, étonnants, laissant parfois échapper par bribes leurs goûts, leurs difficultés, leurs joies.

Voir un écrivain en chair et en os les rendait curieux : mon parcours, la naissance de l'écriture, l'énergie et le temps consacré, et surtout ce processus étrange du surgissement des personnages... les intriguaient.

J'ai souligné les liens entre lire et écrire, citant de nombreux écrivains, lisant des extraits, faisant circuler les ouvrages (Aragon, Beckett, Musil, Duras, etc.) J'ai insisté sur cet espace de liberté parfois effrayant, troublant que constitue l'écriture. *Les Mots* de Sartre restant un fort point d'ancrage pour illustrer ces découvertes.

La Maison des écrivains nous a invités à présenter également cette année un ouvrage classique.

D'emblée cela m'a paru important.

J'ai constaté en effet que les livres jeunesse ont intégré les programmes scolaires, voire ont pris la place de lectures plus classiques.

Qu'ils soient jugés trop compliqués pour les élèves m'a profondément surpris.

Je ne suis pas certaine que l'art passe par la compréhension immédiate et discursive ; il me semble aussi passer par le corps, les perceptions, parfois de façon très détournée et souterraine...

Adolescente j'ai personnellement lu beaucoup d'ouvrages dont la compréhension m'échappait et qui m'ont profondément marquées et façonnées.

Les Classiques ont été pour moi une véritable porte.

J'ai donc inscrit cette importance tout au long de mes rencontres, partageant comment ils m'ont accompagnée, m'appuyant sur Italo Calvino et son fameux *Pourquoi lire les Classiques ?* Aussi sur *Les désarrois de l'élève Torlèss* de Musil.

Celui-ci montre que la plupart des grandes expériences ne sont pas abordables par la raison, tout simplement car la vie est bien plus large et bien plus mystérieuse que la raison...

J'ai axé mes rencontres sur la notion de crise, les étapes que chaque être doit franchir tout au long de sa vie. Ces étapes, ces « trous » à franchir, ainsi que les nomme Musil : ce sont des passages.

Comment faire face à ses crises ? La littérature est un espace privilégié pour donner forme à ces expériences ; de véritables matrices capables d'aider au développement intérieur, à la construction de soi. Quel est le sens d'une vie, d'une expérience ? Cela peut aussi être une des fonctions du roman.

Mon roman *Nicolas jambes tordues* explore cette première grande crise qu'est l'adolescence.

15 ans à peine, jambes tordues, visage de vieillard, Nicolas découvre à travers Bouteille éther : conscience de soi, débordement des pulsions sexuelles, amour malheureux et amitié de comptoir.

Très vite, le voilà submergé par des émotions incontrôlables... ses organes se révoltent ; son corps n'arrive à contenir ce chaos. Les livres deviennent le point appui, une ressource, l'espace à travers lequel Nicolas tente de structurer le déferlement des pulsions et sensations.

Commence une sorte de combat entre Dionysos et Apollon (émotions, intellect) duquel, malgré l'aide de Cervelet, Nicolas sortira vaincu...

Il s'agit d'une sorte d'anti-Pinocchio : Nicolas échoue à devenir un petit garçon ; il reste manipulé par des pulsions plus fortes que sa raison.

La deuxième rencontre m'a permise, à travers *Caligula*, d'explorer une autre grande crise : celle du sens.

« Les choses telles qu'elles sont ne me satisfont pas. Il me faut quelque chose d'autre. Quelque chose de fou peut-être, mais quelque chose d'autre. »

Pour Camus une seule question doit préoccuper un philosophe : la vie a-t-elle du sens ou non ?

« Juger que la vie vaut ou ne vaut pas la peine d'être vécue, c'est répondre à la question fondamentale de la philosophie. »

Cette question l'a hanté toute sa vie. Elle est au centre de *Caligula*. À la mort de Drusilla, sa sœur dont il était amoureux, une rupture a lieu : tout devient absurde. Cette mort devient le signe d'une vérité qui lui rend la lune (l'absolu) nécessaire. L'absence de sens le pousse à une logique du crime. À la fin, il réalise qu'il s'est trompé de voie ; la vérité et la liberté qu'il cherchait ne mènent à rien d'autre que la destruction. Il n'aura pas trouvé la Lune...

J'ai compris alors la réticence qu'on peut ressentir à travailler certains classiques... La peur m'est venue de traiter un sujet aussi grave avec de jeunes adolescents : la vie a-t-elle un sens ? Quel est le sens de la vie pour vous ? Cela me semblait un peu lourd... inquiétant... voire, trop métaphysique... Et en même temps cet ouvrage m'avait à l'adolescence impressionnée au point d'en apprendre des passages par cœur.

J'ai décidé de me faire confiance, de faire confiance aux élèves. Et de suivre Camus pour qui constater l'absurde ne peut être une fin, seulement un commencement. Sommes-nous si éloignés de Caligula ? Pas si sûr... Chacun d'entre nous, et en permanence, est confronté à des insatisfactions ; le réel, tel que nous le souhaitons, n'a la plupart du temps pas lieu. Comment alors gérer ces frustrations sans devenir un monstre égocentrique, arrogant et destructeur ?... J'ai entrevu un parallèle avec certains enfants en difficulté qui frôlent parfois la délinquance, le décrochement scolaire : leurs difficultés à faire avec soi, les autres et le monde leur paraissent insurmontables.

Le fait qu'au long de mon intervention, des élèves plus dissipés et faisant un peu de chahut, se sont fait traiter par les autres de Caligula, « *Fais pas ton Caligula... !* » m'a donné le sentiment qu'ils intégraient la notion des limites et des cadres nécessaires pour « un vivre ensemble » sur lesquels j'avais insisté à travers les dialogues entre Chéréa et Caligula.

J'ai clôturé la séance par une proposition d'écriture qui donnerait à Caligula la possibilité d'arrêter ce mouvement de destruction et de retrouver du sens à la vie.

« Alors que Caligula revient dans sa chambre, soudain : surprise, un jeune adolescent se trouve dans la pièce. Que fais-tu là ? » Je leur ai demandé d'imaginer et d'écrire comment ce jeune adolescent va réussir à changer Caligula, lui faire renoncer au crime, lui redonner goût à la vie.

La dernière séance a alors été consacrée au partage, aux lectures et aux retours sur les textes des élèves.

Béatrice Commengé

Collège César Franck d'Amiens

Professeur : Madame Florence Roux

Livres :

L'occasion fugitive, Béatrice Commengé

La Métamorphose, Kafka

Le Collège César Franck fait partie des collèges sélectionnés dans le cadre du projet académique « Ambition Réussite ». En d'autres termes, le collège fait partie des établissements « sensibles », fréquentés par des élèves « difficiles ».

Je suis intervenue dans une classe de 3^{ème}, à grande majorité féminine (trois garçons pour environ quinze filles).

Les élèves étaient censés avoir lu d'une part *La Métamorphose* de Kafka (allégorie « fantastique » sur l'incommunicabilité et la culpabilité) et d'autre part *L'occasion fugitive*, lettre-livre qui pourrait constituer une sorte de poétique de la rencontre amoureuse. Joie versus désespoir.

La première rencontre eut lieu le 30 avril 2013 et porta essentiellement sur *L'occasion fugitive*. La difficulté n'était pas de réussir à les faire parler, mais plutôt à les faire taire. À l'exception d'une ou deux élèves, je fus frappée par leur incapacité à se concentrer, et par leur réaction systématiquement négative devant tout effort de réflexion, comme s'ils partaient à l'avance battus. Pourtant, certaines de leurs remarques m'indiquaient qu'ils avaient essayé de lire les deux livres, s'étonnant par exemple de ne trouver aucun point commun entre les deux œuvres et m'interrogeant sur les raisons pour lesquelles j'avais choisi *La Métamorphose*. À partir de cette différence, je tentais de les amener à s'interroger sur l'écriture : *en quoi* le récit d'une anecdote que l'on pouvait faire, à chaud, à sa copine serait forcément différent du récit qu'ils en feraient par écrit. Tenter de reformuler par écrit une sensation vécue était certes un exercice qui réclamait un effort de concentration, mais permettait de décupler la jouissance de cette sensation.

Dans *L'Occasion Fugitive*, j'avais tenté d'isoler et de creuser un instant de joie pure, et je leur ai demandé de se souvenir d'un moment où, dans leur enfance, ou même récemment, ils avaient ressenti cette impression d'être « heureux ». Après les « je ne sais pas » hurlés dans tous les coins, je leur ai expliqué que cet exercice n'avait rien de difficile : dans tout exercice d'écriture, il s'agit de partir d'une « image » première — d'une sensation, d'une vision, d'une odeur, de la couleur d'un ciel ou d'un vêtement, du parfum d'une fleur, d'une note de musique. Ensuite le fil du récit se déroulerait seul.

Après l'explosion de la « pause » de dix minutes, presque tous avaient trouvé quelque chose, mais refusaient de « l'écrire ». Pour ce premier contact, avec la professeure, nous leur avons donc demandé de raconter leur « moment » à haute voix. La plupart s'y sont prêtés de mauvaise grâce et s'arrêtaient, justement, à cette première image. Au moins, ils avaient réfléchi et étaient sortis de cette « immédiateté » qui caractérise leur vie. Puis, une élève s'est lancée et a raconté avec de belles précisions dans les sensations, les délices d'un repas préparé par sa mère. Mais, surtout, ce fut une petite victoire pour moi lorsque la professeure m'a dit que cette élève était l'une des plus renfermées de la classe. Elle-même semblait ravie de cette expérience et se montra très présente lors des deux séances suivantes.

Les élèves, lors de ces deux rencontres, proches du Brevet et de la fin des cours, semblaient encore plus déconcentrés et obtenir un silence de plus d'une minute dans la classe relevait du miracle. Mais

je tentai le défi. Je leur avais demandé de mettre par « écrit » ce moment de leur vie, dans l'espoir de commencer à leur faire saisir cette différence entre une langue parlée et un texte « littéraire ». Et la première séance fut consacrée à ces lectures — certains avaient fait l'effort d'écrire d'assez longs récits, qui permirent de pointer les « clichés » d'un côté, et les « trouvailles » de l'autre.

Lors de la dernière rencontre — au soleil et avec une classe un peu clairsemée pour cause de voyage scolaire — nous avons travaillé à partir d'une couleur. Le propos était de relier cette couleur à un souvenir ou simplement à des images et des sensations. Quelques beaux résultats, notamment de la part d'une « slameuse » née, chez qui j'ai senti une vraie jouissance du langage et qui m'a confié qu'elle collait partout sur ses murs des mots nouveaux, ou qui lui plaisaient, sur des *post-it*.

Autre satisfaction : en guise de conclusion, je leur avais promis la lecture des « Voyelles » de Rimbaud et j'ai ressenti dans la classe, après leur propre effort de réflexion sur les couleurs, une véritable attention à cette lecture et le début d'une perception de la création possible d'un univers poétique par les mots.

En conclusion, et comme l'année dernière, il me semble que c'est à partir de la troisième rencontre que l'on éprouve cette impression d'avoir « fait passer » quelque chose. C'est donc un peu frustrant pour l'écrivain, mais l'important n'est-il pas cette petite graine que l'on a peut-être semée...

Laurent Contamin

au Collège Edouard Vaillant à Gennevilliers

Livres :

Une petite Orestie (Lansman) et
Electre de Jean Giraudoux

Enseignant : Matthieu Verrier

Le planning a beaucoup bougé, on s'envoyait régulièrement des mails pendant l'automne, puis l'hiver, avec l'enseignant, M. Verrier, qui est également professeur principal de cette classe de 3^{ème}, moi je passais souvent à quelques stations de bus, Colombes c'est à côté, le quartier des Fossés-Jean jouxte les Mourinoux d'Asnières et le Luth de Gennevilliers, je crois que c'est Gilles Deleuze qui s'est appuyé sur cette zone de barres pour illustrer ce qu'il a appelé la « lèpre urbaine », c'est délicat comme appellation, en tout cas ça bouge pas mal dans ces quartiers, rénovation urbaine à tire-larigaud, moi depuis les Fossés-Jean où je passais du temps dans le cadre de mon CLEA¹, je traversais des fois Gennevilliers quand je prenais la ligne 13, mais je n'avais pas poussé vers les Grésillons.

Les trois séances, elles ont été rassemblées très proches les unes des autres, au départ c'était un peu le planning qui nous y contraignait, pas vraiment un choix, et finalement ça n'a pas été un mal, en cela que ça a créé une **dynamique** à chaque fois, qui n'avait pas le temps de retomber en une semaine : on s'est vus trois mardis de suite, fin mai début juin, soit trois fois en quinze jours de temps.

Autre intérêt : ils avaient eu beaucoup de temps depuis l'automne pour lire la pièce de théâtre proposée (*Une petite Orestie*²), beaucoup de temps aussi pour lire le texte classique « en contrepoint » que j'avais suggéré (*Electre* de Giraudoux). Et puis l'enseignant leur avait parlé des Atrides, ils avaient une **bonne connaissance** du sujet, Homère et Eschyle ne leur étaient pas étrangers ; ils connaissaient la structure d'un texte de théâtre, dialogues, didascalies etc. ; enfin, ils avaient été un peu surfer sur Internet pour savoir ce que je faisais dans la vie et à quoi je ressemblais, et donc quand on s'est vu à la première séance, on n'a pas perdu de temps.

La première moitié de la demi-journée a consisté en une séance de questions-réponses, qu'ils avaient préparées avec leur enseignant, séance durant laquelle j'ai pu mesurer une grande **diversité** d'aisance parmi les élèves, d'intérêt, d'attente, d'énergie. Questions sur l'écriture, sur le théâtre, questions sur ma *petite Orestie*, sur *Electre*... Occasion aussi pour moi de leur donner le programme de ce que je leur proposais qu'on ferait.

Ils ont eu plus de facilité avec *Une petite Orestie* qu'avec *Electre*, sans doute à cause de la brièveté de mon texte au regard de celui de l'auteur limousin, et aussi, je pense, grâce à un vocabulaire moins savant et à un rythme plus soutenu. Ils ont bien noté la notion **d'anachronisme**, présente dans les deux adaptations d'Eschyle.

Et la demi-journée s'est poursuivie tout naturellement avec une **lecture à voix haute** d'*Une petite Orestie*, où on pouvait s'arrêter quand on voulait pour poser une question, faire une remarque, etc. On avait mis les tables et les chaises en cercle. La lecture illustre bien des choses qu'on venait de se dire sur la pratique de **l'adaptation**, fréquente au théâtre. Et, partant, sur la **liberté** du créateur, travaillant une œuvre comme un palimpseste, toujours dans une **nécessité** du « ici et maintenant »

¹ <http://clea-contamin.blogspot.fr/>

² Editions Lansman

de l'écriture. J'ai très rapidement évoqué le *Pylade* de Pasolini, l'*Oreste* de Ritsos, on est revenu parfois sur la trilogie d'Eschyle dont j'avais apporté un vieil exemplaire de la *nrf*.

On expérimentait aussi, sans qu'il fût besoin de le souligner ni de le théoriser, le **double statut du texte de théâtre**, écrit et oral, à la fois œuvre littéraire et partition textuelle pour spectacle à naître.

On a distribué les rôles, il y en avait presque un pour chacun, et on s'est lancé dans cette sorte de lecture raisonnée, il y avait, même avec les disparités d'aisance dans la lecture à voix haute, un effort partagé, une dynamique commune, une **construction collective**, on le sentait.

Je leur ai demandé, pour la deuxième séance, de réfléchir à **un personnage qu'ils aimaient bien**, dans cette *petite Orestie*, et qui peut-être méritait qu'on lui donnât davantage voix au chapitre (dimension démiurgique de l'auteur qu'ils allaient devenir, peu à peu, au fil de ce projet). Nous avons un peu parlé (et nous en avons lu le début, je crois) du Lamento du jardinier dans l'*Electre* de Giraudoux, pour illustrer la notion de monologue.

Ils pouvaient aussi, s'ils le désiraient, créer un personnage de leur choix (certains l'ont fait : Zeus, par exemple, Iphigénie, ou un détective privé), ou aller chercher un personnage giralducien pour l'inclure dans mon texte (ce fut le cas pour le jardinier ou pour un soldat) : l'idée était de savoir ce qu'on voulait faire dire à « son » personnage (ils ont bien compris je crois la question de la nécessité de la prise de parole d'un personnage, qui ne peut jamais, au théâtre, « bavarder » sous peine d'ennui du lecteur/spectateur), de savoir à qui le personnage s'adressait (à un autre personnage ? au public ? à soi-même ?), et à quel moment d' *Une petite Orestie* on souhaitait le faire intervenir. (Du texte comme un jeu de construction).

Entre les deux séances, Matthieu Verrier a gardé les fers au chaud, si je puis dire, puisque quand je suis revenu, ils avaient tous choisi leur personnage (il y eut très peu de doublons) et savaient tous peu ou prou pourquoi il parlait, à qui, où et quand... Pylade, Strophios, Electre, la nourrice, Oreste, Agamemnon, Egisthe, le héraut, le jardinier, un soldat, Clytemnestre, une petite fille, un détective privé... toute une galerie de portraits s'est inscrite au tableau, et ils se sont lancés... cette séance-là, la deuxième, fut LA séance d'écriture. Ce fut celle qu'ils ont trouvée, pour certains, la plus dure. L'enseignant et moi passions parmi eux pour les aider, les motiver, les encourager. Les obliger à se poser les bonnes questions, essentiellement.

La troisième séance a été l'occasion de terminer pour ceux qui n'avaient pas tout à fait fini, de peaufiner, de mettre au propre, puis nous avons dégagé une sorte d'ordre de prise de parole, en fonction des endroits de ma pièce où ils voulaient insérer leurs monologues.

Enfin, nous avons remis les tables et les chaises en « théâtre grec », ils se sont placés dans l'ordre de passage de leur personnage, et on a enchaîné tous les monologues, sans s'interrompre, ce qui donnait une sorte de « nouvelle » *Orestie*, **la leur**, uniquement composée de monologues de tailles diverses, qui racontait à leur manière **une autre histoire possible des Atrides**.

Il nous restait un peu de temps pour faire un petit bilan, et nous leur avons demandé d'écrire une phrase ou deux sur ce qu'ils avaient aimé, moins aimé, appris, découvert, etc... Leurs retours sont lisibles sur le lien : <http://www.laurent-contamin.blogspot.fr/2013/06/une-nouvelle-orestie.html>

Je crois qu'au final, ils ont découvert, par la pratique, pas mal de choses importantes inhérentes à l'écriture en général, et à l'écriture dramatique en particulier.

Un grand merci à l'enseignant Matthieu Verrier qui a été indispensable dans chacune de ces séances ainsi qu'entre elles.

Céline Curiol

Collège Molière à Bouillé-Loretz

Livres :

Chronique japonaise, Nicolas Bouvier

Route Rouge, Céline Curiol

« Un voyage se passe de motifs. Il ne tarde pas à prouver qu'il se suffit à lui-même. On croit que l'on va faire un voyage, mais bientôt, c'est le voyage qui vous fait, ou vous défait ». C'est du moins ainsi que l'envisage le grand écrivain voyageur qu'est Nicolas Bouvier dans son célèbre récit intitulé *L'Usage du monde*.

Qu'il s'agisse d'une destination lointaine ou proche, partir est toujours le moyen d'aller au devant d'une découverte. Pour ma part, l'une de ces découvertes a été, cette année, celle de deux classes de troisième de Bouillé-Loretz, une trentaine d'élèves avec lesquels j'ai voulu partager mon attachement à l'écriture de voyage. C'est la deuxième fois que j'interviens au collège dans le cadre du programme *À l'école de l'écrivain* et cette rencontre n'a pas manqué, comme en atteste les textes rassemblés, d'être productive.

Lorsqu'il m'a été demandé de choisir un ouvrage classique de référence afin de le présenter aux élèves, j'ai immédiatement pensé à Nicolas Bouvier, dont les récits de voyage aussi pertinents qu'originaux m'avaient fascinée bien des années auparavant. Il me semble que ces écrits ne peuvent laisser personne indifférent car ils possèdent le pouvoir d'emporter et d'interroger tout lecteur, quel que soit son âge ou son intérêt pour la littérature. Ils constituent l'une des plus fructueuses tentatives de traduction des bouleversements que suscite un déplacement vers une autre culture.

Et c'est donc bien de voyages dont il a été question au cours de mes trois visites auprès des élèves de 3^{ème} A et B qui, pour la plupart, ont encore rarement eu l'occasion de quitter leur région. Mathilde Jarousseau et Nadia Dupuis, les deux professeurs de français qui se sont mobilisées pour cette collaboration, avaient en effet souhaité étudier *Route Rouge*, un récit de voyage inspiré d'un séjour que j'ai effectué, il y a dix ans, en Sierra Leone. Après une séance de lecture et de discussion autour des expériences décrites dans ce livre, les élèves ont été invités à composer un texte du même « style ».

Pour ce faire, deux approches leur ont été proposées. La première consistait à choisir une *destination de rêve* et à raconter le voyage qu'ils pourraient y effectuer. La seconde constituait une tentative de narration un petit peu plus ambitieuse : se mettre dans la peau d'un étranger, venu d'un pays donné, et imaginer le récit qu'*il* ou *elle* ferait de son voyage dans cet endroit que les élèves connaissent bien, leur propre lieu de vie. Dans les deux cas, c'est le travail de projection qui a particulièrement compté : grâce à lui, chacun a été amené à prendre conscience des mérites de ce merveilleux outil que nous possédons tous, l'imagination.

Tout au long de l'année, les élèves ont donc travaillé en binômes, suivis par leurs deux enseignantes et moi-même. La majeure partie d'entre eux s'est prise au jeu. Les destinations choisies allaient des Etats-Unis à l'Antarctique en passant par la Pologne ou le Brésil ; les visiteurs de Bouillé-Loretz se sont eux révélés Egyptien, Thaïlandais, Italien... Les enseignantes et moi-même nous sommes efforcées de les guider et de leur fournir les conseils nécessaires au développement et à l'enrichissement de leur projet. Après de soigneuses relectures et corrections destinées à illustrer les exigences de l'écriture, les textes réalisés ont été rassemblés dans ce recueil qu'il a été choisi d'intituler *Les Routes de l'imaginaire*.

Marie Darrieussecq

Collège Maurice Utrillo – Paris 18

Livres :

La Princesse de Clèves, Marie Madeleine de La Fayette

Tom est mort, P.O.L, Marie Darrieussecq

Utrillo, peintre français et collège parisien, au bout de la ligne 4 : mieux vaudrait dire collège périphérique. Cette fine bande mi-macadam mi-terrain vague qui entoure Paris, cette douve autour du château fort de l'intra muros, ce non-lieu ponctué de hangars de la Sernam et de dépôts RATP, quelques collèges ont vue dessus : François Villon, Camille Claudel, et donc, Maurice Utrillo. Ce ne sont pas les établissements parisiens les plus côtés. Toutefois, après deux ans d'« École de l'écrivain » à Louise Michel, Clichy-sous-Bois, et un an à Caucriauville dans la banlieue du Havre, je trouve ici des élèves qui maîtrisent assez bien l'écriture dans sa matérialité. Pour l'orthographe, le problème reste le même que dans tous les secteurs dits défavorisés : l'orthographe française est un puissant diviseur social. Tant qu'on ne l'aura pas considérablement simplifiée, comme l'ont fait depuis longtemps les Espagnols, seule une très petite élite continuera à se distinguer par sa maîtrise de l'accord du passé simple après *en*, ou par sa connaissance des exceptions du féminin en – tée. Ainsi on sauvegardera peut-être ne serait-ce que les s à la fin des verbes à la deuxième personne du singulier. Et le cerveau des élèves aura plus de place et de temps pour se consacrer à l'apprentissage de la géographie, par exemple.

Ici comme dans les collèges que je viens de citer, la plupart des élèves viennent d'univers non francophones, ou parlant le français mais ne l'écrivant pas. La plupart des élèves n'ont pas de coin à eux pour faire leurs devoirs. La plupart ne lisent pas de livres. La plupart, en revanche, lisent et écrivent des textos ou des messages sur Internet. Écrire, en fait, ne leur fait pas peur, si on ne les juge pas sur la langue, mais sur ce qu'ils racontent. Ou plutôt : si on ne les juge pas du tout, si on les lit. On peut alors essayer de leur faire entendre ce qu'est un début, un milieu, une fin de récit, voire ce qu'est un point de vue.

C'est pour ça que je suis là. Comme d'habitude, après une rapide prise de contact, je commence avec *La Princesse de Clèves*, que je raconte comme un feuilleton. Et comme toujours, ils se passionnent pour son destin. Et pour ces enfants en grande majorité issus de l'immigration, la notion de mariage arrangé a du sens. Nous parlons de la cour du roi, du mode de vie en ce temps, d'autres romans de ce temps. Les questions fusent : mais pourquoi elle ne couche pas avec son amant ? Et pourquoi elle lui dit, avec son mari ? Et même veuve alors, elle ne se remarie pas ? Je ne me lasse pas de voir renaître le débat, 350 ans après l'écriture du roman.

Nous écrivons ensuite un premier court récit à base d'objets tirés dans un chapeau ; d'autres contraintes leur permettent de démarrer tout de suite. À la lecture de ceux qui veulent bien qu'on les lise en public, nous travaillons, mine de rien, des notions de narratologie : temps du récit, personne, rétrospection, annonces, suspens, flash backs... Comme les groupes sont petits, je peux me pencher sur la plupart des tables. Il y a toujours un ou deux qui n'écrivent rien, mais cette année personne ne me semble vraiment « en dehors » de la classe, qui est sympathiquement soudée. Et aucun ne semble dans la très grande pauvreté que j'ai découverte à Clichy-sous-Bois. Aucun ne semble, par exemple, avoir FAIM.

Nous continuons avec des anagrammes et des palindromes. Grand succès de ces jeux. Comme ils réclament un minimum d'orthographe, j'aide à chaque table. On s'amuse à faire des anagrammes avec le nom de la professeure, et avec le mien. Je sais maintenant d'expérience qu'il vaut mieux éviter de faire jouer les élèves avec leur propre nom (sauf ceux qui le désirent expressément). Cela prête soit aux moqueries des voisins, soit à l'auto-dépréciation. Beaucoup de noms de l'immigration ne se prêtent pas non plus à l'anagramme de la langue française. En revanche, découvrir que le nom de la professeure (ou le mien) contient des mots rigolos, quel bonheur...

Pour la troisième séance je distribue à chaque élève les trois premières pages de *la Disparition*, de George Perec. Pour la première fois depuis que je me livre à cet exercice, les élèves trouvent TOUT DE SUITE ce qui manque. Nous nous lançons alors dans l'écriture de lipogrammes en E, avec un sujet imposé (c'est plus facile, d'abord) : le plat qu'on préfère manger. Puis un deuxième exercice avec plus de liberté : l'évocation d'un souvenir d'enfance. Les élèves prennent conscience qu'il existe peu de synonymes au pronom JE. Et que l'emploi du passé composé exige des E. Et que se rabattre sur le passé simple oblige à en apprendre la conjugaison...

Comme la classe s'avère très réactive sur cet exercice il nous reste encore du temps pour des lipogrammes en A.

Voilà pour cette année 2012-2013 !

Gilles Del Pappas

au Collège Louis Pasteur à Mantes La Jolie

Livres :

Les Vies de Gustave (Au-delà du raisonnable) et
Le Faucon Maltais de Dashiell Hammet

Lundi 28 janvier.

La banlieue parisienne, ce matin, avait résolument décidé de me séduire. Un soleil timide de printemps montrait le bout de son nez, laissant présager d'une jolie journée. Le principal du Collège Louis Pasteur avait courtoisement proposé de venir me chercher, calmant ainsi les angoisses du provincial face à l'inconnu.

C'est un homme assez jeune que naïvement je ne pensais pas chef d'établissement qui vient donc me chercher. Le collège doit dater des années soixante, mais il est bien entretenu, fraîchement repeint. Il s'en dégage de la fraîcheur, de la propreté. Les professeurs croisés sont souriants et, me semble-t-il, détendus. On me présente l'enseignant avec qui je vais travailler. C'est un jeune homme qui n'a pas l'air très au courant de ce que je viens faire dans l'établissement. Je m'étonne, c'est avec une femme que j'aurais dû travailler.

- Elle a demandé un congé prénatal.

Ouille, ça ne commence pas si bien que ça finalement... J'ai un doute.

- Je maintiens le programme...
- Le programme ?
- Oui, je leur fais écrire une nouvelle noire ?
- Hum... je ne crois pas qu'ils aient le niveau.
- Ha bon ! Et alors ? Qu'est-ce que je fais ?

Haussement d'épaules, c'est mon affaire.

- Bon, aujourd'hui je parle de mon métier avec lecture d'extraits... le jeu de questions réponses... et puis je les fais travailler sur un exercice faisant jouer l'imaginaire.

Il s'agit d'une histoire que je commence et que les adolescents doivent continuer et finir. Puis un exemple de film noir.

La matinée se passe donc ainsi et quand je sors dans le soleil, je suis content de moi.

Lundi 18 février.

Cette fois, c'est bien un temps de saison qui m'attend. Il pleut, il fait un froid de gueux, tout est gris. Le professeur m'attend dans le couloir avec le chef d'établissement.

- Ils ont assez bien travaillé !
- Magnifique !

Je prends les choses en main.

- Bon, je suppose que certains n'ont rien fait ?
- Hé bien...
- Bon, il faut couper la classe en deux, je ne prends que ceux qui ont travaillé.

Regards gênés des enseignants.

- Hum... non, ce n'est pas possible...

Je souris tristement et accepte l'inévitable.

- Bon, je vais donc faire de la garderie.

Je sais bien que c'est difficile pour les profs, mais je sais également que ça va l'être pour ceux qui ont travaillé.

Mais je me trompais. Il n'y avait que trois filles et un garçon qui n'avaient rien fait. Celui-ci va passer toute la séance à démonter le radiateur. En fait dans la classe personne ne va s'en occuper ni en être troublé. Les élèves avaient en effet travaillé de telle façon que j'ai regretté de ne pas avoir suivi le programme initial et de ne pas les avoir fait travailler sur des nouvelles noires. Je suis sûr que les résultats auraient été intéressants. Pendant que les garçons et les filles lisent leur travail, la pluie continue de tomber sur le paysage triste. Je ne peux m'empêcher de penser à leur avenir... Mais quant la sonnette du collège annonce la fin de la séance de travail, je suis content. D'eux, bien entendu, mais également de moi.

Lundi 25 mars.

Rendez-vous manqué. Le professeur m'avertit le vendredi soir à 18 heures que la séance du lundi matin est annulée. Je suis déjà à Paris et furieux devant cette légèreté.

Mais je suis au salon du livre, d'autres problèmes m'occupent.

Lundi 15 mars.

Il pleut toujours... j'ai quitté ma ville natale sous un soleil d'été et je ne suis pas assez couvert. En frissonnant, je retrouve les petits écrivains en herbe. Je crains qu'ils ne se soient, à cause du rendez-vous manqué, démobilisés.

Dès le début, le jeune professeur vire le démonteur de radiateur, apparemment, il y a de l'eau dans le gaz entre les deux. Ça me rassure. D'autant plus que beaucoup de ceux à qui j'avais demandé un travail de réécriture l'ont fait.

Il y a de véritables bijoux d'imagination dans leurs textes.

Je suis fier et ravi pour eux. Oui, sauf que l'enseignant me glisse au début du cours...

- Ils veulent faire un livre avec toutes les nouvelles !
- Hein ?
- Oui, les travaux effectués avec les écrivains dans les collèges de la région sont tellement étonnants, que la région a décidé de garder une trace.

Hé voilà !

Je regrette encore plus de n'avoir pas suivi ma première idée. Nous ne montrerons qu'un exercice ! Tant pis ! Autant le faire au plus près possible du parfait.

J'écoute et conseille.

Cette fois, c'est bien fini, je donne mon mail pour lire et peaufiner les nouvelles et prends congé avec tous. Je quitte donc Mantes-la-Jolie avec des sentiments mêlés.

Avec cette expérience, je ne me suis jamais autant posé la question du devenir de ces adolescents.

Ce dont je suis sûr, c'est que ma venue dans ce collège n'a pas été inutile. Je ne sais pas si, pour certains, j'ai déclenché une aspiration d'écrivain, mais je les ai réévalués en leur montrant qu'ils sont capables de se confronter, à l'aide de leurs plumes, à leurs idées, leurs pensées, leurs désirs...

Florence Delaporte

au Lycée professionnel régional à Toul

Livres :

Amour Ennemi (Oskar) et
Le Petit Chose d'Alphonse Daudet

Professeurs : MM Remazeilles et Danloy.

Une cathédrale au milieu de fortifications, quelques autoroutes et des prés noyés. C'est Toul dans la bruine.

La troisième pré-pro se trouve au lycée technique du Toulousain, un bâtiment dessiné par quelqu'un de connu mais dont un seul corps a été rénové, le reste est pelé, décharné, abimé et résonne comme une vieille piscine. La cathédrale est si proche qu'on la croirait presque au milieu du lycée.

« L'écrivaine viendra converser avec les lycéens sur son roman pendant trois après-midis en mars et avril. Lors de ses passages, l'auteure présentera également son métier et aidera les élèves à réaliser des travaux d'écriture avec les professeurs de français MM Remazeilles et Danloy», peut-on lire sur le site du lycée.

La classe a été séparée en deux groupes, nous avons donc convenu de 6 séances de deux heures sur trois lundis (soit douze heures), encadrées par les profs de français et d'histoire. C'est un roman qui se passe pendant la seconde guerre mondiale et dont l'éditeur prétend sur la couverture qu'il peut être lu depuis 12 ans et jusqu'à 112 ans, ce que je crois aussi.

La première journée est consacrée aux questions sur le livre et sur l'écrivain, livre que tous avaient reçu, que certains avaient lus, et même un ou deux jusqu'au bout. J'en lis des extraits dans mon exemplaire personnel, car presque tout le monde l'a oublié à la maison. Je propose aux enseignants de réaliser avec les élèves ce que j'ai fait pour ce livre : recueillir le témoignage de quelqu'un et l'écrire. Les élèves sont enthousiastes. Cinq papas ont fait la guerre d'Algérie et en parlent à ces enfants de quatorze ans.

Les deux dernières séances consistent à étudier ce qui a été recueilli et à le mettre en forme : quelle personne, quels moments, quel temps ? Nous sommes cinq adultes pour des groupes d'une dizaine de jeunes. Ceux qui n'ont pas trouvé autour d'eux quelqu'un qui ait un récit de guerre à raconter ont recueilli des souvenirs d'école, dont certains par des papas qui ont fréquenté ce même lycée autrefois. La plupart de ces récits ont lieu à l'école primaire, par des adultes qui ont arrêté l'école avant le collège. Les récits de maltraitance se répètent, doigts frappés, nettoyage de la classe tôt le matin après une longue route à pied, etc. Les récits de guerre sont bouleversants : fuite de Lorraine à l'approche de l'ennemi, guerre d'Angola, harki rejeté par les siens... Un des papas a été cuisinier dans le monde entier et a écrit un livre sur sa vie, mais l'élève s'applique à mettre en forme ce que l'adulte lui en a dit, et non ce qui figure dans le livre.

J'insiste sur l'usage des temps dans le récit, car beaucoup confondent entièrement l'imparfait et le passé composé. On me dit que c'est trop tard, que ça aurait dû être fait avant et que ces élèves sont là parce qu'ils sont en échec scolaire en partie à cause du français. On me dit que ça ne les gênera jamais dans la vie active, parce que maintenant on accepte l'absence de maîtrise du français partout, même dans les lettres de motivation. Pourtant, je crois que c'est leur dernière chance de progresser. En aidant un élève, je m'aperçois qu'il a une conscience pleine et entière de ses fautes : je pointe le mot fautif sans rien dire et il le corrige parfaitement. Mais personne ne le lui demande jamais. Les textes sont retapés et corrigés par un enseignant à la retraite qui encadre le groupe.

Un recueil doit en être fait, probablement en ligne, où figureront un témoignage audio et des photos de gens et d'objets en rapport avec les récits. La collecte a été fructueuse, et l'expérience agréable pour tout le monde.

Abdelkader Djemai

au Collège Pierre et Marie Curie à Dreux

Livres :

Le Nez sur la vitre (Seuil) et
Le Vieil homme et la Mer d'Ernest Hemingway

Avant notre rencontre au collège Pierre et Marie Curie de Dreux, les élèves de la classe de 3^{ème} D avaient travaillé, sous la direction de leur professeur de français, Mme Marie Leblanc, sur mon roman *Le Nez sur la vitre*, paru en 2004 aux éditions du Seuil.

Lors de notre première séance, ils m'ont notamment interrogé sur mon parcours de vie, sur mon métier, sur mes auteurs préférés, sur les thèmes que je traite, sur mes relations avec les éditeurs et sur mes projets.

Au cours de l'atelier d'écriture, il leur a été demandé d'écrire un texte à partir d'un passage du *Nez sur la vitre*. Celui où le père, un ouvrier analphabète, décide d'aller à la recherche de son fils aîné qui ne répond pas aux lettres qu'il lui adresse par l'intermédiaire de sa petite fille. Chacun des 17 élèves a pris place, comme le fit le père, dans un autocar pour nous faire partager une partie de son voyage dont le motif et la destination ont été laissés à son appréciation. Comme dans le *Nez sur la vitre*, où chaque détail du déplacement du père lui inspirait des souvenirs, les élèves ont eux aussi évoqué les leurs, qui remontent souvent de l'enfance. Le long des trajets ont défilé des villes, des villages, des fleuves, des postes frontaliers et différents lieux et paysages. Les descriptions ont été nombreuses, les impressions, les réflexions et les observations sur les passagers de l'autocar aussi. L'évocation des êtres chers et des pays d'origine fut également au centre de ces écrits.

En un second temps, endossant le rôle du père chaque participant a écrit une lettre à son fils qui ne répond jamais, comme le jeune homme du roman, à ses missives. Il lui fait part du manque, du vide, de l'angoisse que laisse son absence dans la famille, notamment chez sa mère et ses jeunes sœurs et frères inquiets de son long silence. Il lui rappelle des souvenirs heureux, les promenades et les fêtes familiales qui les avaient rapprochés.

L'écriture de cette lettre induit, par l'utilisation du je, une implication plus grande, plus forte de celui qui la rédige. Une part personnelle et parfois très intime affleure entre les mots, les phrases, les pudeurs des élèves qui ont produit des textes souvent sensibles et touchants et qu'ils ont accepté de lire à voix haute devant leurs camarades.

Nos trois séances de deux heures chacune visaient, comme le disait Mme Leblanc, « à rendre vivante la littérature, en étant convaincue de la nécessité de redonner aux élèves en mal de culture et d'envie de « bien faire » le plaisir de lire, d'écrire et d'échanger autour d'un livre ». Comme *Le Vieil homme et la mer* du prix Nobel Ernest Hemingway qui raconte, d'une façon simple et par moments poignante, l'histoire d'un enfant et d'un pêcheur épuisé et pauvre. Un court roman que les élèves de 3^{ème} D s'approprient à découvrir dans le cadre de l'opération « À l'école de l'écrivain. Des mots partagés » qui, cette année, a initié la lecture d'une œuvre du patrimoine littéraire universel.

J'ai rencontré au collège Pierre et Marie Curie de Dreux une classe motivée et bien préparée par son professeur de français.

Eugène Ebodé

au Collège Jules Ferry à Marseille

Livres :

La Transmission (Gallimard) et

Le Vieux nègre et la Médaille de Ferdinand Oyono

Je fais un rêve

En me rendant en janvier dernier au collège Jules Ferry situé dans les quartiers Nord de Marseille, c'est à Martin Luther King que je pensais. Certes, l'auteur du fameux « I have a dream » n'a pu, au cours de sa brève existence, fouler le sol de la cité phocéenne ; mais son rêve, prononcé le 28 août 1963 à Washington sur les marches du *Lincoln Memorial*, m'a paru approprié pour traiter le sujet de la transmission des valeurs que j'envisageais d'aborder dans la classe de 3^{ème} C qui me recevait.

Lors de notre première rencontre, j'ai donc, après les présentations d'usage, interrogé les élèves sur l'état de leurs connaissances du discours de King Junior et du contexte dans lequel celui-ci a été prononcé. « Quand avez-vous entendu parler de ce discours ? » Pendant les cours d'éducation civique ! Nous avons aussi pu en parler avec nos différents professeurs de telle sorte que chacun pouvait nous apporter une connaissance particulière liée à un point de la discipline de l'enseignant. « Que savez-vous alors de l'auteur de ce discours ? » Il était pasteur baptiste. Il était surtout Noir. Il avait une tchatche d'enfer. Il était bien sapé. C'était le pote de Gandhi. N'importe quoi, ils ne se sont pas croisés. Martin Luther King Junior a plutôt adopté la doctrine de la non-violence lancée par Gandhi. N'est-ce pas, monsieur ? « C'est exact. Et King s'est même rendu en 1959 à New Dehli pour précisément rendre hommage à la mémoire du Mahatma Gandhi. Que savez-vous encore du pasteur King, Junior ? » Bah, il avait fait beaucoup de marches à pied. Fait la tête à la police. Praticqué des sit-in. Prêché la fraternité. Combattu le racisme. Et même qu'il a eu des embrouilles avec le FBI. Monsieur Hoover, le chef du FBI, le détestait. Parce que King détestait la ségrégation. « Très bien. Mais où est-il né ? Au Nord ou au Sud ? » Vu sa sape, au nord ! Non, tu délirés, au Sud, Monsieur. À Atlanta ! « En effet, son père y était pasteur, de même que son grand-père maternel, tous avaient été ministres du culte à Ebenezer church. Il a obtenu une grande distinction. Laquelle ? » Euh, prix Goncourt de la paix ! Pfff, ça n'existe pas, ça. Le doctorat ! Prix Nobel, en 1964 ! « Vous avez raison, il a obtenu le doctorat en philosophie en 1955 et le prix Nobel de la paix, à trente-cinq ans. » Il a été assassiné. « Où ? » Chez Elvis, peuchère ! « Elvis ? » Presley, Voyons, Monsieur ! Le chanteur à la banane. Il habitait à Memphis, non ? ! « D'accord. Pourquoi a-t-il été tué selon vous ? » On l'a descendu parce qu'il n'arrêtait pas de protester contre les lois Jim Crow. « Qui est-ce ? » Un méchant, pardi ! Un voyou. Un raciste. Un « front nat », quoi. Un québilo, euh... bloqué, Monsieur. Un nostalgique. « Bien. Disons que Jim Crow est l'emblématique personnage utilisé par les Blancs qui se grimaient lors de spectacles comiques pour se moquer des Noirs. Par extension, Jim Crow est devenu l'ensemble des lois à travers lesquelles se déploya l'architecture juridique de la discrimination raciale post guerre de sécession. Elles furent édictées dans les anciens Etats confédérés du Sud des Etats-Unis. Les populations blanches n'y acceptaient pas la défaite militaire, refusaient le nouvel ordre politique et social. Elles entendaient surtout conserver leurs privilèges. Elles contournèrent donc, grâce aux lois Jim Crow, les « amendements de reconstruction » qui visaient à garantir et à faire triompher l'égalité des droits entre tous les citoyens étatsuniens. On érigea donc partout dans les Etats du Sud profond (appelés « Deep south ») la ségrégation dans les transports, dans les établissements et les lieux publics. Tout le monde me suit ? » Oui ! Mais les amendements de reconstruction, quésaco ? « Qu'est-ce que c'est ? Trois importantes dispositions juridiques prises au lendemain de la guerre de Sécession. Elles étaient destinées à casser le racisme institutionnel. Ces trois amendements à la constitution américaine sont capitaux pour saisir les évolutions qui

allaient suivre : le treizième, adopté le 6 décembre 1965, abolissait l'esclavage. Le quatorzième, ratifié en 1868, ouvrait la protection juridique aux anciens esclaves, notamment ceux qui se trouvaient dans les Etats du Sud. Le quinzième, promulgué en 1870, accordait le droit de vote aux Noirs et parachevait ainsi l'égalité des droits de tous les citoyens américains. Mais entre la loi et la pratique, il y a souvent un abîme. C'est celui que tenta de combler Martin Luther King et d'autres personnages clés de l'histoire contemporaine, comme cette femme qui refusa de se lever dans un bus pour céder sa place à un Blanc, le 1^{er} décembre 1955 à Montgomery. Comment s'appelaient-elle ? » Rosa Parks, Monsieur. « Bien. Très bien. Je vous propose donc, pour la prochaine rencontre, de revisiter l'Amérique à partir de vos rêves. Pour commémorer le cinquantenaire du discours de Martin Luther King, vous écrirez à votre tour votre rêve. Placez-le dans une ville américaine de votre choix et dites ce que vous aimeriez y faire, quel type d'activité y exerceriez-vous ? Quelle existence aimeriez-vous mener là-bas ? » Fastoche, Monsieur. Moi, je me vois milliardaire à New York et filant tous les week-ends à Las Vegas au volant d'un bolide ou alors assis derrière une voiture longue comme un avion. Moi, par contre, je me vois reine du monde, avec l'Amérique à mes pieds ; moi, la petite Marseillaise, je passerai la tête haute, la poitrine bombée, devant des gens qui m'applaudissent, demandent des autographes, me filment avec les portables pour les mettre sur youtube. Mais moi, je ne me laisse pas attendrir par les gens qui me courent après, me supplient de leur jeter un mouchoir. Pourquoi un mouchoir plein de morve ? Y sont pas cons, quand même !... Moi, mon rêve est vite vu : chanter sur les plus belles scènes, être à l'affiche au Madison Square Garden et jouer devant un public de folie. Tout ça est délirant. Mon rêve serait d'être puéricultrice pour rendre ma mère fière de moi. J'aimerais vraiment, pour ce qui me concerne, aller à Miami voir mon idole, la magnifique Kim Kardashian. Trop top ! N'importe quoi !... Moi, je rêve d'être à Chicago, d'habiter dans une grande maison avec une immense cuisine, pour faire des repas comme ceux que préparaient mes grands-parents et que ma mère m'apprend maintenant. Par exemple, la mousse au chocolat. Elle sera sur toute la longue table et mes copines d'enfance viendront me voir et dégusteront ma cuisine authentique. Moi, je fais le rêve de résider à New York, dans l'Empire state building. D'avoir deux enfants : Rosa et Luther King. Ils seront bons et intelligents. Ils transmettront le goût du chant et celui de l'amitié. Ils parleront d'amour et écraseront la haine. « Formidable, il ne vous reste plus qu'à écrire chacun de vos rêves, à bien les situer dans un lieu, dans une ville. N'oubliez pas d'appliquer la règle dite des 5w+2h+3c ». Quésaco ? C'est les mathématiques, Monsieur ? « Il s'agit d'une formule liée à l'écriture journalistique, mais que vous pouvez prendre pour modèle du texte à venir. Cinq mots : Who ? What ? Where ? When, Why ? À ces éléments, vous ajouterez ceux-ci : How ? How much ? Oui, il est important de mesurer les choses, de pouvoir, quand c'est possible, dire le coût d'une activité, le poids financier que représente tel ou tel investissement. Enfin, vous veillerez aussi à ce que votre écrit soit clair, cohérent, concis. Voilà pour les 3c. N'oubliez pas d'avoir recours à votre dictionnaire afin que chaque mot soit convenablement utilisé et écrit. Pour éviter les répétitions, l'ami dictionnaire vous aidera à trouver les synonymes afin d'éviter de coupables bégaiements qui viennent alourdir votre narration. À vos plumes ! »

Eugène Ebodé

NB : Ce texte reprend des extraits de textes rendus par les élèves de la classe de 3^{ème} C du Collège Jules Ferry. Je remercie la professeure principale, Mme Chauvin et la professeure documentaliste, Mme Fabienne Bonfils pour leur excellente coopération et animation de nos rencontres.

Pascale Fonteneau

au Collège Paul Eluard à Garges-Lès-Gonesse

Livres :

Yes we can ! : novella (Atelier in 8) et
Nouvelles en trois lignes de Félix Fénéon

1^{ère} séance (23 janvier 2013)

Rencontre.

Un questionnaire avait été préparé par les élèves. La discussion ne s'engage pas vraiment, car reste très fidèle aux questions préparées, mais au travers des réponses j'explique le sens de la création, comme se construit une histoire, à partir de quoi, etc.

Je parle aussi de l'atelier qui se fera en classe. Pourquoi j'ai choisi cet auteur (Fénéon), le lien avec les formes d'écriture contemporaine (SMS) qui font la même longueur que les nouvelles en 3 lignes (140 signes).

2^{ème} séance (19 février 2013)

Accumulation de matériel/jeu :

Qu'est-ce que/c'est (matériel et sentiment)

Un cartable, c'est....

L'amour, c'est

(3 à chaque fois)

Lecture croisée

(On garde les meilleurs)

Liste de choses douces/de choses qui font peur

(Lecture)

Un mot sur le « cliché »

Commentaire sur l'écriture personnelle : ne pas dire la même chose que tout le monde, mais dire des choses que tout le monde comprend (ex : le miel, c'est « doux »).

Distributions de carte postale

Descriptif :

Nom, prénom, âge, où il habite, situation familiale, situation sociale, manie/tic

(Puisse une question ?)

Genre : Isabelle X de....

Lien avec Fénéon :

Lecture de quelques nouvelles : conclusion, on retrouve toujours le nom d'un personnage et une situation tragique... Leur demander de penser à des situations « absurde », des faits divers pour la prochaine fois. Les encourager à lire du Fénéon.

3^{ème} séance (21 mars 2013)

1. Pour débiter, petits exercices « d'échauffement » (Acrostiche) :

À partir de leur prénom.

Leur demande d'écrire des adjectifs (qualités)

2. Faire des réservoirs de mot qui commencent par la première lettre de leur prénom

Les classer : nom/verbe (action)/ Adjectif (qualité)/Adverbe/Nom commun

Mise à disposition de dictionnaire (les mots sans les définitions) pour les aider

3. Faire un petit texte :

C'est l'histoire de (prénom) qui (verbe) + (qualité) + complément

(Faire en sorte que ça se tienne)

Retour sur le travail de Fénéon. Rappel de la forme et ce dont il parle dans ses chroniques (faits-divers).

4. Rappel de ce qu'on a fait à la séance précédente (liste de mots) et de ma suggestion à propos des choses insolites.

Faire une liste des choses étonnantes/insolites/interdites...

On les note au tableau

4. Distribution des cartes postales/portrait

Trouver un nom (qui rime ?, qui claque ?, original)

Choisir une des actions insolites/Interdites notées au tableau

Distribution d'une qualité (Triste/Malheureux /Riche...)

Rédaction individuelle d'un texte « à la manière de Fénéon ».

Ce texte rassemble tout ce qui a été fait précédemment (le nom « qui claque »), la transgression (parmi celles inscrites au tableau), la qualité distribuée.

Le tout ne devant pas faire plus de trois lignes.

Lecture.

Conclusion/Commentaires :

La forme d'écriture courte convient très bien à cette durée d'atelier et au public auquel il s'adresse. L'étroitesse du cadre d'écriture évite en effet de se perdre dans des histoires à rallonge et permet d'obtenir rapidement un « résultat » dont les jeunes sont les auteurs et dont ils peuvent être fiers. Légitimement.

Les contraintes « serrées » permettent donc d'encourager l'imagination, même si certains retrouvent vite des réflexes « scolaires » et veulent savoir si « c'est bien » ou restent prisonniers de ce qui leur est demandé. Si on demande par exemple de donner 5 qualités, ils cherchent rarement à en trouver une sixième.

Cette influence scolaire se retrouve aussi dans une imagination toujours bridée par la volonté de « bien » répondre aux contraintes. Il faut que ce qui est écrit soit « juste ».

On espère qu'il en serait autrement dans un autre cadre, mais consciente que certains jeunes rencontrés ne seront jamais en contact avec l'écrit/le livre, je pense que l'opération « écrivain à l'école » a vraiment du sens. Pour s'en convaincre, il suffit de voir le plaisir qu'ils ont à avoir un livre «à eux » ou leur curiosité à feuilleter librement un dictionnaire.

Par ailleurs, mes visites dans les collèges réputés « difficiles » m'ont fait rencontrer des professeurs très motivés, très investis dans leur mission éducative qui, souvent, dépasse les matières enseignées. Très perméables aux tensions extérieures, les jeunes de ces collèges ne sont pas de « bons clients » pour le système éducatif. Beaucoup sont dissipés et ont besoin d'être vus et entendus. Si la rencontre est forcément tronquée par le cadre et par le caractère « obligatoire », c'est à mon avis un devoir pour les « acteurs de la société civile » (artistes, penseurs ou autres créateurs), d'entrer dans les écoles. À la fois pour seconder le travail éducatif des professeurs, mais aussi pour prouver à ces jeunes que nous vivons dans le même monde et que nous avons besoin les uns des autres. *Vœux pieu, goutte d'eau*, peut-être, mais une façon aussi de résister au fatalisme.

Christophe Fourvel

au Collège Anatole France à Bethoncourt

Livres :

Raqa, l'histoire n'est encore qu'un regard d'enfant (Média pop) et

L'Enfant brûlé de Stig Dagerman

Retour à Bethoncourt, donc, au Collège Anatole France. Avec un certain plaisir, je retrouve le collège un peu délabré de ces abords de Montbéliard. Le climat, comme partout (?) semble s'être un peu durci puisque le hasard fait que pour cette première visite, je partage le repas avec deux personnes déléguées par le rectorat à la sécurité. Pendant le déjeuner, elles racontent leur mission de dialogue, aux abords du lycée, les limites et l'intérêt de ces présences éphémères. L'actualité éclipse un peu notre projet. Heureusement, comme l'année dernière, je retrouve l'ambiance particulière de la classe de Farhat Aboub. Présent depuis de nombreuses années, l'homme a su maintenir une exigence que l'on croirait un peu facilement caduque. Sa classe est d'une correction et d'une politesse que l'on redécouvre. Farhat aime les langues, aime le français ; s'évertue à emmener quelques-uns de ses élèves, très majoritairement issus de l'immigration, aux concours généraux. Le Collège Anatole France est vétuste parce que ses effectifs ont longtemps baissé, parce que ses effectifs baissent au rythme de ceux de chez Peugeot et que l'Éducation Nationale est peu encline à améliorer et à entretenir des locaux qui se vident. Les effectifs par classe sont légers et on y travaille mieux qu'ailleurs. Jolie vengeance...

Je reconnais quelques têtes. Ceux qui m'auront vu deux fois en deux ans. Nous avons choisi, cette année, de mener « notre opération littéraire commando » avec une classe de 3^{ème}. Certains élèves sont issus de la classe de 4^{ème} que j'avais rencontrée l'année dernière. Toujours cet extraordinaire brassage culturel : Turcs, Marocains, Tunisiens, Algériens d'origine. Et maintenant des Croates, des Syriens. Les derniers arrivés ont appris notre langue en quelques semaines. La classe est une utopie. Dehors, on cohabite mal, les communautés se frottent parfois durement mais là, nous sommes des passagers d'un même vol, installés pour trois heures dans le hall d'embarquement d'un aéroport international. Nous travaillons sur le même livre que l'année dernière : *Raqa, l'histoire n'est encore qu'un regard d'enfant*. Un petit livre que j'ai ramené d'un voyage en Syrie, un an avant le bain de sang et dont les photographies sont l'œuvre d'un enfant des rues, rencontré un jour là-bas, aux abords de la gare routière de la petite ville de Raqa (ar-Raqqah). Petit livre presque destiné à la sphère intime et pourtant, il nous servira deux années de suite, pour deux aventures. L'année dernière, nous avons choisi de travailler sur le thème du voyage ; cette année, sur celui du portrait. Les élèves m'apprennent ainsi les ressources de ce petit texte. Nous avons notre méthode avec le professeur : bien établie, bien rodée semble-t-il, déjà, après deux collaborations : Farhat se charge de leur faire écrire un texte structuré, bien campé sur ses fondations, nourri des lectures classiques au programme et moi j'interviens dans un deuxième temps, pour donner un peu de mouvement, de déséquilibre, de subjectivité. Un peu de « soi ». J'aime cette manière de répartition des tâches, presque technique, si pensée, si peu « artistique ». Les textes commencent souvent par des formules que les enfants n'emploieront jamais spontanément : « Par un beau matin d'été » ou « Ce fut une rencontre importante »... Maintenant que la maison-texte tient debout, je peux me permettre d'élaguer les fioritures, de démonter quelques cloisons, d'oser des couleurs inhabituelles. Ainsi nous avançons, le maître d'œuvre Farhat et moi ; l'architecte et moi, avec nos temporalités, nos soucis qui ne sont pas les mêmes. Nous pourrions monter une entreprise un jour : « Textes en tout genre, fondations solides et personnalisation garanties ». J'aimerais travailler un jour sur des maisons bilingues avec ses enfants qui le sont tous. Je leur dit mon admiration pour leur bilinguisme. « Entretenez-le, revendiquez-le ! » Beaucoup de ce que nous vivons et nous ressentons n'est pas

transposable d'une langue à une autre. J'invite une élève, qui décrit son départ déchirant du port d'Alger pour la France, à rapporter les derniers mots qu'elle adressa à sa grand-mère, en arabe. À laisser le mot « mamie » dans sa langue maternelle, à ne pas y toucher car il ne pourra exister autrement. Je l'invite à écrire dans l'alphabet d'origine, les dernières phrases échangées qui l'ont accompagnée tout au long du voyage. Nous les traduirons pour les lecteurs, tout en bas de la page. Mais que le texte soit ce qu'il fut « intimement » pour elle...

S'il y a une prochaine fois, je viendrais avec un livre à paraître : l'histoire d'un homme que les drames de l'existence amènent à accomplir deux grands voyages, deux longs chemins vers la différence. Ils le conduiront, entre autres, à apprendre des mots d'espagnol et de turc ; à s'initier au tango et à oser entrer dans une mosquée. Un livre avec des phrases dans la langue des pays d'accueil. Avec des avancées difficiles vers l'autre. Nous en parlons brièvement avec Farhat. C'est un livre pour cette classe, pour ce terminal d'aéroport d'où nous venons de débarquer ; que nous quittons encore une fois, dans l'inconfort et l'ivresse mélangés dont nous enveloppent toujours les longs voyages.

Marie Frering

au Collège Lezay-Marnésia à Strasbourg'

Livres :

Désirée et ***L'Ombre des montagnes*** (Quidam) et
Lumineux rentre chez lui d'André Dhôtel

13 février 2013

Qui était donc cet Adrien de Lezay-Marnésia ? Voilà ce que m'apprend Internet : Un préfet du Bas-Rhin de 1810 à 1814, excellent administrateur qui réussit à mettre au travail des sous-préfets paperassiers, fit la chasse à la corruption, protégea les houblonnières, introduisit la culture du tabac en Alsace, fit reconstruire des routes et installer des bancs tous les 500 m sur les routes. Grand ami du pasteur Oberlin du Ban-de-la-Roche, il ouvrit des soupes populaires et réduisit la mendicité, et créa des classes et des écoles, notamment le Lycée impérial Fustel de Coulanges à Strasbourg, et la première école normale. Il était obsédé par l'objectif de rendre les alsaciens bilingues, comme il l'était lui-même à la perfection. Voilà donc pourquoi un collège porte son nom. Un collège faisant partie du réseau « ambition réussite », ce qui veut dire, en traduction, où il y a des gosses à problèmes. Des enfants d'un bilinguisme certain. J'aime aller travailler dans ces endroits, même si l'expression pompeuse de « ambition réussite » m'effare quant au supposé et prévu ratage pour ces enfants.

Ils sont alignés face à face. D'un côté les filles, de l'autre les garçons. Ils me présentent un petit film où ils développent ce qu'est pour eux un écrivain. J'aurais donc une vie mouvementée et exceptionnelle ? C'est ce qu'ils pensent... Et cela me fait sourire. Ismaël (je pense au héros de Moby Dick) dit qu'il a du mal avec l'écriture car il est dyslexique. Que ne le soyons-nous donc tous pour dire d'aussi belles paroles : « Les mots bougent tout seuls devant moi, il me faut les attraper. Parfois, ils sont comme des cailloux qu'on jette dans un lac ». Enfants étrangers ou d'origine étrangère, ils ont pour la plupart la langue timide. Puis tout-à-coup surgit un poème d'une belle voix claire et assurée : « Demain dès l'aube, à l'heure où blanchit la campagne... » Moi aussi, j'aimais ce poème et il est un des seuls appris à l'école qui reste dans ma mémoire. Mon livre, *Désirée*, ils l'ont lu plusieurs fois, seuls et avec Mélanie de Rienzo, leur professeur. Difficile de savoir s'ils ont pris plaisir à la lecture, les questions portent sur ce qu'ils n'ont pas bien compris. Les regards sont curieux, l'attention est sensible. Cette première journée est plus celle de la rencontre avec cette bête curieuse qu'est un écrivain... Certains d'entre eux ne sont en France que depuis quelques années, réfugiés de Tchétchénie, d'Afghanistan... Chez les filles surtout, on sent le désir d'apprendre, que l'école est une chance. Les garçons sont plus désinvoltes, et tiennent difficilement en place.

27 mars

Mélanie de Rienzo a préféré qu'ils lisent *L'Ombre des montagnes* plutôt qu'un classique (j'avais proposé *Lumineux rentre chez lui* d'André Dhôtel). Mes livres ont l'avantage aussi d'être courts. Pour ces enfants, un grand nombre de pages à lire peut être décourageant. Et puis, en trois séances, aborder plusieurs œuvres d'écrivains différents me semble aussi un peu lourd, au vu de leur peu de pratique de la lecture.

J'ai vécu trois ans à Sarajevo, pendant la dernière année de guerre et les deux années après la guerre pour travailler dans un programme d'aide humanitaire et sociale pendant la guerre puis de reconstruction économique. *L'Ombre des montagnes* raconte cette période et la vie de l'intérieur de la ville assiégée. Ce texte leur a plu plus que *Désirée*. Peut-être à cause de scènes plus concrètes comme celle du pyjama, dont ils me parlent.

« Quel vêtement choisir pour la nuit ? On ne peut pourtant pas des nuits et des années entières dormir tout habillé dans la crainte des bombes, du réveil brutal où il faut se précipiter à la cave, ou dans la crainte des coups frappés à la porte. Et se lever le matin, trempé de sueur malgré le froid. Les trêves ne durent jamais, elles cessent d'ailleurs juste à peine quelques jours après que l'on a à nouveau opté pour le pyjama.

La nuit, on rêve que des pans entiers de montagne tombent sur soi, sur son lit. La masse de neige là-haut, dans les rêves, devient une masse compacte qui s'effondre, tombe d'un coup, s'abat sur les maisons, les lits, les corps, les étouffe, les ensevelit dans son silence éternel. »

Et puis aussi, certains de ces jeunes sont arrivés de pays en guerre. La jeune fille tchéchène est particulièrement touchante et touchée. En partant, elle viendra vers moi et me dira : Merci madame Frering. Je les entraîne cette fois vers leur propre écriture et leur propose deux inductions d'écriture, à eux de choisir une phrase ou l'autre. *C'est la guerre. Il n'y a plus de chauffage, plus d'électricité, plus de gaz. La seule solution pour se réchauffer et faire à manger est d'installer un vieux fourneau et de brûler des choses. Par quoi commencer ? La famille en discute et chacun a une autre idée...* L'autre proposition est : *Je pense à un ou une ami(e) dont je n'ai aucune nouvelles. Seul(e) dans ma chambre, je lui écris une lettre en espérant qu'elle lui arrivera...* C'est la lettre à l'ami qui sera choisie par la plupart. Deux jeunes filles choisissent la proposition sur la guerre, et je voudrais reproduire ici leurs écrits.

Mariam écrit : *« C'était le 21 décembre 2009, je me suis réveillée avec le ventre qui gargouille. Je suis allée vers ma mère et j'ai demandé « maman, est-ce que aujourd'hui on a quelque chose à manger ? », elle a mis ses mains glacées sur mon visage et a dit « attends quelques minutes mon ange, ton père est sorti pour chercher quelque chose ». Après quelques minutes d'attendre, mon père est rentré, j'ai couru dans ses bras et j'ai dit « papa, est-ce que tu as amené quelque chose à manger ? ». Il a mis ses mains dans sa poche et il a sorti une moitié de pain, j'étais très fâchée, car un morceau de pain est insuffisant pour une personne qui n'a rien mangé depuis deux jours. Mon père a demandé à ma mère de faire du feu pour se chauffer et pour faire un thé car il faisait très froid. On n'avait pas de bois, donc ma mère a cassé la table pour faire du feu. Quand on s'est assis sur le sol pour prendre le petit-déjeuner, il n'y avait rien pour mettre les tasses de thé et le pain, donc mon père a pris son journal et il a mis les tasses et le pain sur le journal. »*

Fatma écrit : *« Ma famille se réunit, chacun propose une idée, moi, j'étais toute pensive, je n'écoutais pas ce qu'ils disaient. Soudain j'entends ma sœur : « la seule solution est de brûler le cheval en bois, il est inutile et prend beaucoup de place. » Je regarde autour de moi et tout le monde a l'air d'accord avec cette idée. Je coupe la parole à tout le monde : « non, je ne suis pas d'accord, c'est égoïste, vous ne pensez jamais à moi, vous avez oublié que ce cheval en bois qui est inutile et prend de la place est le seul souvenir que j'ai de mes grands-parents ». Là, il y a eu un silence complet, tout le monde se regardait, puis il y a eu d'autres idées qui se sont rajoutées : « voilà une idée magnifique, chacun doit donner une chose qui lui appartient pour la brûler et se réchauffer avec ». Chacun va dans sa chambre puis cherche dans le garage. Deux heures plus tard, tout le monde revient avec des objets dans les mains. »*

Malheureusement, quelques élèves ont une fâcheuse tendance à se moquer des autres et surtout de certaines filles qui ont des accents prononcés. Elles sont aussi, ces filles, les plus travailleuses et font partie des réfugiés récents. La dictature de la moquerie instituée par certains élèves, les plus cancre bien sûr, fait que les jeunes filles n'osent pas lire leurs textes à voix haute. C'est donc moi qui les lis. Et les deux textes cités précédemment sont écrits par deux de ces jeunes filles craignant les moqueries. Mélanie de Rienzo est très fâchée de ces attitudes, un peu désespérée même. Aussi elle isole un des garçons à une table. Voisin des autres, il n'avait quasiment rien écrit, et voilà que là, hors du groupe, il écrit un très beau texte, très sensible. Mais de toute façon, il y avait dans tous les textes quelque chose à relever, une sensibilité qui s'y lovait ou s'y cachait parfois. J'espère que cet atelier aura permis qu'ils voient la force du sensible et que d'exprimer la sensibilité n'est pas une faiblesse.

« *Mon cœur était dévoré* », écrit une des jeunes filles.

22 juin

Dernière séance. Me rappelant de ma première impression des filles et des garçons en deux lignes séparées et se faisant face, je leur propose d'écrire un texte avec un « je » qui est féminin pour les garçons et masculin pour les filles. Etonnamment, ça marche tout de suite, comme quoi, les codes de séparation ne sont que des codes et pas si inscrits que ça. Il y a de très beaux moments de silence.

Nous sommes au CDI. Un garçon, un jeune homme noir, prend un livre derrière lui. C'est *Maus* de Art Spiegelman. Une fille prend aussi un livre derrière elle, c'est *Comment survivre quand on est une fille*. C'est drôle...

Je me souviens de mes années de collège. Nous avons un surveillant, Roger. Il avait les cheveux longs, une guitare sur l'épaule. Il est devenu une figure importante de la culture alsacienne. Durant les heures d'étude, les punitions lorsque nous étions trop bruyants étaient d'écrire une page ou deux ou trois. Entre Roger et moi, c'était devenu un jeu. Il me donnait à chaque fois une punition. J'étais contente, j'écrivais. Des poèmes, des textes dont je ne me souviens plus de ce qu'ils racontaient mais Roger me faisait de discrets compliments. J'ai donc commencé à écrire au collège, par les punitions...

Le lycée où j'étais s'appelait encore Lycée technique de jeunes filles. Il était bien sûr mixte et il a été décidé de changer de nom. Les lycéens et les professeurs devaient voter. Moi, j'aurais bien aimé que le nom devienne « La Victoire », c'est le nom du boulevard devant le lycée. Mais c'était un nom qu'il ne fallait surtout pas donner. On était à une époque où il y avait de nombreuses grèves et manifestations, et le slogan pour amener les lycéens à rejoindre les étudiants était : « La Victoire avec nous ». Il s'appelle aujourd'hui lycée Jean Rostand.

J'ai oublié de demander aux collégiens s'ils savaient qui était Lezay-Marnésia.

François Garde

au Collège Laboissière à Villeneuve-de-Berg

Livres :

Ce qu'il advint du sauvage blanc, François Garde

Mémoire d'Adrien, Yourcenar

Et si j'écrivais un roman policier, il commencerait comme cela (Mais je n'en écrirais pas, parce que seul le début m'intéresse). L'intrigue se nouerait à Nouméa : le principal intérêt d'un polar n'est pas la résolution de l'énigme, mais de découvrir d'autres horizons sous un prisme singulier.

Alors, embarquez avec moi vers ma chère Nouvelle-Calédonie

1

Le premier-maître Thierry Lelong courait promenade Pierre Vernier. Il avait quitté le bord et la pointe Chaleix avec quelques camarades moins entraînés, qu'il avait distancés avant même d'arriver à la baie des Citrons. Malgré une semaine passée en mer, son rythme et son souffle restaient solides. L'odeur fugitive de viennoiseries disposées en terrasse lui donna presque faim. Un troupeau de biffins qui trottaient sur l'anse Vata ne résista guère à son accélération. La petite grimette du Méridien fut vite avalée, et le vent de la côte Blanche le rafraichit agréablement. La sueur commençait à coller son débardeur à la poitrine — chaque foulée était un plaisir. Il évita un cycliste maladroit, une dame avec son chien, accéléra encore à hauteur de la base nautique et jusqu'au rond-point de l'Eau Vive, où il fit demi-tour.

Dans la longue ligne droite, l'euphorie bien connue des coureurs l'envahit peu à peu. Rien n'existait plus que cette température idéale, cette course dans l'air léger, ses muscles qui répondaient avec ardeur. Soudain, une envie pressante se manifesta. Plus il se rapprochait de l'anse Vata, moins il trouverait un lieu adéquat.

Il ralentit, sauta en dévalant l'enrochement, glissa et faillit se tordre les pieds, se rattrapant de justesse avec les mains. Arrivé au niveau de la vague, il se mit à pisser.

Cette pause n'était pas désagréable. Ses camarades en profiteraient peut-être pour arriver enfin à son niveau — mais eux toujours dans le sens aller..... N'était-il pas le meilleur sportif de tout le carré officier-marinier ?

Son jet arrivait entre les vaguelettes sur un rocher luisant, presque entièrement immergé. Le soleil passa derrière un nuage, la lumière joua et il regarda mieux. Ce n'était pas un rocher, mais une matière noire et brillante. Un petit cachalot? Les Nouvelles avaient raconté récemment un échouage de cachalot à Maré, et toutes les difficultés de la tribu et de la commune à s'en débarrasser. Il termina de pisser, descendit jusqu'à l'eau, et essaya de retourner la bête pour l'identifier.

Son geste mal assuré n'était pas assez énergique pour déplacer ce qui flottait entre deux eaux, mais il la fit bouger. Il eut alors une certitude : ce n'était pas un cétacé.

Les cétacés n'ont pas de mains.

Il poussa un cri étouffé, comprit aussitôt qu'il y avait là un mort — car où que soit la tête, elle était dans l'eau depuis plusieurs minutes —, blêmit à l'idée d'avoir uriné sur un cadavre, et remonta en courant chercher de l'aide. Il arrêta le premier cycliste qui passait, celui-ci appela les secours avec son portable. Les autres marins arrivèrent alors, il leur demanda de tenir les curieux à l'écart.

Le fourgon des pompiers fut là en quelques minutes. Les trois hommes sortirent une civière, tentèrent depuis la berge de saisir le corps, mais celui-ci leur échappait, glissait, retombait lourdement dans un léger ressac. Les badauds donnaient des conseils horrifiés. Le premier-maître, comme pour se racheter et redonner un peu de dignité à cet inconnu, sauta à la mer, amena à lui le corps pour dégager les jambes de dessous un rocher, et par un violent effort de bas en haut parvint enfin à sortir une partie du torse de l'eau, pour donner aux pompiers une prise. Ils réussirent à s'en saisir, à le hisser sur l'herbe pour le déposer sur la civière. Par acquit de conscience, le chef s'agenouilla pour rechercher un pouls inexistant, puis fit un signe las. Une couverture fut aussitôt jetée sur le malheureux.

Chacun avait eu le temps de voir un jeune Wallisien, vêtu d'un pantalon et d'un blouson noirs.

Les pompiers appelèrent la patrouille de police, qui par chance était baie des Citrons. Le brigadier-chef demanda qui l'avait trouvé, et fit fermement disperser les curieux par les jeunes flics de son équipe. Il prit toute une série de photos, et fit appeler un médecin du SAMU pour constater le décès.

En l'attendant, il se fit raconter par le premier-maître les circonstances de la découverte, qu'il nota sur un carnet avec l'identité du témoin. Il le prévint qu'il serait sans doute convoqué ultérieurement pour faire une déposition formelle — pour l'instant, ces quelques éléments suffiraient. Il passa deux longs coups de téléphone.

Le médecin arriva au bout d'un quart d'heure, et signa le certificat. Les pompes funèbres emmenèrent le corps vers la morgue de l'hôpital. La patrouille fut appelée sur une bagarre à Magenta.

Personne ne s'était enquis du premier-maître, qui se retrouva seul, refroidi par le vent qui s'était levé, les chaussures et le short imbibés d'eau de mer. Sans aucun goût pour la course à pied, il lui fallut pourtant repartir, attaquer la côte, le tour des baies, pour arriver à bord. L'appel avait eu lieu depuis une demi-heure, les autres marins avaient raconté l'épisode, mais en oubliant d'évoquer son rôle : l'officier en second l'attendait de pied ferme pour lui parler de la discipline.

2

La salle de réunion du commissariat central s'appelle salle de commandement, depuis la lointaine visite d'un ministre que l'on voulait impressionner. Ses murs sont recouverts de cartes que nul ne regarde jamais — on espère que les policiers n'ont pas besoin d'elles pour se repérer dans la ville. Sur un tableau fatigué, les notes de service disputent âprement l'espace aux affichettes syndicales. Les deux fenêtres donnent sur les arbres de l'avenue Henri Lafleur, et la circulation incessante fait qu'on ne peut les ouvrir si l'on veut travailler au calme. Du coup, l'odeur âcre de cigarettes et de café domine, même quand personne ne fume et que les cafetières sont vides.

Les commissaires, qui ont aussi leurs bureaux à l'étage, assistent rarement à la réunion du matin, laissant le commandant Trégor organiser le travail : les absents et malades, les véhicules et les radios en panne, les manifestations et services divers....

Les débuts de semaine sont tranquilles : c'est le jeudi que la ville s'ébroue, pour ensuite trois jours que les policiers n'aiment pas.

La réunion venait de se terminer lorsque Trégor reçut l'appel du central.

« Bon, un Oua-oua qui ne sait pas nager.....un Oua-Oua noyé à la côte Blanche. Sans doute un ivrogne. Je préviens le parquet, le maire et le Haussariat. Qui s'en occupe ? Laurent ?

- Non, commandant, je suis encore sur mon affaire de viols !
- Hervé ?
- Je pars demain en formation....
- Encore ! J'avais oublié.... William ?
- Ce pourrait être un dossier pour Sébastien, plutôt ? »

William, lieutenant demi-tahitien, hésite-t-il à traiter le cas d'un Wallisien?

Renâcle-t-il à l'idée d'aller annoncer le décès à la famille ? Ou fait-il une bonne manière à son jeune collègue ? Trégor réfléchit une demi-seconde et choisit la boutade :

« Bon, si William est *fiu*, Sébastien va s'en charger. »

Sébastien Qaeze est le dernier arrivé, et le commandant a du mal à s'habituer à avoir un lieutenant kanak dans son équipe. Ce jeune gars, de taille moyenne, bien bâti, les cheveux coupés très courts, a toujours l'air un peu endormi. Discret, méticuleux, il ne s'est jamais fait remarquer et parle peu. Les tâches intéressantes ou délicates sont rarement pour lui — mais où au monde les donne-t-on aux bizuts ?...Son chef n'a rien de précis à lui reprocher, mais ne s'est jamais senti en confiance avec ce gamin toujours calme, ponctuel et poli. Il ne raconte pas les détails de ses conquêtes amoureuses, ne se vante pas de ses coups de pêche ou de son nouveau 4x4. En plus, un collègue qui ne boit jamais une goutte d'alcool, c'est quand même peu banal, et, même discrète, cette abstinence met tous les autres officiers mal à l'aise. Ils ne l'ont pas vraiment intégré à l'équipe. Il n'a pas adhéré au syndicat. Ses tenues classiques tranchent avec le côté débraillé volontiers adopté par les autres. Parfois, il part trois jours pour un mariage.

À la fin de la réunion, Trégor fit signe à Qaeze de rester.

« Tu lis le rapport de la patrouille, tu trouves rapidement l'identité du gars, tu préviens la famille, tu vois avec les toubibs. Ca ne devrait pas te prendre trop de temps. Tu me tiens au courant s'il y a du nouveau. Pas de question ?

- Aucune disparition signalée ?
- Rien pour un jeune Wallis. » Le commandant prit un ton paternel :

« Pour l'instant tu te débrouilles plutôt pas mal. Continue comme ça. Mais je n'aime pas les surprises. S'il y a un truc qui te chiffonne, tu me préviens de suite. »

Cette mort est la plus grosse affaire que le lieutenant Qaeze ait eu à traiter, depuis un an et demi qu'il est rentré de l'école des officiers. Sans doute un décès accidentel dû à l'alcool, mais une affaire un peu plus intéressante que les vols à l'étalage, les accidents de scooter et les femmes battues qui étaient jusqu'alors son quotidien.

Il avait souvent accompagné des collègues sur des cas similaires. Mais c'était la première fois qu'il était lâché en solo. Un agréable sentiment d'orgueil lui emplissait la poitrine. Les heures de travail au lycée, les moments de doute à l'internat, les remontrances de sa sœur aînée, les concours, l'année passée en France... Tout cela prenait sens. D'autres affaires plus importantes lui seront confiées ensuite, et il allait réussir dans ce métier qu'il apprenait à aimer.

Son père serait fier de lui. Il allait démarrer son enquête, et dans deux ou trois jours passer un coup de fil au vieux. L'instituteur à la retraite, dans sa case de Houaïlou, comprendrait.

3

Le docteur Rossi, un petit brun souriant, accueillit le policier dans la salle d'examen. Le Wallisien reposait nu sur une table, le visage serein. Qaeze fut aussitôt frappé par deux aspects : les tatouages d'abord, qui couvraient un bras, une épaule, les mollets, une cuisse, le plexus et la poitrine. Certes, les polynésiens — et d'autres — sont souvent tatoués, mais ce n'était pas les décors banals que l'on voit partout. Des traits géométriques jouant avec les pleins et les déliés du corps, des volutes, des marbrures qui redessinaient les volumesIl eut le sentiment d'une sorte de perfection, et d'un langage subtil. Cette impression était renforcée par une musculature parfaitement dessinée : non pas le résultat d'heures en salle de sport et de produits interdits, mais tout simplement un corps d'athlète, sans une once de graisse. Ce grand gaillard aurait pu servir de modèle à une académie de dessin — et eut fait chavirer le cœur de la plupart des élèves.

Sur une chaise, les vêtements : blouson, pantalon, débardeur, caleçon, chaussettes, chaussures, tout était noir. Le lieutenant fouilla les poches, et ne trouva qu'un trousseau de clefs, sans doute maison et voiture. Le pantalon satiné, avec ses poches plaquées sur le côté, et le blouson, dans le dos duquel une bande permettait d'apposer une inscription, évoquaient une tenue de vigile.

« Alors docteur, se lança le lieutenant, vous avez une idée sur l'heure et les causes de la mort ?

- La rigidité cadavérique commence à se manifester. Avec le séjour dans la mer, ça complique un peu le raisonnement. Je dirai en milieu de nuit, pas d'avantage. Pour les causes, je ne vois rien à ce stade. Un léger hématome à la tempe droite, mais rien de sérieux.
- Dans la nuit de dimanche à lundi On pense qu'il était ivre et est tombé à la mer. Il aurait pu se blesser ou s'assommer en titubant ? Et ensuite se noyer dans vingt centimètres d'eau ?
- Possible. Mais le coup à la tempe a dû être léger, il n'a même pas déchiré la peau, il n'a pas dû être assez violent pour lui faire perdre connaissance. Encore qu'avec l'alcool.... Mais comment savez-vous qu'il était saoul ? »

Le lieutenant se mordit les lèvres en prenant conscience de son erreur.

« Euh... une supposition de la patrouille

- Je vérifierai. »

Pour se donner une contenance, le policier se pencha en avant pour regarder l'hématome.

« Voyez J'aurai pu passer à côté de cette légère contusion, si je n'avais regardé de près ce tatouage sous l'oreille. Jamais rien vu de si réussi. Le tatouage, je veux dire...

- Quand pourrez-vous m'en dire plus ?

- Le temps de faire les analyses. Pour l'instant, je suis devant un « obstacle médico-légal à l'inhumation », comme dit le formulaire... Laissez-moi un téléphone, je vous rappellerai quand j'aurai du nouveau. »

Qaeze prit des photos du visage. Les yeux fermés, une légère fossette au menton, des cheveux coupés courts et rasés sur les tempes. Un léger sourire semblait même flotter sur les lèvres du wallisien. Une montre banale, un petit pendentif en nacre tenu par un lacet en cuir, pas de bague ou d'alliance.

Un wallisien ivre ? Rien dans ce corps allongé n'évoquait la déchéance des ivrognes qui encombraient les geôles du commissariat.

« Excusez-moi docteur, je ne voudrai pas vous donner l'impression que je prétends vous apprendre votre métier, c'est plutôt l'inverse, c'est ma première grosse affaire...

- Où voulez-vous en venir ?
- J'aurai besoin de savoir s'il était ivre, mais aussi s'il est mort par noyade.
- Ça fait partie du protocole, en effet.
- Et s'il n'a pas d'alcool dans le sang ni d'eau dans les poumons ?
- Je conclurai au suicide ! Non, je plaisante. Les faits, seulement les faits. Je vous dis de quoi il est mort, et après c'est votre boulot. Maintenant, si vous voulez des réponses rapidement, il va falloir me laisser faire les analyses... »

En remontant vers la lumière et la chaleur, le policier eut une sorte de frisson. Le mort avait à peu près son âge et comptait sur lui.

..... et chacun peut imaginer la suite

Max Genève

Collège Froelicher à Sissonne

Livres :

Massimilla Donni, Balzac

La Cathédrale disparue (nouvelles), Max Genève

Balzac à Sissonne

C'est à vingt kilomètres de Laon, un bourg de deux mille et quelques âmes, mais a-t-on une âme à Sissonne ? Non Max, pas ça, tu vas te mettre tout le canton à dos sans compter les jolis cœurs qui te diront hautain, arrogant, méprisant. Mais c'était pour rire, pour faire un mot : que le diable me saucissonne si jamais je moque Sissonne.

Donc ce collège au nord-est de Paris, à la frontière de la Picardie et de la Champagne-Ardenne. À côté de *La Cathédrale disparue*, un recueil de mes nouvelles paru en 2010, nous devons étudier avec les élèves et leur professeur, M. Joël Slemptes, le livre d'un auteur classique. J'ai proposé *Massimila Doni*, un court récit peu connu de Balzac, qui m'avait laissé un souvenir émerveillé quand je le découvris chez une amie chère un soir de l'été 1983.

C'est ce texte que je choisis de présenter à l'Hôtel de Massa quand, au tournant du siècle, la Société des Gens de Lettres associée à une université parisienne demanda à trois écrivains, Jacques Lacarrière, Pierre Michon et moi, d'évoquer *leur* Balzac. Devant un parterre d'étudiants de la Sorbonne et de Jussieu, de professeurs méritants ou émérites, d'experts en balzacitude qui signaient régulièrement dans *L'Année balzacienne*, j'eus le malheur de demander à mon auditoire de porter son attention sur le titre du roman et attendis, patient et goguenard, les observations. Un lourd silence se fit, qu'il me fallut rompre d'un claironnant : « Eh bien quoi ! Si-mi-la-do, quatre notes de musique dans le titre d'un récit où elle joue un si grand rôle, ce n'est pas banal, non ? ». Je poursuivis mon exposé (et aggravai mon cas) en insistant sur la nature nettement érotique de certains passages qui, selon moi, annonçaient les proses lestes de Nabokov ou de Kundera, telle cette phrase magnifique que je ne résiste pas au plaisir de citer (Emilio contemple sa duchesse) : « À la lueur de ces yeux où brillaient deux prunelles vertes tigrées par des fils d'or qui partaient du centre comme les éclats d'une fêlure, et communiquaient au regard un doux scintillement d'étoile, il sentait en lui-même une volupté nerveuse qui le faisait arriver au spasme. »

Parler de Balzac à des quatrièmes, est-ce bien raisonnable, monsieur Genève ? Malgré ma forte envie de me faire le champion d'Honoré, il me faut convenir que non. J'avais oublié que, rarement hermétique, c'est un auteur souvent difficile, courant plusieurs motifs à la fois dans sa volonté de circonvier le lecteur, s'acharnant à décrire avec tous leurs détails territoires, paysages, villes, habitations, arbres généalogiques, complications successoriales ou amoureuses, j'en passe. Bref, trop de boutons de guêtres pour de trop petites têtes.

Comme les enfants avaient apporté leur *Massimila Doni*, je me sentis tenu de dire quelques mots sur le grand romancier « pour plus tard » : quand vous le relirez après le bac, vous serez ébloui. Oui, je n'ai jamais oublié le conseil de mon prof de khâgne, M. Baudry : il faut lire tout Balzac au moins une fois dans sa vie.

On n'est pas contrariant à Sissonne, ils voulaient bien me croire. Par jeu et simple curiosité, je renouvelai dans cette classe de vingt-sept élèves le test expérimenté à la SGDL. Je n'eus pas à attendre dix secondes, un doigt se leva. Bonne bouille ronde de bon petit premier de classe, Benjamin tout intimidé informa ses camarades qu'il y avait — si, mi, la, do — quatre notes dans ce titre.

Nous nous rabattîmes donc sur les nouvelles. Passer de Balzac à Genève, on baissait d'un cran — eût dit le si regretté Bernard Frank. Mais ils s'y collèrent les loupiots, et faut voir comment ! Chacun y alla de sa nouvelle, de quatre pages à dix lignes. Comme si l'étrange, le bizarre, le biscornu, le merveilleux, l'inquiétant, l'extraterrestre ou le paranormal, toutes les variétés du fantastique, n'avaient pas de secret pour eux.

À cet âge, on ne calcule pas, on ne triche pas avec le rêve — tout le charme de l'exercice. Nous aurons donc des clefs qui abandonnent la poche de leur propriétaire pour se balader dans les couloirs du collège, un vaisseau spatial qui atterrit dans un cimetière, un oncle récemment décédé venu se rappeler en pleine nuit au souvenir de sa nièce, une équipe de football qui s'engouffre dans le vestiaire à la mi-temps et se volatilise, et bien d'autres plaisantes curiosités. Un banc isolé sur une colline offrirait à qui s'y allonge à certain moment de la journée un aller simple pour le paradis, propriété confirmée sur Internet affirme l'auteur de cette histoire. D'une fontaine coulerait, selon l'une de ses camarades, entre 17 heures 52 et 18 heures 02, non pas de l'eau, mais de l'or, et comme elle a « bon cœur », la fontaine, elle ne rechigne pas à servir en priorité les sans-abri.

Et dans le même temps, je n'ignore pas que ces enfants invités à rêvasser la plume à la main ont parfois des notes catastrophiques, ou pire, des parents qui s'entretuent, se font la malle sans prévenir, se contentent de remplir le frigo, voire pas de parents du tout. Et l'écrivain de s'en retourner à Paris, vaguement triste, pas rassuré sur leur avenir.

Valentine Goby

Collège Paul Cézanne à Mantes la Jolie

Livres :

Le Grand Meaulnes, Alain-Fournier

L'Echappée (Gallimard), Valentine Goby

Apprendre à rêver

Le sujet d'écriture pour ma classe de 3^{ème}, c'est « le rêve ». Le vôtre, votre échappée, votre fenêtre sur l'ailleurs. Décoller je dis, pour où, vers où, avec qui, en laissant quoi ? Tout est permis, possible, dans le rêve aucune barrière, aucun interdit, et j'imagine les mots se bousculer entre les bouches et les stylos des élèves, un trop plein de désirs : quel rêve choisir, lequel extraire de la masse compacte des frustrations, des fantasmes à la pelle ? Et c'est le silence qui répond. Le vide. On sait pas. Je sais pas. Ils mâchonnent leurs stylos. Un rêve ? Moi madame, j'en ai pas.

Ils ont lu mon roman *L'échappée*, l'histoire d'une fille de 16 ans que les champs, les cycles, les sillons d'un village breton paralysent d'ennui, et qui est prête à tout pour sentir son cœur battre : on est en 1941, l'aventure ce sera ce pianiste de la Wehrmacht, presque pas un soldat, l'amour, quelles qu'en soient les conséquences. Ils ont lu ensuite le roman-miroir, le classique que j'ai choisi pour eux, le tremblement de terre de mes 13 ans : *Le Grand Meaulnes*. J'y ai entendu en mon temps l'écho de ma propre adolescence, mon impatience à aimer, à fuguer par toutes les portes, mon échappée à moi. Et ils ont aimé Meaulnes, et Madeleine, ils ont aimé ces déserteurs d'une vie sans relief.

Alors pas de rêve, vous dites ? Meaulnes et Madeleine d'accord, mais vous non ? D'abord je ne sais pas quoi répondre. L'absence de rêve c'est la mort et je ne peux pas leur dire ça. Alors je choisis l'attente, celle qui a donné des idées à Madeleine et à Meaulnes, les a conduits aux limites de la patience et à la transgression. Et le temps en effet, l'oisiveté leur pèsent. Les embarrasse. Il faut en faire quelque chose. Alors il y a ce garçon, qui parle du rêve de quitter le Maroc, la terre d'origine, pour un ailleurs plein de promesses qui s'appellerait la France. Il y a cette fille, pied bot et dos cassé, assommée de médicaments, qui évoque cette opération salvatrice mais peut-être mortelle à laquelle elle vient de renoncer : elle rêve de guérir, de devenir policière ou chirurgienne. Il y a ceux qui veulent quitter Mantes-la-Jolie, le Val Fourré, le collège aussi, et là où ils veulent aller il y a toujours chaleur et soleil, ça s'appelle la Floride parfois, et le plus souvent ça n'a pas de nom. C'est loin des regards de la famille, des frères, des traditions qui coincent les filles à la maison. Et pour cette élève, loin de la sœur jumelle qui étouffe sa singularité. Et puis il y a ceux, les plus nombreux, qui ont besoin du rêve d'un autre parce que, ils le jurent en se mordant la lèvre, ils n'ont pas de rêve à eux.

Voilà, l'enjeu de l'atelier change complètement. Ce n'est plus écrire son rêve, c'est avoir un rêve. Et pour le moment, c'est le premier pas, emprunter le rêve d'un autre. Chercher un rêve et le faire sien. Être d'accord pour l'empathie, pour endosser le corps, la sensibilité, l'émotion d'un autre. Le rêve d'un enfant écrasé de solitude, battu par ses parents, qui voudrait être aimé ou s'en aller. Celui d'une fille en fauteuil roulant qui veut être championne de sport. Celui d'une ado qui a envie d'être coiffeuse ou aide-soignante — c'est pas moi madame, je vous dis, j'invente — et dont on entrave le choix parce que ça paye mal. Celui d'un garçon qui fait le tour du monde, et voyez-le, l'élève, armé d'un Atlas, inscrire sur sa feuille les capitales de toute la planète. Par le truchement de la fiction, apprendre à croire à quelque chose qui semble inaccessible. À le faire advenir. Apprendre à croire qu'on porte des rêves plus vastes que soi. Et que, peut-être, le chemin vers soi passe par l'Autre. Par la fiction.

Patrick Goujon

Au Collège Jean-Claude Izzo à Marseille

Livres

L'Attrape-cœurs, J. D. Salinger

À l'arrache, Gallimard

Nouvelle donne cette année : proposer aux élèves, en plus d'un roman de l'auteur invité à rencontrer la classe, la lecture d'un texte dit « classique » d'un autre écrivain. À partir de quoi, dans l'idéal, il sera ensuite possible d'établir des passerelles entre les deux œuvres, puis des ateliers d'écriture amenant les collégiens à s'interroger sur ce qu'ils ont lu, du point de vue du contenu comme sur le plan formel.

Au départ, la pression du challenge. Ne pas transformer la richesse du projet, à savoir transmettre le goût de la lecture, en « consigne » contre-productive. Ne pas rebuter. Autrement dit, quelles recommandations, dans la mesure où les échanges autour des livres surviendront après leur découverte ? Penser aux adolescents qui se plongent dans les premières pages, sans les sous-estimer, certes, ni leur demander un effort a priori trop important.

Contre toute attente, *L'Attrape-cœurs*, de Salinger, ne figurait pas dans les ouvrages retenus par les écrivains. Les quelques jours d'errance du jeune Holden Caulfield dans New-York, son rapport au monde, aux autres, ses aspirations... il y avait là de quoi alimenter les échanges avec la classe, des jeux d'écriture. En outre, les parallèles avec mon dernier roman, *À l'arrache*, sont multiples : un narrateur en révolte, une fugue vers un ailleurs idéalisé, des personnages dépeints par leurs petites manies...

La première séance avec les élèves du Collège Jean-Claude Izzo a permis de recueillir les impressions, d'initier un dialogue. Tout simplement, se rencontrer. Beaucoup d'adolescents avaient lu au moins un des deux textes. Par ailleurs, le travail amorcé en amont par leur professeure de français, Madame Grandmaison, a largement facilité l'introduction aux ateliers.

S'il a déjà lieu lors de la lecture, les propositions des ateliers avaient pour but d'accentuer, saisir, le processus d'identification. En guise de démarrage, une consigne « classique » consistant à dresser en vrac la liste de ce qu'on n'aime pas, rencontrait une des tendances du héros de Salinger. Lorsque la petite sœur de Holden Caulfield demande à son frère ce qu'il aime, celui-ci lui déverse d'abord toutes les choses qu'il déteste. Les collégiens ont procédé de même, de l'idée précise au terme générique, après quoi, il leur a fallu expliquer pourquoi, sans surtout se contenter d'un fade « je n'aime pas parce que c'est nul », mais en étayant avec des arguments précis, personnels. Dans un second temps, il fallait relever le défi de la petite sœur, désireuse de connaître au moins UNE chose qu'on aime. « Tu peux même pas trouver une seule chose », insiste-t-elle. Cette « chose », si précieuse, si rare, les collégiens devaient la livrer plus longuement, la mettre éventuellement en perspective avec un

souvenir. La défendre. Si on aime les voitures, c'est parfois moins pour le véhicule lui-même, que pour cette fois où votre père a passé du temps à vous apprendre les rudiments de la conduite.

Holden Caulfield, au cours de sa fugue, évoque à plusieurs reprises un lieu où il aimerait se réfugier. Et vous ? Où iriez-vous ? Un endroit que vous connaissez, ou que vous rêvez de découvrir. Là encore, de la même façon que Caulfield essaie de convaincre Sally, une fille pour qui il en pince, de l'accompagner dans le Massachussetts, en lui en vantant les mérites, les collégiens devaient dépendre leur décor de « rêve ». Non seulement le décrire visuellement, mais donner aussi à sentir les parfums, entendre les sons, communiquer au lecteur ses émotions. Les lectures des productions écrites aboutirent à des promenades extrêmement vivantes, et parfois surprenantes, comme lorsqu'une élève choisit pour refuge « un coin de ma tête ».

Pour la dernière séance, il paraissait pertinent d'approfondir ce travail autour du texte en se déplaçant du point de vue du héros au point de vue de l'auteur. Salinger / Caulfield croque nombre de personnages du roman en quelques lignes. (« Son fils, quand il venait de prendre sa douche, il arrêtait pas de faire claquer sa vieille serviette mouillée sur le cul des gars qu'il rencontrait dans le couloir. Voilà le genre de mec que c'était. ») À partir d'une liste de personnes de votre entourage, essayez de relever leurs petites manies, récurrentes. Travail plus ardu qu'il n'y paraît. Observation, précision, concision. Éprouver aussi ce à quoi est régulièrement confronté l'écrivain, accepter cette légère frustration : une idée sur dix qui « fonctionne » justifie largement les neuf autres qui finissent à la poubelle.

Nouvelle donne et challenge, mais, à l'arrivée, quelle expérience singulière, et passionnante, que de s'introduire dans la fiction pour la rapprocher de soi, et lire, entendre, à travers elle, le jaillissement de tant de sensibilités.

Denis Grozdanovitch

au Collège Lucie Aubrac à Dunkerque

Livres :

De l'art de prendre la balle au bond (Points-Seuil) et
Les Dieux ont soif d'Anatole France

Déroulement des trois séances, de deux heures chacune, effectuées dans la classe de Mme Oblin :

Durant la première heure de la première séance, j'ai répondu comme je le pouvais à une série de questions préparées à l'avance par les élèves, questions portant principalement sur les aspects relatifs à la représentation sociale du métier d'écrivain ou de sportif professionnel. La deuxième heure a été consacrée à une rédaction sur un thème, choisi en concertation avec Mme Oblin, susceptible d'intéresser la classe entière.

Le lendemain, durant la première heure de la deuxième séance, j'ai corrigé et commenté la rédaction du jour précédent — exercice qui, soit dit en passant, tenait plus d'un travail de corrections orthographiques et syntaxiques que d'expression en langue française, laquelle aurait nécessité une rééducation de longue haleine. Au cours de la deuxième heure, j'ai tenté, comme cela m'avait été demandé par la MEL, de commenter et d'esquisser à grands traits le projet du livre classique que j'avais choisi, à savoir le chef d'œuvre d'Anatole France, exemplaire, à mon sens, du génie humaniste français : *Les Dieux ont soif*. Cet ouvrage n'a pas semblé éveiller le moindre écho d'intérêt chez des élèves paraissant ne pas même savoir ce que représentait ou signifiait, en réalité, le terme de « Révolution Française ».

Durant la troisième séance, qui eut lieu quelques mois plus tard, Mme Oblin proposa un jeu, sous la forme de questions humoristiques sur divers sujets d'actualité. Cette sorte de divertissement parut remporter une franche adhésion de la part des élèves et beaucoup y développèrent, dans leurs réponses, un sens de l'humour tout à fait certain. Ma participation s'est alors bornée à quelques commentaires et remarques sur le sens de certains mots et sur l'opportunité du choix de certaines locutions utilisées par les élèves, bien qu'à vrai dire plusieurs d'entre elles — tirées manifestement d'un sabir vernaculaire qui leur était propre — me fussent tout à fait hermétiques.

Commentaires :

Les trois interventions que j'ai donc effectuées dans la classe de Mme Oblin se sont parfaitement bien déroulées sur le plan de la convivialité.

En revanche, je pense qu'elles ont échoué à initier les élèves à la littérature.

À vrai dire, la plupart de ces jeunes gens — tristement acculturés par le rouleau compresseur de la novlangue médiatique et consumériste — ne peuvent, à ce qu'il m'a semblé, que très maladroitement communiquer entre eux. L'expression de sentiments complexes et subtils qui constitue le propre de la littérature et qui est à l'opposé de cette novlangue ne peut prétendre à faire contrepoids en six heures de temps.

J'avoue avoir éprouvé une grande frustration de ne pouvoir aider ces enfants défavorisés et j'ai le sentiment que le cadre scolaire ne fait que les enfoncer dans leurs difficultés au lieu de les aider à en sortir. Car un ouvrage classique — tel que celui d'Anatole France que j'avais proposé — leur apparaît davantage comme une sophistication « discriminante » que comme une lecture jubilatoire. C'est un peu comme si l'on tapait sur la tête d'un gosse avec un volume du Littré pour lui apprendre à lire. À cet égard, le beau titre ronflant de Projet-Ambition-Réussite sonne comme une ironie plutôt tragique. On peut se demander si l'entreprise nommée « À l'école de l'écrivain » relève de la seule naïveté de quelques responsables politiques ignorants des réalités du terrain ou si son ambition (pour le coup) n'est pas purement démagogique.

Alors que j'espérais leur transmettre quelques aperçus sur le bonheur de l'expression littéraire, ils ne m'ont posé de questions que relatives à la position sociale de l'écrivain, si cela me donnait l'occasion de rencontrer beaucoup de gens célèbres, combien je gagnais, etc.

En bref, durant les quatre années où j'ai accepté de m'impliquer dans cette entreprise, je n'ai trouvé comme subterfuge et en désespoir de cause, devant l'ampleur du malentendu ainsi institué, que de tenter avec ces adolescents d'établir tant bien que mal un contact amical au-delà de ces terribles barrières. Etant issu d'un milieu sportif, mon recours fut de leur parler sport et, entre autres, du bonheur de la pratique sportive amateur ainsi que des dangers du mirage tendu par l'image ultra-médiatisée du sport professionnel (ce qui a semblé les intéresser un peu plus que de devoir raconter leurs dernières vacances !) Mais quant au désir que j'ai pu ressentir assez nettement chez ces laissés-pour-compte de s'extirper du royaume oppressant d'intolérance et de frustration qui sont fatalement le leur du fait de leur incapacité à communiquer (autrement que par le truchement d'un langage ultra-codé et très restreint), j'étais bien incapable d'y répondre et cela m'a laissé une certaine amertume.

Cependant, la vérité m'oblige à dire que je me suis toutefois obstiné, et cela à chaque séance (durant de longues minutes à vrai dire assez pénibles pour tout le monde), à tenter d'éveiller un intérêt, ne serait-ce qu'indirect pour ce que je tiens personnellement être la littérature « qui en vaut la peine », me rappelant que, parmi ces jeunes gens tristement relégués par l'éducation républicaine, pouvait toujours se trouver (la vie réservant parfois des surprises inespérées jusqu'au cœur des situations les plus mal engagées) une ou deux oreilles véritablement réceptives.

Et je dois dire qu'il m'a semblé parfois distinguer — mirage ou réalité ? — quelques étincelles de compréhension ou de véritable intérêt dans le regard de certains de mes auditeurs... Lorsque j'y repense cette éventualité me console quelque peu de la désillusion que j'ai tirée de cette expérience.

Françoise Henry

au Collège Henri Dunant à Meaux

Livres :

Plusieurs mois d'avril (Gallimard) et

Une Vie de Guy de Maupassant

Pour la quatrième année, j'interviens dans un collège ECLAIR, cette fois-ci, le Collège Henri Dunant à Meaux, quartier Beauval. Le professeur m'a prévenue par courriel : c'est une classe de 3^{ème} en grande difficulté, dans un quartier très dur. Mais, m'a-t-elle dit aussi, ils sont motivés pour votre intervention, et certains ont même lu votre livre : *Plusieurs mois d'avril* — mon dernier publié en date, écrit sous une forme poétique qui n'est pas évidente. Je tombe sur un effectif peu nombreux : seize élèves en temps normal, mais je n'en aurai à chaque fois que onze ou douze, les autres étant déjà partis en conseil de discipline. Du fait de cet effectif réduit, mes trois interventions vont donc pouvoir avoir lieu au Centre de Documentation et Information, contexte moins scolaire et plus agréable que celui de la salle de classe.

Avant toute chose, puisque je ne vais pas pour la quatrième fois détailler chacune de mes trois interventions, et puisque c'est peut-être ma dernière « mission », je voudrais dire à quel point je suis surprise, et parfois même bouleversée, par le contact avec ces élèves qu'il va falloir essayer d'intéresser, par l'impression de toucher vraiment du doigt une « zone rouge » de l'éducation. Pendant ces deux heures, je suis non seulement accompagnée du professeur, mais aussi, généralement, d'un ou deux bibliothécaires, tandis qu'intervient sporadiquement le proviseur ou son adjoint qui vient non seulement me saluer, mais surtout surveiller si tout se passe bien. Nous nous sentons « cadrés ». C'est qu'il y a souvent des débordements dans ce collège : j'apprends, juste avant ma deuxième intervention, que le matin même la police avec sa voiture à gyrophares a pénétré dans la cour du collège, que les professeurs d'EPS puis de français ont refusé de faire cours à leurs élèves trop agités par cet événement — assez courant semble-t-il. Maintenant, juste après, c'est à moi d'intervenir.

Comment, dans un tel contexte, intervenir d'une façon complètement détachée ? Je ne peux pas ne pas avoir à l'esprit toute la difficulté de cet environnement qui est celui de ces élèves que je vais tâcher, comme si je les invitais à entrer dans un autre univers, d'intéresser aux mots, aux textes, à l'écriture. Or le défi c'est justement qu'ils puissent, par les mots qui bien souvent leur échappent, dont les règles de grammaire et d'orthographe leur sont bien souvent peu familières, exprimer tout ce qu'ils vivent intérieurement, dans ce contexte. Zone des plus rouges en France, me confie l'assistant pédagogique qui me ramènera en voiture à la gare. Tandis qu'il me racontera en quoi consiste son travail, sa vocation pourrait-on dire — comme on pourrait le dire de tous ceux qui s'occupent de ces territoires terriblement fragilisés : il s'intéresse aux élèves au cas par cas, tente d'aider dans un contexte familial difficile, de trouver des solutions pour que l'élève puisse suivre les cours le plus correctement possible.

Lors de ma première intervention ils ont pu poser des questions sur le métier d'écrivain, sur l'écriture — toujours chaperonnés par le professeur et les documentalistes ou bibliothécaires, car sans cesse des fou-rires naissaient, ou des blocages. Tout de suite, dès la deuxième heure, en partant du texte de *Plusieurs mois d'avril*, en en définissant les thèmes principaux : la guerre, l'amour, la peur, la mort, d'une façon incroyable ils ont réussi à écrire quelques mots sur ces thèmes. « Est-ce que je peux écrire que mes parents me font peur ? » m'a demandé une fille qui semblait a priori assez hostile à l'exercice. Bien sûr, l'ai-je encouragée. Et elle a rédigé deux grandes pages d'une traite. Il faut circuler de l'un à l'autre, ne jamais en laisser un ou une dans le vide.

Lors de la deuxième heure, dans le contexte très agité que j'ai évoqué ci-dessus, je leur ai fait écouter une des Nuits noires — fiction radiophonique de huit minutes — que j'avais écrites pour France-Inter. Cette écoute les a intéressés. Je leur ai demandé, après, d'écrire eux-mêmes des dialogues sur le thème de cette histoire, puis de les jouer. Cette intervention s'est très bien passée. Ils se sont mis à deux ou trois pour écrire, bien sûr certains ont eu du mal à s'y mettre, mais la plupart s'est confronté à l'épreuve. Ils se sont pris au jeu, et ont pu dire, ou jouer — toujours les mêmes mais il faut prendre en compte la pudeur sensible de cet âge — des dialogues très simples, mais toujours inspirés du thème de l'histoire de la Nuit Noire. Claire Mathieu, le professeur, était très contente, elle ne pensait pas qu'on arriverait, dans ce contexte, à un tel résultat positif.

J'ajoute que lors de la pause entre les deux heures, certains élèves m'ont remis des textes écrits chez eux sur l'histoire de *Plusieurs mois d'avril*.

Un autre, qui n'avait rien écrit lors de la première intervention, avait chez lui composé un texte poétique sur la guerre, inspiré du rythme et des thèmes du poème « Liberté ».

Comment ne pas être bouleversé par ces interventions ?

Une fois de plus, comme lors de mes précédentes interventions, je leur demande de s'exprimer le plus librement possible : j'insiste sur cette notion de liberté. Nous avons suffisamment de contraintes dans la vie adulte pour ne jamais perdre de vue que l'écriture est, et doit rester, une liberté totale. Mon travail, tel que je l'envisage, n'est pas de leur présenter l'écriture comme un devoir scolaire supplémentaire. J'ai cette chance, par rapport au professeur qu'à chaque fois j'admire — d'exercer un métier dans ces conditions — d'être une « intervenante extérieure » c'est-à-dire de leur apporter « autre chose ». Cette autre chose, c'est de savoir que lire et écrire, c'est une forme de liberté. C'est pourquoi je mets délibérément de côté, avec l'accord du professeur bien sûr, les règles de grammaire ou d'orthographe : ce sera, pour ainsi dire, pour « après ». J'ai le sentiment d'intervenir dans l'urgence, en trois interventions je ne peux faire que ce travail de fond : mais c'est le plus important. C'est donner l'envie, l'élan, redonner le désir d'écrire, l'amour des mots qui vous sauvent.

C'est ce qui s'est passé lors de ma troisième et dernière intervention : plus difficile, à la veille des vacances scolaires. Ils ont eu plus de mal à écrire leur propre texte — à partir d'une autre de mes *Nuits Noires* qu'ils ont écoutée avec intérêt : elle durait huit minutes comme la précédente.

Tous avaient des idées, de l'imagination — une matière première assez riche comme je le leur ai dit — mais passer à l'acte d'écriture posait davantage problème. Nous étions au cœur de l'envie d'écrire, de la difficulté du passage à l'acte : prendre un stylo, oser jeter les mots.

Finalement tous ont écrit un petit dialogue, parfois resté inachevé, mais qu'ils ont pu lire ou faire lire en public. À la fin je leur ai parlé pour les féliciter de ce que chacun avait tenté d'apporter à cet exercice.

D'autre part le professeur, après leur départ, m'a remis des lettres qu'ils m'avaient écrites. Très touchantes bien sûr, très bien présentées, enrubannées. J'ai retenu quelques phrases : « avec vous l'écriture est un jeu », et aussi « le plaisir d'écrire ».

S'ils ont réussi à ressentir cela, alors c'est positif.

Quant au livre classique que j'avais choisi pour eux, *Une vie* de Maupassant, le professeur n'a pas eu le temps de le leur faire lire. Elle espérait pouvoir y consacrer plusieurs cours avant les vacances d'été.

De toute façon c'est peut-être beaucoup, pour eux, de lire deux textes — le livre de l'auteur intervenant, plus le livre classique — et en tout cas de les faire réagir sur ces deux textes, et de les faire travailler dessus, alors qu'ils sont quand même en grande difficulté. C'est juste mon avis.

Xavier Houssin

Collège Robert-Surcouf de Saint-Malo

Mardi 18 juin 2013. 20h50.

Par Xavier Houssin le mercredi 19 juin 2013, 15:05

C'était ma dernière séance avec les élèves de 3^{ème} C du Collège Robert-Surcouf de Saint-Malo. J'y étais allé fin avril, deux jours de suite. Nous avons appris à nous connaître un peu. J'ai retrouvé avec plaisir Mégane, Manon, Brice, Jeremy... *Où en êtes-vous de vos textes ?* Nous avons passé deux heures à avancer dans leurs histoires. Pour beaucoup, il s'agissait de nouvelles morbides, sanglantes, mais dont on s'éveillait à la fin comme au sortir d'un cauchemar. Et si l'écriture permettait aussi de s'arracher à ses mauvais rêves ? Chez eux l'expérience a commencé tôt. Elle a remplacé l'éducation, la culture. *Vous savez, ça s'est bien passé avec eux*, m'a dit Karine, l'enseignante de français. *Il y en a certains qui ont commencé à écrire, pour eux, dans des carnets.* Les épreuves du brevet sont dans quelques jours. Après, ils devraient entrer au lycée. Après, après...

(...)

Par Xavier Houssin le mardi 28 mai 2013, 15:16

Mardi 16 avril 2013. 20h40.

Par Xavier Houssin le mardi 28 mai 2013, 15:15

Nous sommes rentrés par Combourg. J'aurais bien aimé voir l'austère bâtisse des *Mémoires d'outre-tombe* que Chateaubriand décrit dans les souvenirs de ses dix ans. *La voiture s'arrêta au pied du perron ; mon père vint au devant de nous. La réunion de la famille adoucit si fort son humeur pour le moment, qu'il nous fit la mine la plus gracieuse. Nous montâmes le perron ; nous pénétrâmes dans un vestibule sonore, à voûte ogive, et de ce vestibule dans une petite cour intérieure. De cette cour, nous entrâmes dans le bâtiment regardant au midi sur l'étang, et jointif des deux petites tours. Le château entier avait la figure d'un char à quatre roues. Nous nous trouvâmes de plain-pied dans une salle jadis appelée la salle des Gardes. Une fenêtre s'ouvrait à chacune de ses extrémités ; deux autres coupaient la ligne latérale. Pour agrandir ces quatre fenêtres, il avait fallu excaver des murs de huit à dix pieds d'épaisseur. Deux corridors à plan incliné, comme le corridor de la grande Pyramide, partaient des deux angles extérieurs de la salle et conduisaient aux petites tours. Un escalier, serpentant dans l'une de ces tours, établissait des relations entre la salle des Gardes et l'étage supérieur : tel était ce corps de logis. Celui de la façade de la grande et de la grosse tour, dominant le nord, du côté de la Cour Verte, se composait d'une espèce de dortoir carré et sombre, qui servait de cuisine ; il s'accroissait du vestibule, du perron et d'une chapelle. Au-dessus de ces pièces, était le salon des Archives, ou des Armoiries, ou des Oiseaux, ou des Chevaliers, ainsi nommé d'un plafond semé d'écussons colorés et d'oiseaux peints. Les embrasures des fenêtres étroites et tréflées, étaient si profondes, qu'elles formaient des cabinets autour desquels régnait un banc de granit. Mêlez à cela, dans les diverses parties de l'édifice, des passages et des escaliers secrets, des cachots et des donjons, un labyrinthe de galeries couvertes et découvertes, des souterrains murés dont les ramifications étaient inconnues ; partout silence, obscurité et visage de pierre : voilà le château de Combourg.* Mais il pleuvait sans discontinuer. Nous avons déjeuné dans un restaurant en bordure du lac. Rentrés sous des trombes d'eau. Petite éclaircie en arrivant vers Carolles. Le jardin était détrempe.

Mardi 16 avril 2013. 12h50.

Par Xavier Houssin le mardi 28 mai 2013, 15:15

Horizon bouché. Il tombait une petite pluie fine qui effaçait la mer et le ciel. Séance d'écriture pour cette seconde journée au collège. J'ai récolté le début de plusieurs histoires-fleuves, un poème sur la

lune, des récits d'aventure. Il y en a un qui fait semblant de dormir. Puis qui s'ébroue. *J'y arrive pas ! – Tu devrais essayer au calme chez toi...*

Lundi 15 avril 2013. 22h30.

Par Xavier Houssin le mardi 28 mai 2013, 15:15

Amélie est venue avec moi à Saint-Malo. Nous avons réservé une chambre dans l'hôtel où elle a l'habitude de descendre pour le Festival Étonnants voyageurs. Moi, cela fait des années et des années que je ne suis pas venu par ici. Nous avons posé les bagages, fait quelques pas sur le Sillon. Marée basse. Je suis allé « reconnaître » le collège. Il est sur les hauteurs de la ville, entre le quartier de la Découverte, logements sociaux et zone pavillonnaire triste, et de grandes et belles maisons XVIIe aux jardins clos de murs. J'avais rendez-vous après déjeuner. Amélie m'a déposé devant la grille. Bonjour au proviseur. Nous avons pris la rituelle tasse de café. *Du sucre ? Vous voulez un biscuit ?* Cette année, en plus du projet d'écriture à essayer de mener avec les élèves, je devais amener un livre qui m'était cher et tenter de leur expliquer pourquoi ce texte continuait de m'accompagner à travers les années. J'avais choisi (bien sûr) *Alice* de Lewis Carroll. Là aussi, Karine, leur professeur, m'avait averti. *Quelques-uns ont vu le dessin animé. Mais pour la plupart, cela ne leur dit rien du tout.* Nous nous sommes trouvés assez vite. *Alice* parle d'adolescence aussi. De changements brutaux, incompréhensibles. De langage codé. J'ai bien vu qu'il en était quelques-uns à qui le fameux passage du chapitre II (*hier, les choses se passaient normalement. Je me demande si on m'a changée pendant la nuit...*) évoquait vraiment quelque chose. Nous avons bavardé. Enfin, ils m'ont surtout écouté, dans cette lisière du regard des autres où il ne faut pas avoir l'air trop intéressé. Pas facile pour eux. Il y en a qui se débattent. D'autres qui depuis longtemps se sont laissé sombrer. Et toute cette masse qui flotte. Mais qu'est-ce que je peux faire ? J'ai repensé aux quatrièmes et aux troisièmes de David Rodrigues au collège Eugène Varlin au Havre en 2010. A Lobna qui avait écrit, tout en distance, la douloureuse histoire de sa mère, à Justine qui s'était inventé un conte d'une grande douceur et qui me répétait : *Vous ne trouvez pas que c'est mieux qu'en vrai ?* Nous avons regardé les photos que j'avais apportées : des paysages, des détails d'architecture, des objets, des animaux, des plantes. *Qu'est-ce que ça vous évoque ? Qu'est-ce que vous pouvez y trouver qui vous ressemble ?* La sonnerie les a éparpillés. Je suis rentré à l'hôtel à pied en longeant les bassins du port. Appelé *Libé* pour les billets d'avion de mon reportage sur Violaine Bérot. Aller et retour Paris-Toulouse le 26 dans la journée. Retrouvé Amélie. Je voulais aller sur la tombe de Chateaubriand au Grand Bé, mais la marée était haute. Impossible d'y accéder.

Dimanche 14 avril 2013. 21h20.

Par Xavier Houssin le mardi 28 mai 2013, 15:15

Françoise-Marie est d'accord pour un reportage sur Violaine Bérot dans les Pyrénées. Je devrais partir à la fin du mois. Content de renouer avec cette histoire ancienne. Entre 1995 et 2000, j'avais chroniqué ses livres (trois romans publiés chez Denoël et Zulma et un polar un peu grinçant aux éditions Baleine). Des textes d'une grande beauté lyrique, fiévreux, emportés. Et puis Violaine Bérot s'était tue. Je n'avais eu de ses nouvelles qu'au début de cette année par Lunatique, un éditeur de Mayenne, qui la publiait à nouveau. Une réédition et un nouveau titre, *Pas moins que lui*, où, à la première personne, elle racontait l'attente de Pénélope à Ithaque. Pendant son long silence (presque quinze ans) Violaine Bérot avait élevé des chèvres dans sa montagne des Pyrénées et vécu la vie libre dont elle avait toujours rêvé. Elle doit avoir quarante-cinq ans maintenant. Il faut que j'organise le voyage. Demain, je dois rencontrer des collégiens à Saint-Malo. Deux jours de suite. Je les vois un peu tard dans l'année, mais j'étais coincé ces mois derniers à cause de ma rechute et de mon traitement. On s'est parlé plusieurs fois au téléphone avec Karine, l'enseignante de français de cette classe de troisième. Elle m'a prévenu plusieurs fois : *Ils ne lisent pas beaucoup, vous savez...*

Fabienne Jacob

Collège Lenain de Montreuil

Livres :

Mouchette, Bernanos

Corps, Fabienne Jacob

Anis, Ahmed et Tiziri vs Bernanos et Bresson

1^{ère} séance

-Ahmed : M'dame, il est autobiographique, là, vot' livr' ou quoi ?

-Moi : Oui, certains éléments. Pas tout, mais certaines choses, par exemple l'enfance, c'est la mienne.

Les doigts se lèvent, filles et garçons. Ils se lèvent quasiment de leur chaise pour lever le doigt plus haut. Ils ont préparé ma venue, ça me fait plaisir. Morgane la prof me l'a bien dit, ils étaient très excités à l'idée de rencontrer un auteur.

-Tiziri : Mais c'était la campagne là, le livre, vous étiez de la campagne ?

-Moi : Oui, j'ai grandi dans un village en Lorraine.

-Tiziri : C'est où, là ?

Je dessine grossièrement une carte de France et leur indique la Lorraine en haut à droite. Ahmed se lève, va se poster près de la fenêtre et regarde dehors.

-Morgane : Retourne à ta place, Ahmed !

(Et me dit en aparté : ils adorent tous regarder par la fenêtre, se poster là. Je me demande pourquoi)

-Moi : Mais comment se fait-ils qu'ils se lèvent en plein cours ?

-Morgane : La concentration, c'est le plus dur pour eux.

-Moi : Le français n'est pas ma langue maternelle.

-Jenna : Ah, c'était quoi là ?

-Moi : L'allemand, un dialecte allemand. Vous savez ce que c'est un dialecte ? C'est comme un patois.

-Jenna : Oui c'est comme l'arabe classique et l'arabe qu'on parle chez nous.

-Moi : Oui, si tu veux.

-Anis : Mais vous parlez comme les enfants dans vot' livr' ou quoi là ?

-Moi : Oui, quand je fais parler un enfant, je le fais parler comme un enfant. Mais pas seulement quand c'est du dialogue, aussi quand ils pensent sans parler, aussi comme ils voient le monde, comment ils ressentent les choses, le monde à l'intérieur d'eux-mêmes. Quand on entre dans la vie intérieure d'un personnage et qu'on exprime ses pensées comme s'il parlait, cela s'appelle du monologue intérieur. Vous avez déjà entendu ce mot ?

-Tiziri : Non, jamais, M'dame. Vous pouvez l'écrire ?

-Jenna : Non mais vas-y pourquoi tu veux l'écrire ça sert à rien.

-Tiziri : Ta race si je veux qu'elle l'écrive j'ai le droit !

-Morgane : Du calme !

Une petite brouille éclate dans le fond de la classe autour d'une trousse. Deux élèves se lèvent.

-Ahmed : Eh M'dame pourquoi vous avez écrit au début : « à mon père où qu'il soit » ?

Morgane a l'air un peu contrariée.

-Jenna : Vas-y ! On devait pas la poser cette question !

Moi : Non je peux répondre à la question d'Ahmed. Mon père est mort peu avant la sortie du livre.

-Ahmed : Ah ! moi aussi il est mort mon père Madame.

-Moi : Je suis désolée pour toi, Ahmed.

Puis je leur demande d'écrire un petit texte sur leur prénom

Pour faire connaissance, je rajoute.

-Mais on dit quoi ? Y a rien à dire sur notre prénom, râlent Tiziri et Nicolas.

-Moi : Si, y a plein de trucs à dire. Qui vous a donné le nom ? Est-ce que votre prénom veut dire quelque chose, Matin ? Etoile ? Si vous l'aimez ou non ? Si vous avez un surnom ?

Malgré mes encouragements, ils écrivent péniblement deux lignes.

Après cette première séance, je suis un peu découragée.

Deux choses m'étonnent particulièrement. D'abord, l'agressivité des filles, supérieure à mon sens à celle des garçons. Leur physique, leur langue, leur attitude, tout est très violent. Même si c'est juste pour dire qu'elles n'ont pas compris, elles le disent sur un mode agressif. Deuxième point : le fait que les élèves se lèvent sans arrêt pour aller chercher un crayon, se poster devant la fenêtre, etc.

Ils sont aussi irritants qu'émouvants, je dis à Morgane.

Très irritants et très émouvants, elle ajoute.

Deuxième séance

Comme l'écriture longue semble au delà de leur capacité de concentration, je propose un petit jeu littéraire : le dictionnaire poétique. Il s'agit de définir un mot selon notre propre vision du monde, pas comme M. Larousse ou M. Robert l'aurait fait. Je donne un exemple pour les faire rire : « bébé : usine à caca ». Gagné : Ils rient. Je leur demande de définir sourire. « Apparition d'un rectangle blanc sur le visage », dit Nicolas. Banco ! Excellent ! Ils en demandent d'autres. « Garçon, fille, vie, collège ». Ils s'appliquent, ils jouent le jeu, ça leur plaît. Je leur dis que je suis fière d'eux, ça leur plaît encore plus. Ils en redemandent pour la prochaine fois : « Pluie, étoile ».

Puis on étudie un passage de mon livre *Corps* où il est question d'une petite fille qui a pour modèle son aînée de deux ans. Je leur demande de réfléchir au modèle qu'ils ont, eux. Un chanteur, un acteur, une amie, quelqu'un de populaire au collège. Réponse : le prophète pour Tiziri et pour Jenna, sa mère. La plupart ont pour modèle leurs parents. Pas un seul ne me cite un acteur ou un rappeur. Je leur dis que moi, si j'avais été à leur place à leur âge, j'aurais sûrement eu comme modèle Morgane, leur prof. À leur tour d'être sidérés : « Mme Borne ? », demandent-ils en chœur.

Troisième séance

Avant la séance Morgane leur a fait lire le début de *Mouchette* de Bernanos. Surprise ! Ils ont accroché. Et moi qui regrettais d'avoir choisi ce texte classique, à la langue soutenue. On lit la scène du viol de Mouchette par Arsène. Miracle ! Silence total dans la classe. Personne ne se lève, personne ne prend la trousse de personne. Même les filles se taisent. La scène est à peine suggérée, rien ne permet d'avancer avec certitude que c'est un viol.

Moi : Comment vous pouvez en être sûrs ?

Ahmed : C'est écrit derrière tenez M'dame : « Il abuse d'elle ».

Imparable en effet !

Pour les remercier, je leur dis que je reviens les voir avec le film, une adaptation signée Robert Bresson.

Quatrième séance

J'arrive avec le DVD de Bresson. Première surprise : Morgane me dit que certains sont déjà allés sur You tube pour voir le film. Ca m'en bouche un coin !

La séance commence. Un sous-bois frémissant, du vent, des pas dans les taillis. Ils reconnaissent Arsène le braconnier, le garde-champêtre. Ils sont bouche bée devant l'image noir et blanc, superbe, austère qui défile sur leur tableau.

Ils gobent le film avec leurs yeux, avec tous leurs pores.

-Anis : Pourquoi elle jette de la terre, Mouchette ?

-Moi : Sans doute parce qu'elle est malheureuse.

Les garçons, ceux-là même qui chahutent le plus, sont les plus attentifs.

Dans le fond de la classe les trois filles les plus délurées rient et se chamaillent.

-Dylan : Chut ! Chut !

-Jenna : Vas-y ! Tu l'as déjà vu sur Youtube

-Dylan : Oui mais c'est pas pareil.

Je n'en reviens pas de l'exploit : passer du Robert Bresson dans une salle en préfabriqué des années 70 à Montreuil-sous-bois ! Un film sans musique, presque sans dialogue, en noir et blanc, presque sans action ! Devant un public plus habitué aux séries, aux jeux télévisés et aux films gore qu'au ciné-club.

En partant je leur dis que quand ils seront plus grands ils se souviendront sûrement de cet instant. Et que moi aussi je m'en souviendrai.

Isabelle Jarry

au Collège Guinette à Étampes

Livres :

Le Jardin Yamata (Stock) et

L'île des esclaves de Marivaux

Professeur : Yasmine Bentabed

1) Je revenais pour la deuxième année consécutive dans ce collège où je suis déjà intervenue, avec le même professeur de Français, Yasmine Bentabed.

Elle avait cette année deux classes de 4^{ème}, et je les voyais l'une après l'autre dans la même journée, pour une séance d'une heure seulement.

Ayant fait valoir au professeur que c'était un peu court, et devant son insistance à vouloir faire profiter équitablement ses deux 4^{èmes} du dispositif, nous avons décidé de les voir quatre fois chacune, pour compenser la courte durée de chaque séance.

Je peux parler de la manière dont j'ai conduit ces quatre séances avec les élèves, mais au-delà de la méthodologie adoptée, qui n'est ni exemplaire, ni reproductible, ce qui m'apparaît fondamental dans l'approche de ces élèves qui lisent peu et parfois pas du tout (certains néanmoins sont de bons lecteurs, inutile de les ranger indistinctement dans des cases préétablies), c'est le rôle que peut jouer un écrivain se présentant ainsi dans une classe, ce qui en soi constitue un événement majeur.

Le mélange d'incrédulité, d'ignorance et de fascination qu'exerce l'écrivain sur ces jeunes élèves est un terreau assez fécond, dans ce qu'il suscite d'interrogations mais aussi d'intérêt tout court. Leur attention est facilement acquise, quand bien même ils n'ont pas lu le livre qui leur a été donné, et que leur professeur a tenté de leur faire aborder.

Je reste persuadée que le choix des classes du collège est inadapté à la lecture de romans contemporains, destinés par leurs auteurs à un public adulte. Personnellement, je n'écris pas pour les enfants de 13-14 ans, ou lorsque je le fais, je ne publie pas mes textes dans des collections de littérature adulte. Mes propres enfants, qui sont au collège et dont l'un est un grand lecteur, n'ont encore pas lu mes romans. Je ne m'attends donc pas à ce que des collégiens de 4^{ème} puissent appréhender mon travail avec les outils que je suppose être ceux du lecteur ordinaire. Ils sont encore trop jeunes, n'ont pas le substrat de lecture classique supposé être celui de tout lecteur, et n'ont pas encore étudié d'œuvres de littérature comme ils le feront bientôt au lycée. Il y a certes de bons élèves, curieux et cultivés, qui peuvent lire mes romans, comme ceux d'autres écrivains contemporains, les comprendre et même les apprécier, mais une bonne partie des élèves à qui s'adresse le programme « À l'école de l'écrivain » ne font pas partie de cette catégorie. Cela reste au-dessus de leur niveau, inaccessible. Ce qui, à mon sens, pose tout de même quelques questions sur la conception de ce programme.

Ajouter une œuvre classique choisie par l'écrivain invitait cette année une difficulté. Ce n'est plus **un** mais **deux** livres que les élèves ont alors à découvrir et à lire. Personnellement je demeure très réservée sur le nouveau dispositif. Mais cela est un autre sujet.

Comment faire avec ces contraintes ? C'est la seule question que l'on peut se poser.

Le professeur avec qui j'ai collaboré avait activement préparé ma venue. Non seulement elle avait fait lire mon livre (un certain nombre d'élèves ne l'avaient pas lu, d'autres ne l'avaient pas terminé, certains l'avaient lu entièrement), mais elle avait aussi fait écrire des questions par les élèves, qu'elle m'avait envoyées par la poste.

La lecture de ces questions, parfois très nombreuses et s'étalant sur plusieurs pages, a été pour moi un moment tout à fait réjouissant. Je me demande si le véritable exercice d'écriture n'a pas résidé dans cette rédaction des « questions à l'écrivain ? ». Car à la curiosité s'ajoutait l'envie de s'exprimer personnellement et le désir, parfois inconscient, de poser une question à la fois originale et unique qui attirerait l'attention de l'écrivain et aussi des autres élèves de la classe. Les supports variaient aussi, allant de la simple copie à des papiers de couleur cartonnés, ornés de petites décorations. Certains avaient glissé leur liste sous enveloppe, d'autres avaient grossièrement arraché un morceau de feuille sur lequel ils avaient griffonné deux questions à la hâte (pas toujours dénuées de pertinence).

J'ai passé pas mal de temps à éplucher cette correspondance, et à en retirer la matière de ma première intervention.

Toute la première séance a été consacrée à répondre aux questions, et à la fin de l'heure je n'avais pas fini. J'ai emporté les questions qui restaient et y ai répondu par mail.

Très peu de questions portaient sur le livre de Marivaux, j'ai donc résolu de ne pas m'y attarder. Je pense d'ailleurs que ce choix, fait plus ou moins sous l'influence du professeur, n'était pas le bon. J'aurais dû proposer quelque chose de plus accessible, comme par exemple « Construire un feu » de Jack London qui est un petit chef d'œuvre de 40 pages.

2) Lors de la deuxième séance, j'ai essayé de faire comprendre aux élèves en quoi consistait vraiment le travail de l'écrivain, et quel était son objectif en utilisant la littérature comme moyen d'expression privilégié. Ces thématiques n'avaient pas beaucoup été abordées lors de la première séance, car les questions des élèves ne le permettaient pas. Donc j'ai tenté de monter un peu en généralité, et d'aborder des sujets plus intellectuels avec eux, tout en restant à leur niveau, en usant de métaphores, en m'assurant constamment qu'ils comprenaient ce que je leur disais.

Il s'agissait pour moi de sortir du cadre scolaire de la présentation de l'écrit littéraire tel que le pratiquent les professeurs de Lettres, en relation avec le programme du Ministère, bref, tout ce qui relève de l'institution. La littérature est autre chose que de la matière scolaire et je tiens à ce que les élèves comprennent qu'il s'agit d'un art, non réductible à une pratique pour celui qui l'exerce ou à des critères d'évaluation pour celui qui le reçoit.

À l'âge de ces collégiens, ce genre de discours est recevable, car les jeunes de 14 ans aspirent tous à une vie créée par eux-mêmes, choisie, ils ont envie de liberté, envie d'entretenir des illusions, de rêver leur avenir, même si certains ont déjà une expérience chargée des contraintes à subir et connaissent des difficultés que l'on peine parfois à imaginer. Ainsi cette jeune fille d'origine camerounaise qui au moment de nos séances, vivait seule dans un foyer depuis plusieurs semaines, interdite de séjour chez sa mère qui ne lui avait même pas permis de prendre ses affaires avant de la jeter dehors, et indésirable chez son père qui entretenait déjà une nombreuse deuxième famille. Malgré sa situation plus que précaire et dont l'évolution était complètement imprévisible (elle envisageait même de repartir en Afrique, où elle était née et où une partie de sa famille vivait), sa vitalité, sa grâce et son énergie ne cédaient jamais le terrain. Ce n'est qu'à la toute fin de mes interventions qu'elle m'a parlé, de manière presque anodine, de la fragilité de ses conditions de vie. Cela ne l'empêchait pas de faire des projets, d'envisager l'avenir avec optimisme et de s'intéresser de près à la littérature.

Personnellement je n'hésite jamais à m'éloigner largement des textes étudiés et à parler aux élèves de leur avenir, de la place importante qu'ils occupent dans le monde (ils sont l'avenir) et de l'efficacité d'une volonté ferme et soutenue (ce qu'ils souhaitent ardemment, ils doivent essayer de l'obtenir sans se décourager, en y croyant).

La littérature donne aussi cette leçon-là.

J'ai demandé aux élèves, au terme de la deuxième séance, de produire un texte. Je leur ai laissé le choix entre trois possibilités :

- un portrait (personnage réel ou imaginaire)
- la description d'un lieu (réel ou imaginaire)
- un dialogue entre deux ou plusieurs personnages (pour ceux qui se mettaient en équipe de deux ou trois)

3) J'ai découvert ces textes au cours de la troisième séance. C'est toujours un moment extraordinaire que de lire des phrases écrites par d'autres, et quand ces phrases forment un texte cohérent (ce qui n'arrive pas toujours, mais tout de même) c'est encore plus émouvant. J'ai pour principe de lire les textes à haute voix, mais sans citer leur auteur. Libre à lui de se désigner... Les élèves sont ainsi moins intimidés, mais à la fois cela leur permet de dévoiler leur travail, dont ils sont souvent fiers.

Là encore, tout arrive. Le plus poétique comme le plus insipide. Certains se prennent au jeu, parviennent à sortir de l'exercice purement scolaire, et s'expriment. D'autres sont trop mal à l'aise avec les mots, ou trop timides devant leur propre discours. Certains textes sont très longs mais n'ont qu'une faible puissance d'évocation, d'autres, en quelques lignes, créent un monde qui ne demande qu'à être développé. Les « mauvais élèves » se montrent souvent plus créatifs que les bons, il y a chez eux une forme débridée qui ne se laisse pas contenir et ça donne souvent de bonnes choses. Et puis, ils n'ont rien à perdre, pour une fois.

Je commente chaque texte sans porter de jugement, mais en soulignant la forme qui est la sienne, et les qualités propres à cette forme. Je donne aussi quelques clefs pour aider l'élève (= les élèves) à améliorer leur formulation, à approfondir, à nuancer, à enrichir.

Ces moments suscitent véritablement l'intérêt des collégiens, d'abord parce que l'on travaille sur leurs productions écrites, et aussi parce qu'ils comprennent que les clefs que je leur livre sont directement issues de mon expérience d'écrivain. Je leur donne des exemples, je vais chercher dans ma propre pratique des anecdotes que je partage avec eux.

Je leur demande aussi de dire ce qui leur plaît dans le texte lu, et là encore c'est passionnant de voir qu'ils accèdent tout de suite à une critique assez élaborée. Ils « voient » ce qui ne va pas, soulignent immédiatement ce qui est réussi. Ils se découvrent capables de faire une analyse de texte.

Une heure ne suffit pas à lire 25 ou 27 textes, ils sont trop nombreux. Je leur ai proposé de poursuivre la fois suivante, et aussi pour ceux qui le souhaitaient, de développer ce qu'ils avaient commencé. Puis, s'ils le voulaient, de nous en donner lecture. Le professeur aurait souhaité que l'on réalise une sorte de « récit polyphonique » à partir des textes écrits. J'ai expliqué aux élèves que c'était un exercice difficile, et qui ne ressemblait en rien à la pratique de l'écrivain. Une œuvre littéraire s'élabore dans la solitude et il est quasiment impossible d'écrire à plusieurs, surtout lorsqu'on ne s'est pas concerté au départ. Les élèves ont accepté : de façon générale, ils se sont montrés enthousiastes envers tout ce que je leur proposais, en grande partie parce que

cette approche n'était jamais faite en cours de Français par le professeur (et pour cause, il n'a pas les mêmes impératifs).

4) Lors de la dernière séance, que j'aurais aimé consacrer à *L'Ile des esclaves* de Marivaux, les élèves m'ont demandé de poursuivre la lecture des textes qu'ils avaient écrits et de leur proposer des outils afin de mieux maîtriser leur expression écrite. Je me suis exécutée, car je sentais bien que c'était sur ce point qu'ils accrochaient. Marivaux ne les inspirait pas, ils avaient encore des questions à me poser, ils me parlaient de leurs aspirations, de leurs soucis et de la difficulté qui était la leur à plier le texte à leur volonté d'expression. Certains me parlaient de leurs tentatives, d'autres au contraire ne se laissaient pas de découvrir qu'ils étaient capables d'assembler des mots et de leur faire acquérir un souffle propre, d'autres s'amusaient en s'essayant à la poésie.

Dans ces cas-là, quand je sens une réelle attente, j'explique inlassablement la force du texte écrit, et aussi la puissance de la littérature, l'importance qu'il y a pour eux à lire des romans, et pour certains je souligne les bienfaits de l'écriture, je les encourage à poursuivre, même s'ils doutent de leurs capacités, de leurs possibilités. Ils sont si jeunes ! Ils voudraient déjà être capables de tout faire. L'adolescence est cet âge de l'empêchement si irritant, alors qu'on voudrait sortir de l'enfance comme un bolide.

Ils ont une énergie formidable, ils sont gentils, affectueux, ils ne se fichent pas de tout, comme disent certains, ils sont attirés par ce que je leur raconte, ils sont curieux, ils sont comme de petits animaux qui s'approchent de quelque objet inconnu, poussés par l'audace et la témérité de leur jeune âge. C'est un vrai plaisir de les voir se déployer, une fois les barrières de la timidité tombées, une fois la mise en confiance gagnée, une fois le cadre scolaire éloigné, du moins tenu à distance, même si leur professeur continue de faire régner l'ordre et la discipline qu'elle leur impose en temps ordinaire.

Voilà... On pourrait faire plus, mieux, différemment ; je n'ai pas vraiment de méthode, cela ne m'intéresse pas, ce que je cherche c'est la relation individuelle, avec chacun d'eux, j'essaye d'apporter à chaque élève, bon ou cancre, sage ou dissipé, blasé ou naïf, quelque chose qu'il puisse emporter et garder longtemps, qui lui donne confiance et qui l'aide sur le chemin d'une création, quelle qu'elle soit. La littérature (l'art en général) est une des expressions les plus abouties de la liberté, c'est cela que je tente de partager avec eux. Ces jeunes gens doivent savoir ce qui rend libre, ils doivent aussi savoir qu'ils peuvent exercer cette liberté, qu'il ne tient qu'à eux de le faire. L'écrivain dit cela. C'est en tout cas ce que je leur dis.

Gaëlle Josse

au Collège Georges Clémenceau à Mantes-la-Jolie

Livres :

Les Heures silencieuses (J'ai lu) et
Inconnu à cette adresse de Kressmann Taylor

Inventer un pont...

Vendredi 22 février 2013

À 7h 15 sur le quai de la gare ce matin-là, il fait -3° et c'est encore la nuit. Banlieue, grande banlieue, puis campagne, on longe la Seine, et la ville à nouveau. Entretemps, le jour s'est levé. Mantes-la-Jolie, terminus. Les deux professeurs de français dont je vais rencontrer les classes sont là. Quelques minutes plus tard, nous entrons au collège, à la limite du Val Fourré. Oui, le Val Fourré, c'est ici. L'intérieur de l'établissement est clair, spacieux, très propre. Des couloirs jaune d'or, framboise ou bleu, portes et carreaux assortis. À côté du gris béton qui règne autour, c'est réconfortant. Dans le grand hall lumineux, une vitrine abrite des coupes et trophées sportifs. Il est l'heure de se rendre à la salle qui va accueillir les deux classes en même temps pour cette première rencontre. Celles qui suivront seront consacrées à chacune séparément, sous forme de lectures des écrits des élèves, en restitution autour d'un thème que j'ai proposé.

Bon sang ! La salle polyvalente, grande comme un hall de gare, tout aussi chauffée et accueillante, n'a pas été préparée. Les sièges sont encore empilés et rangés contre le mur. Agacement, pour le moins, des professeurs. Encore que... un mal pour un bien, comme on dit. Repli sur le foyer, une pièce au format d'une salle de cours, chauffée. Pas préparée non plus, mais on va s'arranger ; placer les chaises au milieu et plaquer les tables le long des murs, ça ne prend pas des heures. On a même le temps pour un café.

Les professeurs brossent un tableau rapide du contexte : grande pauvreté, très grande pauvreté, 80% des parents au chômage, élèves en grande, ou très grande difficulté, filles et garçons séparés dans la cour et dans les couloirs, de leur propre initiative. Pas de violence physique, mais la violence verbale, souvent. Des mots dont on ne perçoit pas la portée, parce qu'ils font partie du quotidien. Et la discipline, rappel de la règle, sans cesse, du vivre ensemble, du socle minimum de la relation à l'autre. Quant à la lecture....*Mais on ne peut jamais savoir, ils sont capables de nous surprendre*, ajoute l'un des professeurs.

Les deux classes arrivent, beaucoup d'élèves disent spontanément bonjour. Rappel de l'exigence minimale : blouson enlevé et sac posé à terre, pas sur les genoux. On s'installe pour de vrai, on dépose ses affaires comme on dépose les armes, le temps du cours. Brève introduction de l'un des enseignants, et c'est déjà à moi, c'est parti pour deux heures de questions-réponses.

Rien à dire, ils ont bossé, et sérieux, ils ont lu mon bouquin, *Les Heures silencieuses*, et pour la plupart également le second que j'avais proposé, *Inconnu à cette adresse*, de Kressmann Taylor. Les questions sont nombreuses, autour des deux livres, de l'écriture, du choix d'un titre, de la publication, des revenus et des passions d'un auteur... Sur la cinquantaine d'ados, une dizaine, allons, disons une douzaine, pose des questions, et cinq ou six posent la majorité des questions, trois filles arrivent en pole position. Je demande à chacun de me dire son prénom en posant sa question.

En milieu de séance, une alarme retentit, frémissements, agitation, tous prêts à filer et à s'égayer

dans les couloirs. L'aubaine ! Non, fausse alerte, fausse alarme, on se rassied, rappel à l'ordre. On continue, je leur pose aussi des questions, est-ce qu'ils lisent, ce qu'ils lisent, manga, BD, crimes, histoires de vampires, ce qu'ils font de leur temps libre, qu'est-ce que c'est la liberté, comment ils voient telle ou telle chose, et l'écriture là-dedans. Peur d'aller trop loin, de les embarrasser. Fin de séance : à la sonnerie, ils sont presque déjà debout, rappel au calme, silence. Remerciements des professeurs, applaudissements spontanés de leur part. À bientôt.

Je ressens le soulagement, et la satisfaction des deux professeurs vis-à-vis de leurs élèves.

Je confirme. J'ajouterais que l'attitude de ces ados a été aussi correcte et leurs questions aussi pertinentes que celles des élèves d'autres classes, collèges ou lycées, de quartiers plus favorisés, que je rencontre souvent dans ce genre d'exercice.

Que restera-t-il pour eux de tout cela ? De ces quelques heures de classe un peu différentes, au cours d'une scolarité plus proche de la contrainte que d'un gai savoir. Oui, mais sans l'école, quel avenir ? Et avec l'école, quel avenir ?

La prochaine fois, on travaillera sur leurs écrits à eux. Autour du thème de l'écrit intime, de la confiance, puisque c'est le thème qui me semble relier les deux livres. J'ai rassemblé cinq photos sur un document, des silhouettes d'aujourd'hui, vues de dos, comme sur le tableau qui m'a inspiré pour écrire *les Heures silencieuses*. Une jeune fille, un homme, deux amies, un couple, une famille. Suggérer, ouvrir des portes, permettre l'aveu, la confiance, s'ouvrir, à l'autre et à soi... J'ai hâte de découvrir ce qu'ils vont écrire.

Lundi 08 avril

Je rencontre chaque classe séparément, deux heures chacune. Les professeurs leur avaient imprimé les photos, en couleur, et les élèves ont eu trois semaines pour écrire quelque chose.

Tous ont travaillé, à l'exception de deux ou trois. Chacun lit son texte, ou le fait lire par un camarade, ou bien c'est moi qui lit. Davantage de pudeur que de vraie réticence, parfois il faut insister un peu, rassurer, ou plaisanter quand on entend *mais Madame, il est trop pourri mon texte...*

Et là... Ils m'ont surprise, ils m'ont impressionnée, ils m'ont émue. Par la force de leurs textes, par les sujets qu'ils ont eu le courage d'aborder, par leur sincérité et parce qu'ils se sont, à ce moment-là, livrés dans toute leur vérité face au regard de ceux qui partagent leur quotidien. Ils m'ont impressionnée par l'écoute dont ils ont fait preuve entre eux, par la beauté de nombre de ces textes, par l'espoir et l'énergie qui jaillit de ces écrits. Très souvent, la silhouette vue de dos est interprétée comme un nouveau départ, face à l'avenir, tournant le dos au passé et aux difficultés.

Les sujets qu'ils ont choisi reflètent des préoccupations souvent douloureuses : l'exil, l'éloignement de ceux qu'on aime (certains d'entre eux sont turcs, d'arrivée récente ici), le chômage, le handicap, la souffrance face à des situations familiales complexes, conflictuelles ou perturbantes, car il s'agit souvent de l'évocation de violences, de scènes intimes surprises, du port du voile, de la tentation du suicide, du sentiment amoureux impossible à avouer... Ils n'ont pas écrit pour ne rien dire, ils ont puisé au cœur de leur vie, au plus profond de ce qui les touche. Un recueil de leurs textes va être réalisé et sera remis à chacun d'eux, je suis invitée à participer à ce moment-là.

L'écriture, terre de liberté ? Espace de conquête pour devenir soi ? En découvrant leurs textes, je le crois, plus que jamais. Je suis très fière, très heureuse de ce cadeau qu'ils se sont fait à eux-mêmes et de la confiance qu'ils ont témoignée en se livrant ainsi, à vif.

Bravo à eux, et merci.

Fabienne Juhel

au Collège Georges Pompidou à Orgerus

Livres :

Les Oubliés de la Lande (Rouergue) et
La Route de Cormac McCarthy

VOIR ORGERUS ET REVENIR...

Il n'est pas simple quand on vient de Bretagne, d'une petite bourgade située entre terre et mer, d'arriver à Orgerus.

D'abord, il faut prendre la voiture, rouler sur une vingtaine de kilomètres, s'en défaire au gré d'un stationnement réglementaire dûment acquitté pour s'embarquer à bord d'un train grande vitesse trois heures durant, attendre sa correspondance en gare de Montparnasse, prendre un autre train, endurer encore quarante minutes de voyage. Bref, on y passe la matinée et pour en revenir, la soirée...

Alors, pour venir à Orgerus, il faut de bonnes raisons, comme y avoir été invitée, par exemple, et se savoir attendue... Attendue par toute une classe de 3^{ème} du Collège Georges Pompidou qui a lu — on ose y croire — un de vos derniers romans, *Les Oubliés de la lande*. Orgerus n'est pourtant pas une lande, ce n'est pas non plus une bourgade sauvage et déserte, ni « un endroit si isolé qu'aucun chemin n'y mèn[e]. Une contrée si sauvage, si reculée qu'aucune carte n'en parl[e]. Une terre si improbable que même la Mort ne s'aventur[e] pas jusque-là. [...] Sans légitimité officielle, sans adresse, inconnu des cartographes, des radars et des satellites... »³ Non, la ville doit son nom à de grandes plaines où l'on a fait pousser de l'orge, autrefois, car Orgerus est un petit grenier de la France d'hier. C'est sans doute la raison pour laquelle le chant d'un coq m'a accueillie la première fois, le chant d'un coq et la lumière d'un soleil de Chandeleur nouvellement éclos et pourtant peu enclin à honorer son contrat saisonnier. La deuxième fois, il neigeait sur Orgerus, une neige de printemps ; la dernière fois, des lézards d'avril me tenaient compagnie sur le quai !

D'une humeur plus égale que le soleil, Sonia Delage et sa classe de 3^{ème} 6 m'attendaient au CDI pour expérimenter une démarche singulière : le contact d'un écrivain peut-il déclencher des vocations ? Plus modestement, l'univers romanesque, à vif, d'un écrivain d'aujourd'hui peut-il faire naître des écrits d'invention...

Alors, cela a donné un thème : **le récit de survie**. Un thème largement inspiré d'une double lecture ; d'abord celle d'un classique, *La Route* de McCarthy et puis celle d'un contemporain, *Les Oubliés de la lande*. Le récit de survie ou une réflexion sur la mort et la perte, le suicide, la fin d'un monde, la description de cataclysmes, l'allusion à peine larvée à quelques pratiques cannibalesques, et une visite au musée pour aller voir *Le Radeau de la Méduse*.

Mais cela a donné encore et surtout Link Weatherly, un jeune détenu essayant de survivre dans une prison californienne souterraine ultramoderne après un tremblement de terre ; une lune de miel sur un île qui virera au cauchemar avec l'arrivée de terroristes ; la jeune Clara devenue le souffre-douleur de son père après le décès accidentel de sa mère ; une balade en voilier pour échapper à une prédiction qui annonce un cataclysme ravageant les côtes et les terres ; une virée en voiture avec une serial killeuse qui envoie *ad patres* son patron et son fiancé ; un marché conclu avec la Mort même ; un virus qui décime tous les habitants de la Terre ; une voix d'outre-tombe annonçant au narrateur la date et l'heure de son décès ; un assassin rodant autour d'une tente où trois copines fêtent l'anniversaire de l'une d'elle ; un enlèvement, une prise d'otages, un désert qu'un journaliste

³ Extrait de *Les Oubliés de la lande*, p.11

en exil prétend devenir jardin ou encore cette poche de résistants de la dernière guerre condamnés à manger leurs canassons, et pire encore, en attendant que les alliés les libèrent...

Alors, un grand merci à Sonia Delage, le capitaine du navire aux cales remplies d'orge, pour m'avoir fait connaître ses vingt quatre matelots regorgeant d'astuces et d'idées pour ne pas mourir trop vite, pour demeurer le dernier des hommes dans un monde qui part à vau l'eau. Oui, merci à Valentin, Coline, Robin, Justine, Simon, Noé, Marie, Océane, Jasmine, Gauvain, Juliana, Laetitia, Audrey, Erwan, Chloé, Nolhan, Augustin, Erlé, Jérémie, Clément, Pablo, Léo, Solveig et Jérémy, pour leur accueil, leurs sourires et leurs questions.

Et puis merci aussi à ce petit coq de midi, à la neige de seize heures et à la SNCF pour ses retards indépendants de sa volonté, et de la mienne.

Léo Lamarche

au Collège Claude Debussy à Villepinte

Livres :

Le vieux qui lisait des romans d'amour, Luis Sepulveda,

Une Petite robe de fête, Christian Bobin

Le Vair Palefroi, Huon Le Roi, traduction de Léo Lamarche

Intervention 1 - Écrire, à quoi cela peut-il servir ?

L'enseignante m'avait prévenue : j'allais avoir à faire à une classe sympathique, mais très « hétérogène ». Selon la langue de bois officielle c'est le synonyme de pénible, je pense.

Je suis arrivée avec le livre *Le vieux qui lisait des romans d'amour*, afin de le leur présenter, comme convenu. Mais un tiers de la classe ne l'avait pas eu, car arrivés en cours d'année et les autres ne l'avaient pas lu, sauf trois ou quatre à qui l'ouvrage n'avait pas plu. Ils désiraient surtout que je leur lise des textes dont je suis l'auteur, afin de connaître ce que j'écris, mais des textes courts, accessibles, ce que j'ai fait. Au bout du second, l'atmosphère s'était dégelée, nous avons pu discuter et, à l'aide d'un petit questionnaire ludique, façon Proust, démarré la réflexion sur leurs pratiques de lecture. La majorité de ces troisièmes s'est dite ne pas aimer lire mais se passionner pour les faits divers, et cela tombait bien, car je partage cet intérêt.

Je leur ai expliqué comment naît une nouvelle, d'une info glanée au hasard et qui fait mouche. Pourquoi ? Parce que le sujet me touche et que j'ai envie de le « creuser », de l'approfondir et peut-être de comprendre, du moins d'approcher ce qui constitue le pire de la nature humaine. Ils se sont montrés sceptiques quant à leur capacité d'écrire.

À l'aide d'une série d'exercices ludiques, nous avons écrit sur ce qu'ils connaissent le mieux : leur vie, réelle ou imaginaire et la séance s'est clôturée sur un texte qui devait commencer par « je m'appelle... et j'ai vingt-cinq ans... » Texte pour lequel chacun se projetait dans l'avenir et racontait ses rêves de futur. Car c'est cela aussi, la littérature, la possibilité de réaliser ses rêves, ne serait-ce que sur du papier et c'est déjà quelque chose. Les textes ont été placés dans une enveloppe, avec la date de leur vingt-cinquième anniversaire, à ouvrir dans dix ans, donc...

Intervention 2 - Découvrir le plaisir de lire

Pour la seconde séance, nous avons partagé des textes, notamment une très belle description de Christian Bobin sur l'apprentissage de la lecture et comment cette découverte peut transformer une vie.

Nous avons évoqué les droits du lecteur et partagé des ouvrages que j'avais apportés, quelques volontaires intéressés se sont proposés les lire.

En écriture collective, nous avons composé un poème :

Si j'étais un livre...

Si j'étais un livre, je me lirais moi-même avant qu'on ne me lise

Si j'étais un livre, je serais mon propre auteur

Si j'étais un livre, je me tiendrais dans la vitrine d'un magasin en attendant un lecteur passionné pour m'acheter

Si j'étais un livre, j'aimerais être celui que tu choisis parmi tant d'autres

Si j'étais un livre, je serais celui que tu gardes auprès de toi, la nuit

Si j'étais un livre, j'aimerais entrer dans les rêves de mes lecteurs

Si j'étais un livre, j'aimerais te toucher en plein cœur

Si j'étais un livre, j'aimerais être lu un peu chaque soir et que l'on pense à mon histoire avant de s'endormir...

Si j'étais un livre, je serais un livre d'or où chacun écrit une partie de l'histoire
Si j'étais un livre, j'aimerais être toujours tenu au propre et toujours lu
Si j'étais un livre, j'aimerais être lu par toutes les générations
Si j'étais un livre, je vous offrirais mes images...

Intervention 3 - Inventer son roman idéal

Le troisième et dernier mardi, les élèves, en groupes, ont été invités à imaginer le roman idéal. Déjà réfléchir sur son genre, trouver un titre « percutant », un nom d'auteur, réaliser la première de couverture illustration comprise. Ensuite, la quatrième pour « accrocher le lecteur » sans dévoiler la fin, bien sûr.

Ceci fait, chaque groupe a été convié à rédiger le début du premier chapitre.

Au bout du compte, chaque groupe a abouti à des maquettes montrant leurs centres d'intérêt :

Une autobiographie de footballeur : *Moi, Benoît Cheyrou*

Un thriller : *Bloody Eyes*

Deux romans policiers : *Le Crime inavoué* et *Les Tueurs noctambules*,

Deux récits fantastiques : *Le monstre des cauchemars* et *L'enfant et le djinn*,

Ce qui prouve bien que cette classe qui se disait non-lecteurs s'intéresse pourtant à la littérature, quoi qu'ils en disent !

Louise L. Lambrichs

Collège Montaigne de Lormont (Bordeaux),
dans la classe de 3^{ème} de Mme Anne-Marie Juzeau

Livres :

Chemin faisant, Louise L. Lambrichs

Maximes et pensées, Chamfort ou ***Le Miroir de l'âme***, Lichtenberg

Les trois séances d'atelier d'écriture menées au collège Montaigne de Lormont se sont déroulées les 11 février, 25 février et 25 mars 2013.

Pour des raisons techniques (rupture de stock de certains de mes romans accessibles à de jeunes lecteurs), j'ai proposé de travailler à partir d'un autre style de livre, *Chemin faisant*, dont j'avais pu constater au cours d'ateliers menés dans des classes d'Aubervilliers qu'il intéresse et mobilise de jeunes esprits. Il s'agit d'un ensemble de petits textes en prose d'accès aisé, abordant diverses thématiques existentielles, et se situant dans une longue tradition littéraire fort diversement mise en œuvre par toutes sortes d'auteurs appartenant à divers mouvements littéraires.

Puisque l'Éducation nationale demandait cette année que l'écrivain propose également, outre un texte de lui, une autre lecture en rapport avec le texte choisi, j'ai proposé — au choix — au professeur de français les *Maximes et pensées* de Chamfort ou *Le Miroir de l'âme*, de Lichtenberg. Madame Juzeau a choisi de leur parler de Chamfort, et nous avons convenu ensemble de faire une série d'ateliers qui permettraient aux élèves d'écrire un texte libre, en rapport avec des thématiques de leur choix, qui les intéressent, et qu'ils pourraient puiser éventuellement dans *Chemin faisant*, tout en s'éloignant du texte pour s'aventurer dans une écriture personnelle.

Dans un premier temps, j'ai proposé à Madame Juzeau de structurer les trois séances de façon telle que leur succession permettrait aux élèves d'écrire et d'approfondir autant que faire se peut un texte personnel, ne répondant à aucun autre contrainte que l'intérêt de l'élève pour le sujet qu'il aura choisi de traiter. L'idée de base de cette série de rencontres était de permettre à chaque élève de faire un petit trajet personnel, inédit en milieu scolaire, pour des raisons liées aux contraintes pédagogiques.

La première séance s'est organisée autour d'une discussion sur *Chemin faisant*, son contenu, la façon dont je l'ai écrit, le temps que j'ai mis pour l'écrire, etc. Le professeur avait confié le livre aux élèves, qui l'avaient lu avant la première rencontre. Au cours de cette première rencontre, j'ai proposé aux élèves — après un premier temps d'échange — de choisir les passages qui les avaient intéressés (de façon positive ou négative) — disons des textes qui leur parlaient, et de les écrire. Cette première proposition de travail a permis à chacun de « faire son marché » dans un livre de pensées, et de faire valoir son choix singulier devant la classe. Ce fut l'occasion de premiers échanges et de premières discussions sur le sens des textes qu'ils avaient choisis, et sur les interprétations diverses qui pouvaient en être données.

Dans l'ensemble, les élèves ont paru intéressés par cette première séance, mais aussi un peu déroutés, intimidés peut-être. Il m'a paru nécessaire, alors, pour les mettre à l'écriture, de leur apporter quelque chose de plus. Ce sont en effet, pour une grande part, des élèves très jeunes, qui abordent à peine l'adolescence, et ils éprouvent des difficultés à exprimer ce qu'ils pensent et même, parfois, à oser penser ce qui, pourtant, les préoccupe. J'ai donc proposé au professeur de français de commencer la deuxième séance par une lecture inattendue — un texte d'un auteur dramatique actuel que je venais de découvrir : Joël Pommerat. Je leur ai lu le début du texte sans

leur donner le titre (il s'agit d'un *Pinocchio* recréé par ce dramaturge fort talentueux) en pariant sur le fait que la forme parlée, l'expression vive et la façon dont l'histoire est mise en scène allaient pouvoir leur servir de tremplin pour leur permettre de se lancer à leur tour dans l'écriture d'un texte original... sans oublier pour autant *Chemin faisant*, auquel ils pouvaient aussi retourner s'ils souhaitaient y puiser des idées.

Pour autant que je puisse en juger, la lecture du texte de Pommerat leur a plu et a mobilisé leur imagination, déclenchant un mouvement créatif dans lequel — à deux ou trois exceptions près — ils se sont bien investis, commençant à écrire des textes originaux et personnels. La lecture à voix haute de ce premier essai, passé les résistances et les timidités, a permis de soutenir ce premier mouvement de travail, et de l'encourager avec la perspective de poursuivre au cours de la troisième et dernière séance.

Un mois s'étant écoulé entre la deuxième et la troisième séance, Madame Juzeau a eu l'occasion de parler avec eux de ce travail et de constater que la classe, dans son ensemble, était bien intéressée et désireuse de poursuivre.

Deux jours avant la troisième rencontre, j'avais eu l'occasion de confronter ma pratique d'atelier avec celle d'un autre écrivain et poète que j'estime beaucoup, Patrick Laupin, qui mène aussi, depuis longtemps, des ateliers dans la région lyonnaise avec des enfants et des jeunes en grande difficulté, et nous avons constaté que nos pratiques, reposant sur nos expériences respectives de l'écriture, étaient assez proches. J'ai eu l'idée alors de commencer cette troisième séance en leur parlant de cette rencontre avec un autre écrivain, mobilisé comme moi dans la pratique d'atelier avec des collégiens, des enfants ou des adolescents en difficulté, car j'ai pensé que cela pouvait contribuer à leur ouvrir l'esprit, en leur montrant que les écrivains sont aussi des gens vivants, dont la pratique peut ouvrir sur toutes sortes de mondes inattendus, pas seulement imaginaires, mais aussi réels. Après cette petite introduction, je leur ai proposé de reprendre leur premier texte, de le continuer, ou d'en écrire un autre si par hasard le premier essai qu'ils avaient fait ne leur plaisait plus ou leur paraissait sans intérêt. Cette proposition, ainsi formulée, m'a permis de leur dire qu'un écrivain jette aussi beaucoup de textes, il ne publie pas tout ce qu'il écrit mais choisit ce qui lui paraît digne d'être publié.

Au terme de cette troisième séance, les élèves ont lu leurs textes à toute la classe. Entretemps, Madame Juzeau a eu l'idée de leur proposer de faire un recueil de l'ensemble de ces textes, de façon à ce qu'ils conservent une trace de ce travail.

Bilan de cette expérience :

S'agissant d'élèves très jeunes, qui ne sont pas de grands lecteurs, cette expérience leur a permis de découvrir un style de littérature réflexive à la fois personnelle et hors temps, qui aborde des questions existentielles particulièrement vives à l'époque de l'adolescence. Si toutes ne font pas écho pour chacun, chacun peut y trouver matière à penser.

L'atelier, proposant une pratique différente des exercices classiques de rédaction, leur a permis aussi de faire l'expérience de l'aventure d'écrire sans savoir où l'on va, et du plaisir de laisser vagabonder leur imagination sans se soucier d'un sujet imposé à traiter. Cela leur a permis de se rendre compte qu'ils étaient capables, aussi, d'écrire non pas seulement pour faire état d'un savoir appris, mais pour s'exprimer, découvrir et traduire ce qu'ils ont en tête pour, ensuite, le partager avec d'autres.

Ils se sont écoutés les uns les autres avec attention, sans se juger. Et chaque écrit a pu être valorisé pour son originalité et sa singularité.

De plus, s'ils étaient intimidés au départ, je les ai sentis plus détendus au cours de la troisième séance, et ils m'ont paru plutôt heureux de cette expérience insolite.

Cette expérience, qui s'est déroulée dans un climat cordial et chaleureux, m'a paru, dans l'ensemble, très positive au sens où les élèves pourront reprendre leurs textes, les retravailler pour les finaliser, et se sentir autorisés à entrer ainsi plus librement dans l'écriture. L'idée d'en faire un recueil, émanant du professeur de français, m'a paru excellente au sens où ce recueil concrétisera cette expérience.

Mathieu Larnaudie

au Collège Fesch à Ajaccio

Livres :

Acharnement (Actes Sud) et

Les Dimanches de Jean Dézert, de Jean de la Ville de Mirmont

Toujours en partance

*Je suis né dans un port et depuis mon enfance
J'ai vu passer par là des pays bien divers.
Attentif à la brise et toujours en partance,
Mon cœur n'a jamais pris le chemin de la mer.*

Ce quatrain, œuvre de Jean de la Ville de Mirmont, qui, dans sa simplicité musicale, limpide, dit à la fois l'agitation singulière et fascinante des villes portuaires, la charge propre d'imaginaire qui les traverse (et qui frappe immanquablement les jeunes esprits), l'aspiration à l'exil et l'échec à partir, me revenait souvent en tête au cours des heures que j'ai passées en compagnie des élèves de Laurent Chabot au lycée Fesch. Ce lycée – magnifique établissement historique de la ville – présente en effet l'appréciable particularité d'être situé sur le front de mer : tandis que je parlais aux élèves, je voyais par les hautes fenêtres les ferries en partance pour le continent qui traçaient leur sillon dans la baie d'Ajaccio.

Il y avait, certes, une sorte de plaisir presque incongru à évoquer le nom de Jean de la Ville de Mirmont avec, ainsi, sous les yeux, ce beau panorama méditerranéen, quand l'auteur de *L'Horizon chimérique* et des *Dimanches de Jean Dézert* avait été bercé, lui, en guise d'adolescence, par les embruns de l'Atlantique avec lesquels se confondaient ses désirs d'ailleurs et ses départs inassouvis. Mais avec cette vue des navires striant la surface des eaux remontait aussi, pour moi, une atmosphère diffuse, des rêveries similaires, qui m'accompagnaient précisément sur le port de Bordeaux (ou ce qu'il en restait) lorsque j'ai un jour, par hasard, mis la main sur les *Œuvres complètes* de Jean de la Ville de Mirmont.

C'était dans un grand hangar d'une rue parallèle aux quais de la Garonne, dans l'un de ces quartiers de la vieille ville où l'on devine encore qu'ils ont été irrigués par toute une activité maritime et marchande dont, aujourd'hui, leur douceur presque endormie ne porte plus que de minces signes. Les entrepôts qui se dévoilent parfois au ventre de ces beaux bâtiments en sont les meilleurs vestiges. Celui-là avait été reconverti de longue date en bouquiniste, et il était souvent le but de mes promenades, en dépit de la personnalité passablement rêche du gardien des lieux, peu enclin à la discussion et sempiternellement installé sur sa chaise, au beau milieu du hangar, de part en part entouré par des étagères à l'équilibre improbable et des tables sur lesquelles s'entassaient dans un relatif désordre, vaguement tempéré par un classement « par genres », des piles de livres de toutes sortes, des plus anciens et précieux aux éditions les plus courantes, des plus exigeants jusqu'au tout venant de la camelote littéraire.

C'est donc là qu'en fouinant, dans l'indifférence totale du maître de céans qui ne daignait jamais jeter un œil sur mes explorations à travers ses rayonnages, la couverture orange et blanc de l'édition Champ Vallon attira mon regard : en parcourant la quatrième de couverture, en lisant en diagonale la préface du volume, en feuilletant celui-ci, sautant d'une page à l'autre, je me rendis compte que, alors que l'ouvrage avait paru dans la collection « 19^{ème} », pas une ligne de ce recueil n'avait été écrite avant le 20^{ème} siècle. Cet étrange anachronisme (cette bienheureuse distorsion éditoriale) me plut tout de suite et me résolut à acquérir le livre. Son auteur devait vite devenir cher à mes yeux, et nourrir l'une de ces affinités électives et singulières qui nous lient à la bibliothèque universelle plus puissamment encore que les chefs-d'œuvre consacrés.

Plus tard, je m'en souviendrais au moment d'écrire mon roman *Strangulation*, qui prend (avec quelque liberté) Jean de la Ville de Mirmont pour figure principale, et qui s'intéresse précisément à ces êtres qui traversent leur époque, le monde, tout en paraissant en perpétuel décalage avec ceux-ci.

C'est cette grâce d'une découverte inattendue que j'ai essayé de faire partager aux élèves du lycée Fesch. Il était amusant et parfois émouvant de les voir s'emparer de l'énigmatique personnage de l'unique et lapidaire roman de Jean de la Ville – celui-ci, pour le coup, très en avance sur son temps –, *Les Dimanches de Jean Dézert*. Les textes qu'ils avaient préparés et les jeux littéraires qu'ils ont improvisés en s'inspirant de cette silhouette malingre, à la fois homme des foules baudelairien, passant ordinaire et précurseur des grandes figures de l'absurde auxquelles la littérature du 20^{ème} siècle allait donner plus tard ses lettres de noblesse, ont tous perçu et mis en relief, non sans facéties ni verve comique, la part déceptive du personnage.

Je savais, bien sûr, au moment de leur proposer cette lecture, que cette dimension du roman les interpellait : ce anti-héros gris et banal est aux antipodes du romanesque tel qu'on se l'imagine. Or c'est aussi cela que je voulais leur faire éprouver, hors des grands jalons reconnus de l'histoire littéraire à laquelle l'école nous initie : cette idée – somme toute très simple – selon laquelle les portes que les livres nous ouvrent, les visions de l'homme qu'ils nous dévoilent, les multiples vies et possibles qu'ils explorent, ne sont pas là pour conforter nos certitudes ni nous donner une image idéalisée des choses, mais au contraire mettre en cause nos représentations, perturber nos conventions, interroger notre présence au monde.

Jacques Laurans

au Collège Joseph Roumanille à Avignon

Livres :

La Beauté du geste (P.O.L) et
L'Île de Giani Stuparich

Professeur : Mme Delphine Parpeyrat

LUNDI 7 JANVIER 2013

Matin froid sous un ciel sans nuage. Le mistral souffle où il veut. Mais la chaleur de l'accueil est simple et directe. Me trouvant très en avance cela me permet de faire d'abord connaissance avec M. Robert Vignote, Principal du Collège, puis de rencontrer Mme Parpeyrat. Jeune professeur fort sympathique, très impliqué dans ses choix et son enseignement et qui, parallèlement au programme de notre rencontre, avait lu d'autres livres que *La Beauté du geste* et *L'île* de Giani Stuparich.

Cette première séance, qui commence toujours avec une présentation de l'auteur par *lui-même*, se concentre d'abord, et principalement, sur un *atelier de parole*. Cela me permet de revenir à mes débuts et de me situer peu à peu sur le plan de mon activité littéraire.

Puis, dans un deuxième temps, quelques élèves me posent des questions d'ordre général — questions qui se répètent parfois, ou qui se confondent autour de l'exercice un peu mystérieux de l'écriture —, avant de m'interroger à partir de certains extraits de *La Beauté du geste*. À cela, il faut répondre et savoir répondre ; cela exige de la promptitude, de la concision et de la clarté, même si parfois certaines questions peuvent mettre aussi dans l'embarras. Notamment, lorsque ce questionnaire préparé s'oriente sur le sens et la nécessité de mon travail. Je deviens alors mon propre lecteur, occupant simultanément deux places à la fois ; et comme face à ce qui a été conçu dans le retrait, le doute, et même une forme de *non-savoir*.

La totalité de cette première séance s'est donc déroulée dans une sorte de libre *entretien* qui, insensiblement, progressait vers l'intérieur et la connaissance du texte en question, avec des fragments choisis par les élèves eux-mêmes, et qu'il me fallait *relire*, commenter et interpréter de mon mieux.

MARDI 22 JANVIER 2013

Ce matin, dès mon arrivée, Mme Delphine Parpeyrat m'a remis un exemplaire de notre *atelier de parole* qui ouvrait notre première séance ainsi que deux fiches de lecture (sur *La Beauté du geste* et *L'île* de Giani Stuparich) destinées à l'ensemble des élèves. Celle concernant *La Beauté du geste* contenait dix questions précises autour du texte, et notamment celles-ci :

- *Quels sont à votre avis les deux thèmes dominants de cet ouvrage ?*
- *Lorsqu'il était enfant, quel était le mot qui évoquait le père pour le narrateur ?*
- *Quels liens (ou points communs) établissez-vous entre La Beauté du geste et L'Île de Giani Stuparich » ?*

Lors de cette seconde rencontre, j'ai souhaité revenir sur la lecture d'un récit en *fragments* tel que *La Beauté du geste*. Je conçois d'ailleurs qu'une telle forme d'écriture puisse représenter une réelle difficulté et même un obstacle pour de jeunes collégiens dans la mesure où l'absence de fil narratif ne permet pas vraiment d'entrer dans une « histoire ». J'ai ainsi comparé ce mode d'écriture à un ensemble de pièces composant l'image globale d'un puzzle. Chaque lecteur, à travers son approche

et sa lecture, définit l'importance de chaque *morceau* comme un élément du puzzle dont il réalisera lui-même l'image finale. Un texte de fragments offre parfois une plus grande liberté au lecteur qui compose, et recompose, le récit à son goût et selon le cheminement de sa pensée.

Toutefois, afin d'avoir la possibilité de choisir une direction — une ligne de lecture —, j'ai proposé aux élèves quelques extraits reliés entre eux par le thème de l'œil et du regard. Ex. p.51 : *Un silence continu serait invivable. Ainsi, chacun son talent s'emploie à oublier cette présence du mal qui emporte le regard.*

Voici maintenant un choix de textes écrits par les élèves à partir de cette donnée :

« *Quand il fait quelque chose et que mon père lui dit non et que s'il peut pas le dire avec la parole alors il lui fait un regard* ».

« *Quand je regarde nos visages enfantins ; ton regard plongé dans le mien, les mots ne servent à rien. Les plus beaux des sourires ne valaient pas le tien* ».

« *Il se noyait dans ses yeux et n'avait aucune envie d'être sauvé de cette intense noyade* ».

« *Je ne pouvais plus. Je ne pouvais plus le regarder* ».

« *La jalousie est complément d'amour et l'amour vrai est l'amour né d'un regard* ».

À travers d'autres extraits de *La Beauté du geste*, quelques élèves m'interrogent à nouveau sur la signification de certaines figures de style. Et je découvre aujourd'hui encore que j'ai souvent recours à des images ou à des projections ; à des formes allusives et indirectes. Je croyais mon texte plus neutre car c'est ce vers quoi je cherchais à tendre en principe. Peut-être en avais-je quelquefois conscience. Une phrase, ou plutôt un fragment, comme celui-ci me permet aussi de le penser :

« *À l'épreuve du réel, un mot prend toute sa mesure. Il s'incarne ou doit disparaître. Mais existe-t-il un juste milieu de la parole, un point inaltérable d'où toute affectation serait surmontée, dépassée?* ».

LUNDI 4 FEVRIER 2013

Au début de cette troisième rencontre, j'ai souhaité revenir sur l'importante notion de *mots partagés*. Ces mots de notre langue qui, peu à peu, deviennent pour chacun les mots de son langage ; ces mots diversement assemblés, et partagés, selon le mode d'énonciation qui leur est propre (essentiellement à travers la parole, la lecture et l'écriture). Mais je place la lecture au centre de ce partage et, afin de mieux illustrer mon propos, je leur lis quelques extraits de textes qui sont directement en rapport avec le sujet, ou le thème du père ; la plupart de ces textes sont issus d'ouvrages de poésie (Bonnefoy, Barbaro, Jaccottet,...).

De son côté, Mme Parpeyrat a proposé d'autres lectures en introduisant notamment dans sa recherche avec les élèves, deux ou trois fragments de *L'Avant-dernier jour* ; morceaux choisis à travers lesquels la question du fragment est mis en relation avec le sujet lui-même.

Puis, à mon tour, j'ai imaginé quelques propositions autour du *silence* ; mais une idée du *silence* qui ne serait pas contraire aux mots, mais en quelque sorte leur complément (Ex : *J'entends votre silence. Il me parle dans l'absence des mots ; de ces mots que je cherche à vous dire, que j'aimerais tant vous écrire.*).

Les élèves ont reçu beaucoup de matière à réflexion et Mme Parpeyrat a également développé notre thème initial en proposant d'autres approches autour de la parole, du souvenir et du silence. Ainsi, comme il était aussi nécessaire de l'imaginer, un certain nombre de textes ont été écrits en croisant des éléments communs aux deux ouvrages de référence (*La Beauté du geste* et *L'Île* de Giani Stuparich).

Cet atelier d'écriture s'est donc constamment nourri d'une libre circulation de la parole et de plusieurs travaux, ou exercices, d'écriture qui devaient cerner au plus près, et simultanément, une écriture de soi et de l'autre ; l'autre étant cette moitié de soi qui écrit à partir d'un *je* maintenant révélé, et mis en mots.

Guillaume Le Touze

au Collège Clair Soleil à Marseille

Livres :

Derrière le rideau la pluie (Thierry Magnier) et

Une vie de Guy de Maupassant

Me voici à l'endroit exact où mon téléphone a sonné fin octobre. À l'étage du dessous, juste à l'aplomb de la poutre du grenier sur laquelle je m'étais assis pour répondre. Le téléphone avait vibré dans ma poche et comme cela n'arrive pas très souvent, j'ai pensé qu'il s'agissait d'un proche, très proche. Mais non, la voix m'a demandé si j'étais bien moi et j'ai rapidement compris que l'on s'adressait à celui qui avait publié des livres il y a quelques années, puisqu'on me demandait si j'accepterais une série de rencontres avec des lecteurs. C'était très inattendu parce cela faisait longtemps qu'on ne m'avait pas sollicité. Il faut dire que depuis dix ans, je n'ai presque pas écrit, rien publié et j'ai ainsi peu à peu disparu aux autres et à moi-même, en tout cas concernant mon existence littéraire. C'est pourquoi j'ai été très étonné d'entendre quelqu'un appartenant à la Maison des écrivains me demander si j'aimerais participer à une action auprès d'un public scolaire. Comme toujours face à une situation inattendue, il a fallu réagir vite, sans prendre le temps de réfléchir vraiment. J'ai alors décidé d'oublier que je n'avais pas fait cette sorte d'exercice depuis longtemps, que j'ai toujours considéré qu'il devait nécessairement être lié à une vraie pratique personnelle d'écriture régulière et bien d'autres choses encore qui m'auraient peut-être conduit à refuser cette proposition. En réalité, j'avais perdu de vue cette activité depuis assez longtemps pour que tout cela me paraisse insolite et donc, plutôt séduisant.

Je me souviens que j'ai toujours plutôt apprécié les rencontres avec un public scolaire, surtout avec la perspective de faire produire aux élèves un écrit qui soit lisible au moment où je les quitte. Les échanges autour de son travail obligent en effet à faire le point sur sa pratique, sur la façon dont on écrit, mais aussi dont n'écrit pas, ou plus. Les questions des élèves sont parfois déroutantes, mais si on les écoute avec une oreille attentive, en cherchant à comprendre quelle interrogation difficile à formuler se cache derrière celle, policée, et bien plus adaptée à une situation scolaire, on peut atteindre des zones de questionnement qui font avancer sa propre écriture.

Le projet de la Maison des écrivains comprenait un moment d'échange autour d'une œuvre que l'auteur souhaite faire découvrir aux élèves parce qu'elle l'a marqué ou a influencé son écriture. Après avoir pas mal tourné autour de Duras et de Camus, j'ai finalement retrouvé dans la bibliothèque le seul livre de Maupassant dont je ne me suis jamais séparé au fil de mes nombreux déménagements : *Une vie*. C'est donc lui que j'ai choisi de faire partager aux élèves du Collège Clair Soleil de Marseille.

Je l'avais perdu de vue et pourtant, sa lecture, vers 15 ans, m'avait beaucoup marqué. J'ai retrouvé en le relisant les routes normandes de mon enfance bordées de prés interminables qu'interrompaient seulement, à intervalles réguliers, d'immenses fermes entourées de talus plantés de peupliers ; la brume, les ciels couverts, la chaleur l'été comme une nappe tout près de la terre, l'ennui, l'isolement... et puis il y avait aussi le voyage de noces en Corse, les promesses qu'il portait (la découverte, pour l'héroïne, du plaisir sexuel dans le lit d'un torrent de montagne), et le retour en Normandie, les espoirs déçus. Et finalement il m'est apparu que j'avais obscurément obéi aux injonctions souterraines de ce roman en quittant la Normandie très tôt pour descendre peu à peu vers le Sud, de plus en plus au Sud. La plongée vers l'Estaque par l'Autoroute du Littoral a définitivement supplanté toutes les autres routes parcourues avant lorsque j'ai découvert Marseille en décembre 1994, à l'occasion d'une invitation dans une librairie pour présenter *Comme ton père*.

Et quand j'ai de nouveau emprunté cet itinéraire pour venir, en voisin cette fois, rencontré les élèves du Collège Clair Soleil, il m'a semblé que la boucle était en partie bouclée. Outre les nombreux hasards qui règlent nos existences, j'avais sans doute aussi obéi à une logique interne inscrite en moi très tôt, et à mon insu.

Faire écrire les autres oblige à passer par des savoirs faire, des petites combines destinées à apaiser l'angoisse face au vide de ceux dont on attend un texte. On est amené à faire appliquer quelques recettes simples pour avancer, car souvent le temps nous est compté : en peu de séances on souhaite avoir construit quelque chose. Ces exercices, ces passages obligés, sont issus de mon expérience de l'écriture et je les ai fabriqués de façon très empirique au fil des années. Mais s'ils sont bien pratiques en situation d'atelier d'écriture, ces artifices à effet immédiat sont pour moi inconciliable avec ma façon d'écrire.

Il me faudrait donc en situation d'atelier d'écriture mobiliser ces artifices pour mieux les oublier lorsque je retournerais à ma table ; j'y arrivais par le passé pourquoi n'y parviendrais-je plus aujourd'hui ? Pourtant, mes craintes ne sont pas complètement infondées puisqu'hier l'énergie qui me poussait à écrire était plus vive qu'aujourd'hui, elle s'alimentait elle-même sans que j'aie besoin d'y veiller. Mais n'ayant finalement rien à perdre dans cette histoire, je me suis lancé.

Je suis arrivé au collège avec plusieurs de mes livres, capable désormais de dire : « Je suis la personne qui a écrit ce texte, et celui-ci, et cet autre... » Je ne l'avais jamais fait, mais cette fois-ci j'ai lu des passages de mes livres. C'était une façon de créer un espace commun dans lequel nous pourrions nous retrouver avec les collégiens pour échanger. Cette expérience commune d'une lecture partagée était comme une proposition : si je prends le risque de me mettre à nu devant vous en vous lisant ce que j'ai écrit, serez-vous capable de le faire en retour en produisant quelque chose et en le lisant devant les autres ?

À la fin de la première séance, j'ai quitté les élèves avec un début de travail en suspens, et lorsque je suis revenu, un vendredi, jour où le collège est très calme dans l'après-midi, dans le silence confortable d'un gros navire endormi, ils m'ont lu l'avancée de leurs écrits. Nous avons relancé la suite du travail et très vite, j'ai eu le sentiment de me trouver au milieu d'une ruche. Ils se prêtaient au jeu, prenaient l'écriture au sérieux, voulaient que je les rassure, que je les conseille. « Monsieur, monsieur... Monsieur, s'il vous plaît, vous pouvez venir me voir ?... » « Est-ce que je peux faire ça ? Mais par exemple, si j'écris ça, est-ce que ça va ? J'ai le droit de dire ça ? »

« Non seulement tu as tous les droits lorsque tu écris, mais en plus, si ça te va, moi ça me va. »

Et peu à peu, j'ai vu bon nombre d'entre eux plonger dans la fiction, cheminer avec des personnages qu'ils étaient en train de créer et qu'ils découvraient peu à peu, les précisant au fur et à mesure. Ils avaient compris ce que j'attendais d'eux.

Maintenant que les élèves étaient entrés en écriture, que restait-il de mes craintes pour ma propre pratique ? J'avais ouvert des pistes en fournissant au besoin des artifices commodes pour voir où l'on va, se rassurer pour ne pas rester bloqué devant une page blanche alors que dans ma pratique personnelle, j'ai besoin de ne surtout pas chercher à comprendre ce qui se produit lorsque j'écris ; il m'est nécessaire d'avancer dans une semi-obscrité qui me protège de la conscience de ce que je suis en train de produire. À moins de cela j'ai peur de courir vainement après différents procédés pour produire toute une palette d'effets bien maîtrisés, ce qui revient à fabriquer sur mesure un objet présentable, qui développe de façon ordonnée une thématique bien identifiable.

Ma rencontre récente avec un écrivain japonais de passage en France m'a conforté dans cette vision de l'écriture. Je suis allé l'écouter parler de sa façon de pénétrer à tâtons dans la forêt des mots, pour y retourner des pierres sous lesquelles se trouve du sens qui lui échappe encore au moment où elle dépose des phrases sur le papier. Au moment où j'entendais ces paroles qui résonnaient fortement en moi, l'atelier avec les élèves de Marseille avait déjà débuté. Aussi étais-je déjà sans nécessairement m'en rendre compte revenu à un processus interne d'écriture. En dépit de mes craintes, ce qu'ont produit ces séances avec des collégiens, c'est un retour sur le terrain de ma

propre écriture. Étrangement, depuis que j'ai rencontré ces élèves, depuis que j'ai pris le temps de leur expliquer le plus sincèrement possible mon cheminement, je suis de nouveau traversé par des images porteuses de fiction. Ces signes avant-coureurs ne me trompent pas, je les connais bien. Je suis poursuivi par des images de lieux dont les sources, si elles restent pour certaines identifiables, sont mêlées à d'autres, plus obscures. Ce sont généralement des lieux vides, le milieu d'une forêt, une maison à l'abandon, une ruelle d'une ville endormie qui appellent de la vie, des personnages pour les habiter. Je sais sans le savoir d'où viennent ces images, mais ce que je reconnais instinctivement, c'est leur façon d'apparaître tout en légèreté derrière mes rétines, sans laisser de trace durable. Je les reconnais et je sais que quelque chose est en train de se passer. Du potentiel écrit se tisse souterrainement, à moi de savoir, ou de vouloir plutôt, tirer sur un fil pour dérouler de la fiction. Le ferai-je ?

Suis-je encore capable, pour me remettre en mouvement, de surmonter la peur qui transforme peu à peu l'immobilité en paralysie ?

Sabine Macher

Collège Jules Ferry à Woippy

Livres :

Le Lai, Marie de France

Himmel und erde suivi du ***Carnet d'a***,
au Théâtre Typographique, S. Macher

Woippy, je vais à Woippy, ce n'est pas un parc d'attraction pour les joyeux, c'est dans l'Est chez une femme qui a une voix au téléphone et belle sur le quai de la gare, les pieds dans la neige sans chaussettes, s'appelle Carole Clotis. De quoi charmer le Moyen Âge (mais elle est jeune et elle écrit « aussi » et fait des photos). Migrée d'un l'œil aigue marine pour être ici, près de Metz, elle m'attend, avec des élèves de troisième qui ont déjà accueilli une femme écrivain l'année d'avant, Gwennaëlle Aubry. Mais il ne faut pas tout expliquer m'a dit Catherine Riza me rappelant l'existence de ce texte. L'année dernière j'ai oublié de rendre la copie que l'année d'avant s'écrivait dans un catalogue de mouvements de danse pour Sissonne ; son camp militaire, son grand jeté, sa champagne un peu éteinte. Sauf lors du passage du train de marchandises transportant les déchets nucléaires, là ça s'anime, mais là je vais à Woippy, après avoir été aussi à Soissons, le quasi anagramme de Sissonne, chez (« le woulou (qui) est un animal végétal silencieux néanmoins féroce si on l'embête trop tôt le matin. si on lui tire sur les feuilles nouvelles ou si on lui coupe les ongles des racines... /...il parle plusieurs langues mais toutes avec l'accent français, alors qu'il n'est pas français, c'est pour jouer. il ne rentre jamais dans un wagon de première ou seconde classe, il glisse, à côté du train, sur une wassingue, là où la terre est lisse. ») et maintenant on va commencer à tourner le passé, le mapatrimoine advient quand : « Marie de France écrivait je ne sais à quelle heure quel lai../..) « Bele ami, si est de nus : ne vus sanz mei ne mei sans vus. »(dit Tristram à la reine) et l'éducation nationale peut cela, elle nous transporte dans son grand tablier, d'ailleurs tout le monde va à Woippy et je dois partir la veille tellement les trains sont pleins et dors à Metz où ça me manquait de m'éveiller à l'hôtel Foch. Près de Woippy mais loin de Marie de France writing en Angleterre, à Reading (son Wilde Oscar en sa wild prison) ses chan(ts)son(g)s, car lai en allemand veut dire lied et tout de suite le cerveau tadatilala Schubert. L'allemand à Metz c'est compliqué comme les voisins, mais les élèves à Woippy le 15 janvier 2013, une fois qu'on a mis les chaises en cercle (Madame ?) et qu'on n'a plus de tables auto-tamponneuses entre nos ventres, restent prudents : le lai, son chant long --- pourtant le rap, c'est un peu le moyen âge aussi non ? Bah on va voir ; j'écoute leurs voix après (à Paris et ailleurs) me dire bonjour et leur prénom et puis un autre nom-mot qui passe par là, au CDI du collège Jules Ferry, quand un à un je leur tends l'appareil enregistreur devant la bouche en tournant dans le cercle :

bonjour (rigole) je m'appelle Aloys (rigole) : lunettes (rigole)

bonjour je m'appelle Terence : bonjour

bonjour je m'appelle Amir : chaise

bonjour je m'appelle Alexis (pause) : j'ai pas de mot (rires)

bonjour je m'appelle Sarah : CDI

bonjour je m'appelle Safa : glace

bonjour je m'appelle Paola : écrivain

bonjour je m'appelle Anaïs : froid

-froid ?

-oui froid

-ah froid, pardon

bonjour je m'appelle Dellali, Seyyid-Ali : pipi

(rires)

-on parle français non ?

bonjour je m'appelle Soheib : fatigue

bonjour je m'appelle Carole : blanc

bonjour je m'appelle Djélissa : tableau

je m'appelle Laura : chaise

bonjour je m'appelle Hamsa : quel mot ? j'aime, voilà

bonjour je m'appelle Chaïne : vêtement

bonjour je m'appelle Charlotte : chaussures

bonjour je m'appelle Souad : neige

bonjour je m'appelle Myriam : bague

bonjour je m'appelle Linda : chaussures carrées

bonjour je m'appelle Nacera : bottes

bonjour je m'appelle Rabia : apprendre à se connaître et moins se juger

(rires)

-un mot !

-c'est un groupe de mots ça

-ah : Turquie

bonjour je m'appelle Abdelhalim : football

bonjour je m'appelle Kader : Tunisie

Bon et après on fait quoi ? C'est bien, c'est un peu difficile aussi de s'écouter, de rester concentré dans le cercle et pourquoi elle lit en tournant en rond ? Et pourquoi on se lève et on secoue les bras vers le ciel et on se rassoit (himmel und erde). Et le carnet d'a, c'est c'est ? c'est un carnet, à la deuxième séance on le lit comme une chambre à soi, dans son théâtre typographique avec une petite araignée. Madame, l'araignée ? oui, on va faire un carnet aussi, le carnet de V, le carnet de P, le carnet d'É qui commence par : « il se remet à faire froid, c'est la veille de pâques...et après, c'est vrai, cette année, le climat a le dernier mot, mais on y ajoute le dernier dernier du 14 mai 2013, quand Nabila a dit : loudé (écriture)

Assna a dit : soleil

Ebru a dit : vert

Chaïne a dit : parler

Djélissa a dit : rencontre

Laura a dit : échange

Davy a dit : livre

Yacine a dit : barque

Soheib a dit : modestie

Seyyid-Ali a dit : réussir

Abdel-Kébir a dit : dossier

Brahim a dit : bleu

Mucahit a dit : lac

Terence a dit : nuage

Alexis a dit : discussion

Safa a dit : carnet

Sarah a dit : mot

Bryan a dit : cercle

Hamsa a dit : livre

Madame Clotis a dit : partager

Sabine Macher a dit : couleur

Nacera a dit : étrange.

Marcus Malte

au Collège Henri Laugier à Forcalquier

Livres :

De Poussière et de sang (Pocket) et
L'Appel de la forêt de Jack London

Message du 19/11/12 21:59

De : « Valerie Brayda-Brun »

A : « Marcus Malte »

Objet : Collège de Forcalquier - À l'école des écrivains

Bonsoir,

Désolée de ne pas vous avoir contacté plus tôt. Suite à votre message, j'ai essayé de vous joindre aujourd'hui sur votre portable et je vous ai laissé le plus nul des messages...

Message du 20/11/12 23:32

De : « Marcus Malte »

A : « Valérie Brayda-Brun »

Objet : re: Collège de Forcalquier - À l'école des écrivains

Bonsoir,

Mais non, votre message n'était pas si nul. Je n'ai pas pu vous rappeler car il était trop tard. Je tâcherai de le faire demain.

Pour les dates, impossible le 31 janvier, donc ce sera le 14 février pour la première. Et si vous pouviez déjà me donner vos dates disponibles pour les suivantes, ça m'arrangerait pour m'organiser...

Et ainsi de suite. Le plus difficile, finalement, aura été de planifier les trois séances prévues. Mais nous y sommes arrivés.

Première séance le 14 février. Lever à 5 h, départ à 6 h. En voiture. Je n'aime pas conduire, mais pas moyen d'y aller en train : les correspondances ne correspondent pas, ni les horaires. Cent soixante kilomètres à parcourir. Je crains que ma vieille 206 me lâche et je crains la neige sur la route. Mais ça n'arrivera pas. C'est la Saint-Valentin et je me dis que c'est un signe. Quel signe ? Un bon signe.

De fait, on peut dire qu'il y a eu de l'amour dans tout ça. Une certaine forme d'amour.

J'ai bien aimé cette classe. J'ai bien aimé discuter et travailler avec eux. Des élèves de 3^{ème}. J'ai bien aimé leur rapport au livre et à la littérature en général. Pas forcément tous de grands lecteurs, mais dans l'ensemble quand même ouverts, curieux, ne rejetant pas d'emblée et en bloc tout ce qui a trait à la chose écrite. Pas forcément adeptes, mais respectueux. Prêts à en parler. J'ai bien aimé leur état d'esprit, leur attention, leurs réflexions. Leur humour aussi.

J'ai bien aimé l'ambiance qui régnait. Due en grande partie, je pense, à l'excellente relation qu'a su créer l'enseignante, Mme Brayda-Brun, avec ces adolescents. Ni trop familière ni trop sévère. Le juste milieu.

Je crois que cette prof aime ses élèves, et je crois que ses élèves le lui rendent bien.

Une certaine forme d'amour.

Au cours de ces trois séances, nous avons parlé de mon roman, *De poussière et de sang*, ainsi que du roman de Jack London, *L'Appel de la forêt*. Car la nouveauté cette année consistait à associer un ouvrage « classique » à celui de l'auteur invité. Nous avons vu les éventuels points communs entre ces deux romans, ainsi bien sûr que leurs différences.

Les élèves avaient lu, bien lu, et leurs remarques étaient souvent pertinentes.

Puis ils ont écrit.

Je leur avais demandé de changer de peau, d'en inventer une, celle d'un personnage de fiction, et de s'y glisser autant que possible. Ils ont produit chacun plusieurs textes, suivant ces consignes et contraintes. Et là encore, si l'homogénéité n'était pas parfaite au niveau des résultats, elle l'était quasiment en ce qui concernait la volonté et l'application. L'implication, je dirais même.

À l'heure qu'il est j'attends de recevoir leurs textes, corrigés et au propre, mais quoi que cela donnera, je considère d'ores et déjà que cette expérience est une réussite.

Oui, j'ai bien aimé.

Et si c'était à refaire, je serais prêt à nouveau à me lever à 5 heures et à conduire sous la neige.

Emmanuel Merle

Collège Le Laoul à Bourg Saint-Andéol

Livres :

Tous les matins je me lève, J.-P. Dubois

Un homme à la mer (Gallimard), Emmanuel Merle

Bourg-Saint-Andéol est une petite commune d'Ardèche, très près de la Drôme. Le Rhône sert de frontière entre les deux départements, et quand on arrive de Grenoble par Valence, il faut franchir un pont remarquable pour accéder à une cité pour laquelle on a coutume de dire, en Rhône-Alpes, qu'il est déjà « midi moins quart ».

En 2012 j'ai déjà participé à l'expérience qui consiste pour un écrivain à se rendre à 3 reprises dans un collège pour parler du « métier » d'écrivain et pour faire avec des troisièmes un peu de travail d'écriture. L'année dernière c'était au Pouzin un peu plus au nord.

Je suis venu pour la première séance le vendredi 19 avril.

Avec leur enseignante de français, Françoise Lopez, les élèves (une classe d'environ 25) avaient déjà rencontré un roman de Jean-Paul Dubois, *Tous les matins je me lève*, et un de mes recueils de poèmes *Un homme à la mer*. La première séance s'est donc déroulée avec le jeu traditionnel de questions-réponses : les questions ont tourné autour des raisons qui ont fait que j'avais choisi ce romancier ; en quoi m'avait-il donné l'envie d'écrire et quel était finalement le rapport avec mon écriture de poète. Si d'habitude les questions tournent beaucoup autour des conditions matérielles de l'écriture, en revanche cette fois-ci les interrogations étaient bien davantage en rapport avec les poèmes de mon recueil. Visiblement les textes, ou du moins certains d'entre eux, avaient touché des points sensibles chez beaucoup d'élèves : *Un homme à la mer* est consacré pour une bonne part à la mort du père du « narrateur », et pour une autre part aux baleines qu'on peut voir dans le Saint-Laurent, et qui deviennent une manière de métaphore de la solitude de celui qui est mort et de celui qui reste, ce qu'avaient bien compris les élèves.

J'ai été surpris et heureux (pour un écrivain c'est toujours fascinant de constater qu'on peut toucher quelqu'un) que naissent des questions, préparées, sur les choix de tel ou tel mot, ou sur le sens de telle expression. Mieux, deux remarques ont mis très vite à jour ce que je considère comme certaines faiblesses du recueil (comme par exemple tel poème écrit précédemment et tardivement inséré dans l'économie du recueil). Bref j'ai eu parfois la sensation d'être à découvert, ce qui témoignait d'une belle sensibilité à l'écriture.

Les séances du 17 et 24 mai, deux vendredis aussi, se sont très bien passées si on tient compte du fait que c'étaient pour eux les deux dernières heures de cours de la semaine. Pas évident de tenir le coup deux heures à écrire des textes avec contrainte, et cela deux semaines de suite.

La seconde séance a été une séance de prose principalement: j'avais repéré un paragraphe relativement neutre dans le roman de Dubois, et j'ai imposé aux élèves la première et la dernière phrase de ce paragraphe, à charge pour eux bien sûr d'en inventer le corps.

Première phrase: « Je n'avais pas vu passer la journée. »

Deuxième phrase: « La vie les avait déjà séparés ».

Il est toujours surprenant de constater la variété des univers qui sont convoqués. Bien sûr sont revenus à plusieurs reprises les rapports amoureux, la dernière phrase permettant de

solder une histoire d'amour, sont arrivés très vite aussi les conflits parentaux; parfois, plus rarement, des objets aussi dont le destin était de ne plus se revoir.

Très souvent, de la part des élèves, lorsque je me penchais sur leur épaule, la remarque: « Faites pas attention aux fautes, m'sieur ».

Un exercice qui marche à fond, car il tient du jeu et du pari sur la réactivité et l'imagination : 7 minutes d'écriture débridée, sauf que je donne un mot-intrus toutes les minutes (5 mots au total). Ça donne toujours quelque chose, car ils sentent malgré tout qu'ils peuvent se laisser aller, et qu'ils n'ont pas le temps de réfléchir, voire qu'on leur demande, pour une fois, de ne pas le faire...

Il y a toujours trois ou quatre élèves qui ne démarrent pas assez vite, quel que soit l'exercice, et qui du coup n'ont pas écrit. Pas grave, on a le droit. Il n'y a pas d'obstruction, ni de rejet, plutôt un réel dérapage initial et un léger sentiment de défaite, raison pour laquelle il ne faut pas insister. Ce qui n'empêche pas de réclamer silence et concentration, et de pousser un peu certains dans leurs retranchements.

Ce qui aide tout le monde, c'est la participation de leur professeur à toutes les « épreuves », occasion de féliciter ou de « tacler » l'enseignant.

Le 24, poésie. D'abord une mise en jambes, 3 « Je me souviens... » sous forme de 3 phrases, à la manière de George Perec. Bien fonctionné. Autre manière de faire écrire 3 vers sans qu'on s'en aperçoive vraiment.

J'ai proposé par la suite un exercice sérieux et difficile (ils me l'ont dit au moins dix fois): j'ai donné la partie gauche, uniquement, d'une de mes poèmes et leur ai demandé de compléter la partie manquante. Ce qui était difficile visiblement, c'était de comprendre qu'il s'agissait réellement d'une seule phrase (en 5 vers) et qu'il fallait donc qu'il y ait un rapport entre tout ça. Le résultat était correct, quoiqu'un peu court, certains (pourquoi pas) se contentant d'un ou deux mots supplémentaires par vers (paradoxalement certains autres ont écrit bien trop long, transformant le quintil en paragraphe de roman...).

L'exercice suivant que je considérais comme le plus difficile n'a pas posé de problème particulier : écrire 8 vers, dont les premier, troisième, cinquième et septième finissaient par un mot imposé avec lequel il fallait rimer à la fin du vers suivant (ai-je été clair?). Certains, écrivains déjà confirmés, ont écrit deux textes (de l'air « franchement peut-on passer aux choses sérieuses ? »). Un léger souci s'est présenté pour faire rimer « jaunes » avec des mots tels que « hommes » ou « étonne ». Une vague d'incompréhension devant mes remarques sur leur accent a fait que j'ai fini par accepter les fausses rimes.

En fait tous ces exercices ne sont que des jeux, mais peut-être sont-ils nécessaires (c'est ce que je crois) pour aborder en fin des 3 séances le plus compliqué : écrire un vrai poème, sans consigne de longueur, sans mot intrus, sans rime obligatoire, avec simplement l'obligation de ne pas traîner parce que l'heure tourne. Les résultats, du point de vue poétique, furent mitigés (mais qu'est-ce que j'en sais après tout), mais tout le monde a écrit, ce qui est le but, les vingt dernières minutes ont été toutes de concentration.

On ne sait pas ce qui se passe dans la tête des élèves pendant ces séances, mais il y a toujours l'un ou l'autre pour s'arranger pour me faire comprendre ou me dire que ça a été super pour eux. On vient vous chercher pour que vous veniez en cours et on vous dit qu'on a adoré la dernière séance, on vient vous voir à la fin et on vous demande si vous pouvez lire des textes qui ont été écrits en-dehors de l'école, on vous demande, pendant les moments d'écriture de « venir voir » si « ça va ce qu'on a écrit »...

Merci à Françoise Lopez de m'avoir invité, d'avoir préparé en amont les rencontres, et d'avoir écrit.

Stéphane Michaka

au Collège Étouvie à Amiens

Livres :

La Fille de Carnegie (Rivages) et

Double assassinat rue Morgue dans ***Histoires extraordinaires*** d'Edgar Poe

Enseignante : Mylène Doyen

Pour cette nouvelle participation au programme « À l'école de l'écrivain », j'étais en terrain connu. J'avais rencontré la plupart des élèves l'an dernier et je retrouvais la même enseignante. Mais les élèves grandissent et l'ambiance peut changer. Les enseignants, en salle des professeurs, observent qu'il y a eu plus d'exclusions définitives cette année que lors des précédentes. Plus que l'an dernier, il m'a semblé que les élèves turbulents ou réfractaires perturbaient les classes et faisaient l'objet de mesures disciplinaires. En serait-il de même avec la classe de troisième que j'allais rencontrer ? Ils avaient l'air si accueillant il y a quelques mois !

Dès la première séance, j'ai dû, avec regret, renoncer à utiliser le texte classique que j'avais choisi : *Double assassinat dans la rue Morgue* d'Edgar Poe, traduit par Baudelaire. L'enseignante m'assure que les élèves ont du mal à le lire, qu'ils n'en franchissent pas les premières pages. Je suis un peu dépité. On entend beaucoup parler de la baisse du niveau de lecture à l'école : « *De l'ordre de 20 % des élèves n'ont pas, à l'entrée au collège, une maîtrise suffisante du français pour y réussir leur scolarité, ainsi qu'au lycée* », peut-on lire dans l'étude Pirls publiée il y a quelques mois. J'ai pu mesurer concrètement comment cela se traduit en classe de troisième, face à un texte réputé « classique ». Un récit qui commence par une phrase abstraite du genre : « *Les facultés de l'esprit qu'on définit par le terme analytiques sont en elles-mêmes fort peu susceptibles d'analyse* », et se poursuit ainsi durant plusieurs paragraphes, est de nature à décourager des élèves de troisième. Du moins si on ne les accompagne pas dans la lecture, au fil de plusieurs séances. Le programme étant construit sur trois séances de deux heures, il m'est vite apparu que la simple compréhension du récit d'Edgar Poe par les collégiens aurait entièrement occupé les trois séances. L'enseignante a donc préféré mettre ce texte de côté pour se concentrer sur la lecture de ma pièce policière, influencée par le récit de Poe.

L'auteur-intervenant sera peut-être conduit, lors de prochaines rencontres, à choisir un texte moins « difficile ». Edgar Poe n'a pourtant pas la réputation de terroriser les élèves, du moins par le niveau de lecture qu'il requiert. Sommes-nous arrivés à une situation où on ne peut plus apporter en classe de troisième une nouvelle du XIX^e siècle sans prévoir plusieurs séances de travail pour en venir à bout, sans même devoir, au bout du compte, y renoncer ? Je crains que oui.

Dès la deuxième séance, pourtant, les collégiens ont montré leur capacité à s'emparer d'une histoire et à en faire un sujet de réflexion. Même s'il a fallu, avec l'enseignante, leur fournir un cadre d'écriture et de réflexion aussi précis que possible. C'est ici que le travail sur un texte dramatique, une pièce de théâtre, s'est révélé profitable...

En effet, qui parle théâtre parle situations et thèmes qui, passé l'écran habituel des mots peu usités, des termes à définir ensemble, se révèlent d'une appréhension facile par les élèves : « protagoniste », « antagoniste », « conflit », « enjeu dramatique »... Sans parler de la lecture à voix haute, passage obligé lorsqu'on se penche sur une pièce de théâtre. Le fait que nous ayons travaillé sur une pièce, policière de surcroît, nous a permis d'impliquer les élèves, de les faire écrire et jouer. Même s'il a fallu, en chemin, faire son deuil du *Double assassinat dans la rue Morgue*.

Après quelques questions spontanées (« *Monsieur, vos livres, vous les écrivez chez vous ?* », « *Vous faites des romans policiers ?* »), j'ai écouté les saynètes imaginées par les élèves à partir de ma pièce *La Fille de Carnegie*. L'enseignante avait guidé les collégiens en leur proposant plusieurs situations de départ, telle que celle-ci :

« Sondra et ses collègues du *New Yorker* : Dans les bureaux du journal, Sondra est confrontée à ses collègues, étonnés du dénouement de l'affaire et, pour certains, suspicieux sur son innocence. De plus, la jalousie jusqu'alors contenue éclate à l'encontre de cette enfant riche et gâtée qui doit alors se justifier de tout. **À vous d'imaginer les dialogues et les didascalies (obligatoires).** »

Après chaque saynète lue par plusieurs élèves, j'ai pris un temps pour relever les qualités et les lacunes des dialogues. Nous avons abordé la question du registre, puisqu'il ressortait de leur lecture qu'ils avaient employé l'ironie, puis la remontrance, puis la menace, etc. Au-delà du registre et de la langue, des thèmes ont été esquissés : l'acceptation ou le refus de la différence, les rapports parent / enfant. Lorsque j'ai mentionné le livre *La Cicatrice* de Bruce Lowery, je me suis rendu compte qu'une des collégiennes le connaissait, l'avait lu il y a peu (hélas, cette élève, Laurie, était absente à la dernière séance en raison d'une sortie « char à voile » organisé par l'atelier scientifique). L'enseignante me dira de Laurie que c'est une élève « à part », qui a plus de lectures que ses camarades — ceux-ci d'ailleurs la regardent bizarrement !

En pointant une répétition dans une des répliques (« *rien à faire avec l'affaire* »), j'ai abordé la polysémie des mots en français, en prenant l'exemple du mot « riche » : « pété de tunes », et « riche en calcium », sont quelques-uns des exemples que les élèves ont donnés.

Une autre saynète a révélé de belles qualités d'écriture chez l'une d'entre eux. Elle parvenait à rendre ses dialogues très vrais, imitant l'oralité sans rien d'artificiel (« *La vie, je vais la voir tout de suite : je vais faire mon échographie* », ainsi se terminait la saynète).

Comme ils utilisaient des maximes dans leurs dialogues, nous avons également passé un moment à parler du rôle des maximes et proverbes dans les dialogues de théâtre. Pour entamer bientôt un débat sur la répartition des rôles, les stéréotypes hommes / femmes : « *Faire le père, c'est quoi ?* » leur demande l'enseignante. Et un élève de répondre : « *C'est aller travailler, gagner de l'argent.* » Lorsqu'on a entendu la réplique : « *Tu préfères ta conscience au bien-être de ton enfant* », j'ai entendu une collégienne glisser : « *Ça nous parle !* »

Autre intérêt de l'écriture théâtrale produite par les collégiens : on part du langage parlé, c'est-à-dire de celui qui leur est le plus naturel, pour les faire aller vers l'écrit. Ainsi, lorsqu'un élève prénommé Guillaume écrit : « *Si tu sais quelque chose, dis-le moi, parce que si je mène mon enquête seul et que je trouve quoi que ce soit sur toi, que tu es mêlé à cette histoire, j'ai pas envie de te mettre en prison.* », on passe dix bonnes minutes, avec toute la classe, à retravailler cette phrase pour en faire un peu plus qu'un premier jet. Car l'écriture, c'est toujours de la réécriture, plus encore au théâtre où le dialogue doit avoir un naturel qui ne s'obtient qu'en resserrant les répliques, en les rendant efficaces et concises.

En conclusion, passée la première déception — renoncer à leur faire lire un classique du XIX^e —, les séances se sont révélées fructueuses. Parce que l'écriture et la pratique (même brèves) du théâtre nous a permis de tenir les collégiens en éveil. De les rapprocher, surtout, de thématiques qui les concernent, étant proches de leur expérience quotidienne.

Renoncerais-je pour autant, une prochaine fois, à leur faire lire Ovide ou Shakespeare en français ? Peut-être pas, mais je sais qu'il faudra prendre de nombreux détours, et me souvenir de cette expérience au collège Etouvie. Y consacrer, au bas mot, trois séances. C'est bien le moins pour traverser maximes, polysémies, stéréotypes, et concision de la langue.

Annie Mignard

Collège George Sand, à Châtelleraut

Livres :

La Guerre de feu, J.H. Rosny Aîné

La Fête sauvage (Chemin de fer), Annie Mignard

Le collège est construit entre des pavillons à jardins et des prés, qu'on voit de la cour où les élèves se poursuivent comme des zébulons. On y applique d'excellentes idées pour donner aux élèves des bases, en histoire — l'histoire de France est peinte en fresques par les élèves tout au long du couloir du premier étage — et en français — ils ont tous reçu un dictionnaire de langue, un « Robert du collège » —, ainsi que des règles rassurantes : les élèves se lèvent quand leur professeur Mme Vandel entre avec moi dans la salle. Ce sont des quatrièmes.

Il y en a un qui a une demi-tête de plus que moi, et plusieurs une tête de moins que moi. Ils ont le même âge, treize ans, treize et demi, des garçons, une petite poignée de filles, que je remarque en poignée car elles sont serrées les unes contre les autres sur un côté de la salle.

Ce qu'ils ont tous aussi, ce sont leurs regards. Ils me regardent avec des yeux ronds, non pas écarquillés, mais arrondis d'attention, de confiance. Houlà. Ne leur mens pas.

Alors, comme ils ont tous vu mon site et ont préparé des questions, sur ma formation, je me retrouve à parler de mon enfance pauvre en HLM, du destin promis de travail à quatorze ans, de notre changement de ville pour nous faire continuer la classe. Ils sont tout oreilles, ils comprennent, ils vivent aussi des situations difficiles.

C'est le moment où Mme la Principale vient écouter quelques minutes, et je songe tout en parlant, c'est assez mélodramatique à raconter devant une Principale, mais tant pis, c'est ça. Des comptes rendus des élèves, Mme Vandel ne me montrera que les deux meilleurs. À les lire, j'ai l'impression de me voir peinte par Picasso : « Annie à Marseille avait une vie de rat. Sa mère était suicidaire. Ils déménagèrent à Nice, sa mère trouva un boulot, et elle devient une fleur. »

Les six filles, justement, forment un bloc muet sur un côté, tandis que les garçons rivalisent de questions, lèvent la main, bougent sur leur chaise. Elles me rappellent ma timidité obstinée et douloureuse, et combien j'ai dû me forcer à prendre la parole pour peu à peu moins rougir, aussi je leur suture à chacune une question. Elles la lisent, toutes raides, d'un air malheureux.

Hugo, qui m'écoute depuis le début, le regard bleu, attentif et grave, ouvre enfin la bouche pour une question : « Est-ce que vous aviez des doutes sur vos capacités pour un métier futur ? » Sur le moment, je réponds : « Non, à treize ans je devais travailler à quatorze, je ne voulais pas voir mon avenir ni un métier futur, je me dépêchais d'apprendre, de lire, d'avalier ce qu'on allait m'arracher de la bouche. » Mais sa question me tord le cœur, et je me demanderai jusqu'à la fin comment lui donner, moi, en passant, confiance en lui, parce que cette question, c'est à lui-même qu'il la pose. Parce qu'il a pensé peut-être à un métier possible, et qu'il se dit déjà, en lui-même : oh moi, je ne pourrai jamais, ou : est-ce que je serai à la hauteur ?

Il y a des bons, certains font du latin. Ils me demandent comment je travaille, je parle écriture, lecture, et amour de la langue et génie du peuple à inventer la langue. J'en profite pour leur glisser que les linguistes estiment entre six et huit millions le nombre de mots en français, sans compter les noms propres. Je leur raconte ma rage et mon humiliation à ne pas pouvoir commencer mon premier roman. Quand je leur dis que j'avais décidé de me jeter dans la Seine si je ne l'avais pas fait à une date donnée, ils rient.

Lounès, qui, au premier rang, m'a bombardée de questions sans souvent même écouter mes

réponses, se jettera sur la Principale dans la cour : « On a rencontré un écrivain, c'est génial ! » Contentement de la Principale, qui me dira sa joie, croisée plus tard, et qui rit, comme le Principal adjoint me dira à la fin de la troisième fois leur espoir que j'aie ouvert des vocations chez les élèves, des ambitions, et qu'on continue, que je revienne.

Contentement aussi des parents, à qui leurs enfants — même les muettes — ont tout raconté.

C'est jour de grève la deuxième fois, ils sont moins nombreux, on parle des deux livres, *La Guerre du feu*, de Rosny aîné, et ma *Fête sauvage*. Il y a cinq primo-arrivants, qui n'ont donc pas lu. *La Guerre du feu*, qui a été écrite pour des adolescents il y a un siècle en 1911, a été dure à lire pour certains, et Mme Vandel a dû chercher un audioguide, le livre lu à la voix, pour qu'ils comprennent les phrases, parce qu'ils n'en voyaient pas la structure et la scansion par eux-mêmes, à la lecture par les yeux.

J'avais suggéré le film du même nom, tiré du livre par Jean-Jacques Annaud, avec l'idée que l'image leur serait plus facile et attirante que le livre. Mme Vandel leur en a projeté le début le matin même. Ils ont ri, mais Mario, celui qui a une demi-tête de plus que moi, n'aimait pas que les personnages du film ne parlent pas. L'après-midi, arrive Lounès, qui n'avait pas vu la projection du matin. Je demande qu'on lui résume le film. Cissé explique : « Voilà : c'est moins bien que le livre ! »

Que c'est doux à entendre.

Cinq filles coude à coude au deuxième rang, deux sont primo-arrivantes et n'ont rien lu, mais deux commencent à se dégeler. Il y a des mots qu'elles, qu'ils ne connaissaient pas dans *La Guerre du feu*. Paul dit intelligemment qu'il essaie de comprendre par le contexte et n'ouvre le dictionnaire que s'il ne comprend vraiment pas. On parle de vitesse de lecture, plus lente sur un poème, plus rapide sur une description, des changements de vitesse qu'on opère en lisant un roman. Un petit blond s'extasie qu'il y ait un livre enfin sur la préhistoire, ce n'est pas si fréquent. Je leur raconte comment l'énergie du livre me parlait à treize ans, le désir, la quête, ces gens qui courent tout le temps et qui vont chercher le feu. Je leur lis des passages précis où je me retrouvais. Quand je dis que Naoh avait les épaules tombantes et que sa tribu ne l'aimait pas et que voilà, c'était tout moi, parce que mes parents ne nous disaient jamais, ma petite chérie, je t'aime, Mario, au dernier rang, murmure : « Moi non plus, mes parents ne me disent jamais, mon petit chéri, je t'aime ». Alors je m'empresse d'expliquer que je croyais que mes parents ne nous aimaient pas, mais qu'en fait ils nous aimaient et donnaient toute leur vie pour nous.

Mon livre leur a été plus facile à lire. « Pourquoi, demande le petit Préhistorien, parmi tous les faits divers, vous avez choisi celui-là ? » J'explique qu'on peut être aveugle, sourd, manchot, on est sûr au moins d'une chose : on a la terre sous ses pieds. Ça, on est sûr. Et j'ai lu : un enfant est tombé dans un trou de la terre, on n'arrive pas à le sortir. Les élèves ont fait des recherches au CDI sur les mythes de la terre, la mère nourricière. J'explique comment je l'ai écrit sur un long temps, par étapes, et si cette histoire m'a touchée, c'est ma cave, dis-je.

La troisième fois, c'est la fête, dans le CDI de Nathalie, la bibliothécaire. Ce sera à eux d'écrire. Ils sont répartis en six tables, et écrivent un acrostiche sur leur prénom, et leur nom s'ils peuvent. On a sorti un tableau blanc d'un coin de la bibliothèque et je leur montre au tableau un exemple sur mon prénom. Dans leurs noms il y a souvent des K, des J, des X, des H, des Y, dont les porteurs sont bien perplexes. J'écris au tableau les mots en K, H, X, J ou Y que les autres suggèrent. Ça parle, ça saute d'une table à une autre, Mme Vandel tend un index impérieux, ça revient à sa place, des dictionnaires s'ouvrent, les trois adultes naviguent, Johanna dévoile calmement son cahier personnel de poèmes, le petit Préhistorien a l'œil dans le vague en écoutant ses voisins, ils seront incomparables et incritiquables.

Quand ils viennent à tour de rôle devant le tableau blanc lire leur poème ou celui du copain qui n'ose pas, ça applaudit, ça s'exclame, je dis bravo !, Mme Vandel prend des photos. Je fais venir les timides avec un moulinet du bras.

La Très-Timide est une primo-arrivante — qui a fait de grands progrès depuis un mois, puisqu'elle est arrivée à écrire, avec force ratures comme tous, son acrostiche. Elle a un rideau de cheveux auquel elle réussit, en baissant la tête, à faire cacher la rougeur de ses joues rondes. Et comme elle est assez petite, il la cache bien. Son acrostiche a six lignes, une histoire de chat qui veut voler du lait dans le frigidaire, et sur les six lignes, debout à côté de moi, tête baissée, rouge, elle s'arrête trois fois de lire, et s'appuie de l'index sur l'estomac, discrètement, pour pouvoir continuer. On applaudit, et en se rasseyant, elle me porte un regard content, terrifié, éperdu, je lui dis rien qu'à elle : « C'était très bien, bravo. »

Messaouda, qui vit ici depuis longtemps et peut-être même y est née, et qui est bonne en français, lit son beau poème lyrique et au cœur gonflé pour « mon pays, l'Algérie ».

Ils ont quasi tous écrit des poèmes d'amour.

Amour du pays, Messaouda. Amour confiant, Paul, « Blaguons ensemble | Reste avec moi... ». Amour filial, Johanna, « Embarrassée, je viens te dire, maman, je t'aime ! ». Amour de passage, Laïla, « Zina a un ami | Il va partir | Restera son souvenir. » Mystères de l'amour, Mario, « Il faut que je l'emmène dans une chambre | On crie dans tous les sens. » Amour péché, Lounès, « Les filles, c'est interdit d'aller les voir... | Islam est ma religion. » Mais il revient avec un autre acrostiche qu'il a écrit sur le nom d'un copain, « Kalach chargée | Jeune fille je t'ai tuée... » C'était bien la peine de croire s'interdire les filles. Amour douloureux, Jules, « Ne t'en va pas | Tiens-moi fort | Oseras-tu partir | Si je te dis, reste ? » Et on se dit, telles qu'il envisage les choses, qu'est-ce qu'il va souffrir. C'est du Jacques Brel, pur, à treize ans, « ne me quitte pas... »

Aussi, quand ils m'apportent leur livre pour que je les signe — et Cissé, qui est petit, noir, vif, rieur, avec de grands yeux, et qui refuse que je mette un accent à son prénom, se rue pour que je lui dédicace mon livre. Mon pauvre livre. Il est tassé en forme de cuillère et son papier est gaufré, à croire que Cissé l'a enfoncé dans sa poche-revolver avant de s'asseoir dans l'eau, puis l'a laissé sécher comme ça — aussi, alors que je m'étais demandé pendant un mois ce que j'écrirais à chacun, je leur écris à tous : « Affectueusement. »

Isabelle Minière

au Collège Diderot à Besançon

Livres :

Il sera là debout (D'un noir si bleu) et

La Décharge de Béatrix Beck

Quand j'ai lu « Besançon » sur la lettre, j'ai pensé : c'est loin, c'est froid.

Quand j'ai reçu les premiers mails de Sophie, le professeur de français, et de Marie, la documentaliste, j'ai trouvé que ça se réchauffait sacrément. Je me suis sentie attendue, et mon petit doigt m'a dit qu'il allait se passer de belles choses à Besançon. Beaucoup d'attention à mes propositions, dans ces premiers échanges, et le très vif désir que les élèves fassent leur miel de ces rencontres. Besançon me paraissait déjà moins loin.

Quant aux livres présentés aux élèves, j'avais choisi le livre de Béatrix Beck, *La Décharge*, et mon roman *Il sera là, debout*, publié en septembre 2012. Le point commun entre ces deux livres, c'est qu'on entend la parole d'une enfant, puis d'une adolescente et d'une jeune adulte. Or j'allais m'adresser à des adolescents, au sortir de l'enfance, et leur donner la parole, à eux aussi, les écouter, les inviter à écrire.

La Décharge m'avait beaucoup marquée, et sa re-lecture m'a enchantée, comme lectrice et en tant qu'écrivain : inventivité de la langue, fantaisie, expression des sentiments et des émotions, humour, poésie, trouvailles d'écriture, dimension sociale aussi puisque la jeune Noémie du livre vit dans une grande pauvreté, à la marge de la société. Le charme et l'intérêt de ce texte me semblaient évidents.

En revanche, je craignais que mon roman, *Il sera là, debout*, soit perçu comme trop dur, trop difficile émotionnellement pour les élèves : dans ce livre, une petite fille assiste, impuissante, à la maladie de son père, et exprime à la fois son amour pour lui et sa détresse de le voir ainsi.

En fait, ce fut le contraire : c'est *La Décharge* qui a semblé d'une lecture trop difficile, le langage y étant peu habituel, en plus des conditions de vie dramatiques de la jeune héroïne. J'ai donc proposé de transmettre moi-même le livre de Béatrix Beck, d'en parler, d'en lire une partie à haute voix, tandis que les élèves lisaient mon livre, de façon autonome et préparaient en classe les questions qu'ils souhaitaient me poser, les retours de lecture qu'ils souhaitaient me faire.

Ainsi fut fait.

Il neigeait le 18 janvier quand je suis arrivée à la gare TGV Besançon - Franche-Comté, perdue au milieu de nulle part. J'ai regardé les traces de mes pas dans la neige, et je me suis dit que c'était un bon présage.

Oui, il faisait froid à Besançon. Froid dehors. À l'intérieur, beaucoup de chaleur, un très bel accueil. Marie, Sophie avaient su éveiller la curiosité et les élèves m'attendaient avec beaucoup de sympathie et d'intérêt. Ils avaient lu mon livre et y ont réagi. Ils m'ont posé de nombreuses questions sur l'écriture, la dimension autobiographique du livre. Ils m'ont raconté comment ils avaient perçu mon roman, ce qu'ils avaient ressenti en le lisant. Ce fut un bel échange, très riche humainement. Le texte s'incarnait, je l'ai vraiment senti, et c'était beau à vivre.

Marie m'avait préparé un beau et troublant cadeau : les élèves ont lu à haute voix les passages qui les avaient marqués, qui les avaient touchés, qui les avait fait sourire aussi. Mes mots à moi, dans leur bouche à eux, ce fut un très beau moment, très émouvant. Je les ai remerciés.

Je leur ai présenté *La Décharge*, raconté l'histoire et lu plusieurs passages — choisis avec Sophie, le professeur. Cette lecture à haute voix m'a semblé très intéressante, elle leur a permis d'entrer dans le texte en douceur ; entre chaque passage, j'expliquais une chose ou l'autre ou ma façon à moi d'entendre ce texte, ma sensibilité à l'écriture.

On a tous trouvé que le temps passait trop vite, et je suis partie en me disant « déjà ? » et contente

de revenir bientôt.

Non, ce n'est pas si loin Besançon, je me suis dit, le 1^{er} février, quand j'y suis revenue pour ma deuxième intervention.

Nous avons convenu d'un atelier d'écriture. D'abord j'ai lu quelques passages de *La Décharge* où B. Beck parle de l'écriture, en les commentant et en insistant sur la liberté de cette écriture. Je leur ai proposé une consigne : se mettre à la place d'un enfant qui raconte quelque chose (un évènement particulier ou bien sa vie d'enfant), écrire « je », même si c'est un *je* fictif. S'inspirer de faits réels ou bien inventer, parler de soi ou de quelqu'un d'autre ou d'un mélange des deux. J'ai invité à la fantaisie, à se sentir libre dans la façon de dire. Pour ceux qui le souhaitaient (ou qui avaient du mal à démarrer), j'ai proposé une phrase de début, une sorte de déclencheur : « Je n'aurais jamais cru qu'un jour j'écrirais... », clin d'œil à Béatrix Beck, la première phrase de *La Décharge* étant « Je n'aurais jamais cru qu'un jour je prendrais la plume. »

Puis je suis passée les voir, les aider à commencer ou les aider à formuler ce qu'ils voulaient dire, accueillir ce qu'ils exprimaient, les encourager. Et les féliciter. Parce que oui, ils s'y mettaient. Et pour certains y trouvaient plaisir, ou bien la simple satisfaction d' « y arriver », de voir leurs phrases inscrites sur leur feuille.

Ensuite nous avons partagé. J'ai proposé que ceux qui le souhaitaient lisent leur texte, soit entièrement, soit partiellement — pour qu'ils puissent garder pour eux les passages qu'ils jugeraient trop personnels. J'ai indiqué auparavant une règle de « non-jugement », de bienveillance envers les autres. Et ça a bien marché. La plupart ont lu leur texte, certains n'en ont lu qu'une partie. Seuls quelques élèves (trois ou quatre) n'avaient rien écrit. L'ambiance était chaleureuse, empathique, nous avons créé un lien, eux et moi. À mon départ, ils étaient déçus qu'il n'y ait plus qu'une seule fois à nous revoir.

Je suis partie le sourire aux lèvres. Émue aussi, par la confiance de l'une, les paroles d'un autre, tout ce qu'ils avaient mis d'eux-mêmes dans leurs textes.

On fait quand même « un chouette boulot », je me suis dit dans le train. Non, non, Besançon c'est pas si loin.

Besançon était encore blanc, le 15 février ; et la chaleur humaine bien présente à Diderot. Sophie, Marie, les élèves... Beaucoup de bienveillance autour de moi, même des élèves d'autres classes sont venus me voir au CDI, ils m'avaient lue grâce à Marie qui avait fait circuler mes livres et ils voulaient me rencontrer. Je n'oublierai pas ces petites de 6^{ème}, encore petites filles, pas pour longtemps, me parlant avec émotion, heureuses de rencontrer l'auteur qu'elles avaient lu. Émotion partagée.

Pour faire en sorte que tous écrivent, même peu, j'ai varié les consignes, proposé plusieurs phrases de départ, stimulant l'imaginaire, la curiosité, et suggéré aussi de partir de la difficulté même d'écrire, par exemple « Je n'ai pas envie d'écrire parce que... ». Enfin je les ai invités à parler de ce qui leur tenait à cœur, de qui les intéressait. Le CDI étant mis à notre disposition, les élèves ont pu s'espacer, ou bien se regrouper par affinité, et je suis allée les voir tous, individuellement, discuter avec eux, lever les blocages, les aider à dire.

Ils ont tous écrit quelque chose, je crois bien.

Puis ils ont lu leurs écrits, et j'ai été impressionnée par la façon dont ils s'étaient emparés de la possibilité de s'exprimer sur ce qui leur tenait à cœur, l'inventivité des formes choisies. Céline avait écrit des petites chroniques sur des sujets très différents. Un autre avait choisi l'humour, la dérision ; une jeune fille avait raconté la naissance de son petit frère, et comme elle l'aimait, même s'il l'agaçait parfois. Des choses vécues.

Iliès, farceur, a repris un passage de mon livre pour l'insérer dans son texte : c'est un passage où le père en colère jure, dit des grossièretés. Il fallait voir Iliès jubiler de dire en classe des gros mots, en toute impunité.

Puis... Puis le goûter ! On me l'avait promis, et il était superbe, ce goûter. L'occasion de parler en particulier avec l'un ou l'autre, une jolie façon de se dire au revoir.

Iliès a été « métamorphosé » par ces rencontres (dixit Marie), il a changé ses vœux d'orientation : à

la place d'une filière professionnelle, il veut s'inscrire en L. Filière littéraire, parce que ça lui a plu d'écrire, parce qu'il ne voit plus les livres de la même façon. Maintenant, ça l'intéresse, les livres... Une goutte d'eau, peut-être ? Et alors ? Pour lui ça change tout. Elle est si belle, cette goutte d'eau ; et toutes les autres gouttes d'eau : avoir été encouragé, félicité, compris, entendu... Moi, je crois aux gouttes d'eau.

La cloche avait sonné, ils étaient en vacances pourtant certains sont restés jusqu'au bout, jusqu'à ce que je reparte à la gare. Je leur ai fait la bise, et ils étaient émus.

Je suis repartie avec des gâteaux, du comté... et de bien beaux souvenirs. Des souvenirs de gouttes d'eau ?

Sophie, Marie, vous avez été formidables, ça me fait de la peine mais il faut que je m'en aille. Mais je vous emmène avec moi, parole.

C'est pas si loin, Besançon, et c'est pas froid, non. Il fait bon à Besançon.

Jacques Mondoloni

au Collège Jules Verne à Montluçon

Livres :

Le Guide du Tuard ou Halte au Réchauffement touristique (Oskar) et
L'Arrache cœur de Boris Vian

Liberté, violence et vocabulaire

Avant d'écrire le compte rendu de mon intervention au collège Jules Verne de Montluçon, j'ai parcouru les témoignages de mes amis écrivains, en mission dans les écoles de France, mis en ligne sur le site de la MEL.

À travers leurs impressions, leurs analyses, plus ou moins optimistes, on peut se faire une idée des préoccupations et du comportement des jeunes actuels. Alors que dire de neuf ? Le manque de culture ? L'agressivité des récrés ? La drôle de langue des banlieues ?

Sur le terrain, au contact, j'oublie en tout cas les faits de violence qu'on peut voir en boucle sur les chaînes d'Info continue quand se produit un incident ou un règlement de comptes qui tourne mal.

Voilà le groupe d'élèves : c'est une troisième, une vingtaine d'ados dont les parents sont des nouveaux arrivants, provenant d'Europe centrale, d'Afrique, en train de s'intégrer à la société française.

La professeur de français, Valérie Weber, me les présente avec bienveillance, et les mots qu'ils prononcent correspondent à ce que j'ai déjà entendu chez ce public, les questions qu'ils posent ressemblent à celles pour lesquelles j'ai une réponse, ayant eu l'occasion d'animer des ateliers d'écriture ou de lecture en milieu scolaire.

J'ai pris avec moi deux livres qui vont couvrir les 3 interventions prévues (11 février, 25 mars, 8 avril 2013). Le premier est de moi : *Le Guide du Tuard ou Halte au Réchauffement touristique*, publié aux éditions Oskar : l'histoire d'un type qui tient à éliminer les auteurs de guides touristiques responsables, selon lui, de la dégradation, pollution de notre planète. La beauté de la Nature, la beauté des chefs d'œuvre laissés par les hommes doit rester secrète, la publicité n'apporte que de nouveaux prédateurs. Évidemment, c'est une charge satirique, une fantaisie colorée d'humour noir.

Le second, c'est *L'Arrache-Cœur* de Boris Vian que dans mon souvenir je croyais de lecture facile, ayant oublié la ribambelle de mots-valises.

Un exemplaire du mien a été distribué à chaque élève et en principe ils l'ont lu — je l'avais choisi pour son épaisseur : une cinquantaine de pages, connaissant leur réputation de frugalité littéraire.

J'essaie de leur montrer que je me suis moqué du phénomène touristique par goût anticonformiste, qu'on a le droit de dénoncer, voire de vouloir détruire l'ordre social établi par les mots, et les images qui s'en dégagent, quand on est écrivain. La littérature est un exercice de liberté à jet continu. L'écrivain, c'est du poil à gratter lancé sur les princes qui nous gouvernent, et même sur l'esprit des lois. Voilà pourquoi parfois les écrivains finissent en prison ou massacrés.

Mais quand je leur demande d'écrire quelque chose de « marrant » sur un monument, un haut lieu de leur région, ils ne sont pas partants. Ils s'imaginent qu'ils « vont dire du mal » du château, du musée, de tel paysage de leur patrimoine... L'exercice de transgression tourne court, bien que je leur souffle la différence entre égratigner et descendre en flamme... Ils

préfèrent évoquer sous un beau jour l'excursion qu'ils ont choisie, de mémoire ou piquée dans un guide Michelin.

Le bide, donc, mais c'est ma faute : parler de liberté, et son corollaire : la violence, ça devrait conduire à distribuer un dictionnaire de synonymes. La violence commence par manque de vocabulaire, la maîtrise du vocabulaire freine la violence, et quand on peut mettre un mot précis sur une action ou une attitude, sa gravité peut même s'éteindre.

Avec Boris Vian, j'ai eu moins de problèmes : le passage dans *L'Arrache-Cœur*, sur la « Foire aux Vieux », une parodie finalement accessible d'emblée, leur a plu, et quand il s'est agi de faire le contraire : écrire sur une « Foire aux jeunes », ils se sont bien éclatés. Un élève a composé un rap, et ils se sont taquinés en faisant apparaître tel ou tel de leurs camarades dans leur texte. La lecture a pris une allure de joyeuse déconnade. Vive la liberté, monsieur.

Richard Morgiève

Collège Paul Langevin à Avion/Lille

Livres :

Mon amie Flicka, Marie O' Hara

United Colors of Crime (Carnet du Nord), Richard Morgiève

C'est la troisième année que je vais au collège Langevin, à Avion. Des liens profonds existent désormais entre certains professeurs et moi. Quelques élèves sont accrochés par le besoin d'écrire. Ils m'envoient leurs textes. Ils ont besoin de moi, moi père, grand-père, autre, étranger. Par les mots, ils se sont noués à une forme d'espérance. Ce n'est pas du romantisme. Ils essayent d'exprimer ce qu'ils ne peuvent pas dans la vie courante. Ils apprennent qu'écrire n'est pas vivre, c'est vivre autrement. Souffler n'est pas jouer. Ils structurent leurs émotions, la communiquent. Font quelque chose de leur vie. Ils entrent en relation de manière intelligible, par le langage. C'est capital car ils sont coupés du langage, relégué par les choix politiques, quelque part. La vraie crise, c'est celle de l'absence de transmission du langage. C'est une catastrophe qui mène des générations à l'échec, à une pauvreté désespérante qui ne s'exprimera pas, ne s'écrira pas. La crise du langage coupe et coupera de plus en plus notre pays en deux, les nantis et les autres.

Pour moi, venir au collège Langevin c'est avoir une place dans la bataille entre un pouvoir qui a perdu tout rapport avec la réalité et une réalité qui a perdu tout rapport à la grammaire, à toutes les grammaires, à l'ensemble des structures et des règles de la langue mais aussi celles du lien social, politique, culturel.

L'écriture peut coudre celui qui écrit au temps, à la réalité, à toutes les grammaires. Il ne s'agit pas, bien sûr, d'apprendre à ces adolescents d'écrire un texte mais bien d'écrire leur être. De le nommer. D'apprendre, par le biais de l'écrit, à se reconnaître et à reconnaître les autres. À voir et entendre ses sentiments, ceux des autres. À comprendre qu'ils sont un corps. Que ce corps peut les aider à se nommer, à prendre leur place. Question qu'ils ne se posent pas. Comme celle de leur avenir. Non pas par punkitude mais par désespérance amorphe. Pour vivre, il faut savoir ce qu'est mourir. Pour moi mourir, c'est accepter de voir, de savoir. Mourir de son vivant, c'est ce que le langage apprend. Bien sûr que ça ne se dit pas forcément, mais je suis là pour essayer de mettre dans la main de ces enfants la boucle des lettres, pour leur apprendre le geste du moissonneur.

Il n'y a que la mort, c'est elle qui nous apprend à lire ; et à vivre.

Pour compléter et prolonger cette relation d'apprentissage, de découverte, j'ai demandé à un professeur de lettres du collège, Estelle Zymny, de suivre l'écriture de mon nouveau roman. Comme une éditrice, avec les mêmes responsabilités. Le même pouvoir total — voire totalitaire. Je ne peux pas écrire sans Ce Grand Juge qui corrige mes mots...

Deux autres professeurs, Edwige Allaert et Frédéric Lepan ont accepté eux aussi de participer à cette aventure et de donner leur avis sur le travail.

L'hiver se termine dans le printemps. Je suis fatigué, souvent déprimé. Bien souvent je reçois des mails des enfants. Le dernier reçu, aujourd'hui, commençait par : « Chère Richard »...

Nimrod

Collège Jacques Prévert à Flavy Le Martel

Livres :

L'Étranger, Albert Camus

L'Or des rivières (Actes sud), Nimrod

On appelle école la joie et l'enjouement de s'instruire. Au commencement est le plaisir, quelles qu'en soient ses contraintes. Ceux qui l'aiment sont volontaires et alertes. Ceux qui ne l'aiment pas soulignent qu'elle ne les émeut pas. C'est l'école des écoles, à savoir un lieu de création.

C'est aussi une institution. L'instituteur travaille à donner aux élèves une cohérence qui lui soit digne. L'analogie avec l'écrivain est frappante, qui, rechignant à s'illustrer comme un élément *intégré* de la société, reste malgré tout l'être qui reflète le mieux ses états. Cette fonction de miroir est la conséquence d'un travail acharné. La société vit en lui ; plus précisément, elle réclame de lui un témoignage unique en son genre. Il la confesse, la radiographie, la cartographie... C'est une tâche ingrate du point de vue de la société, mais heureuse en ce qui le concerne. L'écrivain instruit et s'instruit comme s'il n'appartenait à aucune institution. C'est l'aspect le plus frappant de *L'Étranger* lorsqu'on s'interroge sur la place qu'y occupe la vie d'Albert Camus. Elle est essentielle, mais sous-tendue par la distance.

La vie, quelle qu'elle soit, a besoin de se raconter, et ce dernier passe par les choses, qui en sont les meubles. Camus avait une tendresse certaine pour Hegel et sa « dialectique du maître et de l'esclave ». C'est le thème majeur de son œuvre, lui qui ne parle que d'amour et de poésie. Les choses sont nos bien suprêmes dans la mesure où seul le mobilier rend possible le roman. Les juristes de Louis XIV l'ont démontré avec une maestria digne des logiques les plus cauchemardesques. En définissant l'Africain comme « un bien meuble », ils ont justifié l'esclavage au nom de la couleur de la peau (*le Code noir*). Ils ne se trompaient en rien dans la mesure où le mobilier nous apporte confort et appui. L'esclave est le bien indispensable des hommes. À la différence de Gide, de Proust ou de Sartre, Camus ne possède rien, il ne peut que raconter le *silence de sa mère*. Il vide le silence de son amertume en l'intégrant dans la féerie de la nature. Elle est « profonde », sa mère :

À présent du moins, l'incessante éclosion des vagues sur le sable me parvenait à travers tout un espace où dansait un pollen doré. Mer, campagne, silence, parfums de cette terre, je m'emplissais d'une vie odorante et je mordais dans le fruit doré du monde, bouleversé de sentir son jus sucré et fort couler le long de mes lèvres. Non, ce n'était pas moi qui comptais, ni le monde, mais seulement l'accord et le silence qui de lui à moi faisait naître l'amour. Amour que je n'avais pas la faiblesse de revendiquer pour moi seul, conscient et orgueilleux de le partager avec toute une race, née du soleil et de la mer, vivante et savoureuse, qui puise sa grandeur dans sa simplicité et debout sur les plages, adresse son sourire complice au sourire éclatant de ses ciels⁴.

Le véritable pauvre brûle du désir de se partager avec tous. La mesure de sa richesse dépasse toute mesure. Qui saura calculer la valeur d'une mère dans la conscience d'un enfant ? Surtout lorsque cet enfant invente une forme de générosité qui le réconcilie à lui-même des manques matériels les plus criants ? Quand on affirme que les enfants sont des anges, on veut dire qu'ils sont des poètes, des créateurs de mondes. La véritable vie de Camus est plutôt une misère où un jeune d'aujourd'hui, riche des mensonges de la publicité, coulerait corps et âme. Qu'on en juge :

⁴. *Noces à Tipasa*, in *Noces suivi de l'Été*, Paris, Folio/Gallimard, 2011, p. 21.

La mère de l'enfant restait silencieuse. En certaines circonstances, on lui posait une question : « À quoi tu penses-tu ? — À rien », répondait-elle. Et c'est bien vrai. Tout est là, donc rien. Sa vie, ses intérêts, ses enfants se bornent à être là, d'une présence trop naturelle pour être sentie. Elle est infirme, pensait difficilement. Elle avait une mère rude et dominatrice qui sacrifiait tout à un amour-propre de bête susceptible et qui avait longtemps dominé l'esprit faible de sa fille. [...] Elle a oublié son mari, mais parle encore du père de ses enfants. Pour élever ces derniers, elle travaille et donne son argent à sa mère. Celle-ci fait l'éducation des enfants avec une cravache. Quand elle frappe trop fort, sa fille lui dit : « Ne frappe pas sur la tête. » Parce que ce sont ses enfants, elle les aime bien. Elle les aime d'un amour égal qui ne s'est jamais révélé à eux. Quelquefois, comme en ces soirs dont lui se souvenait, revenue du travail exténuant (elle fait des ménages), elle trouve la maison vide. La vieille est aux commissions, les enfants encore à l'école. Elle se tasse alors sur une chaise et, les yeux vagues, se perd dans la poursuite éperdue d'une rainure du parquet. Autour d'elle, la nuit s'épaissit dans laquelle ce mutisme est d'une irrémédiable désolation. Si l'enfant entre à ce moment, il distingue la maigre silhouette aux épaules osseuses et s'arrête : il a peur. Il commence à sentir les choses. À peine s'est-il aperçu de sa propre existence. Mais il a mal à pleurer devant ce silence animal. Il a pitié de sa mère, est-ce l'aimer ? Elle ne l'a jamais caressé puisqu'elle ne saurait pas. Il reste alors de longues minutes à la regarder. À se sentir étranger, il prend conscience de sa peine. Elle ne l'entend pas, car elle est sourde. Tout à l'heure, la vieille rentrera, la vie renaîtra : la lumière ronde de la lampe à pétrole, la toile cirée, les cris, les gros mots. Mais maintenant, ce silence marque un temps d'arrêt, un instant démesuré. Pour sentir cela confusément, l'enfant croit sentir dans l'élan qui l'habite, de l'amour pour sa mère. Et il le faut bien parce qu'après tout c'est sa mère⁵.

Ses premiers essais, *L'envers et l'endroit* et *Noces* sont quelquefois bouleversants de douleur. Hormis le lyrisme face aux éléments (le soleil, la plage, le vent, le désert, qui constituent la *noce*, la seule, de la vie), Albert n'a pas grand-chose à dire. Quelque chose de joyeux — ce rien enlevé qui est l'apanage, dit-on, des gens heureux. Le récit de soi, le cas de Rousseau mis à part, suppose une aisance matérielle sur laquelle le narrateur peut se reposer pour interroger le monde. Rousseau y parvient dans la mesure où M^{me} de Warens, en l'adoptant puis en faisant de lui son amant, le comble d'un pan non négligeable de richesse nobiliaire. Camus, tout philosophe qu'il est, ne connaît de la vie qu'une misère sans nom. Le soleil l'en sauve, mais, est-ce suffisant ? À dire vrai, non. Et pourtant, nul n'est plus poète que lui, plus pathétiquement poète. Ici, il égale Rilke auquel, il me semble, on le compare rarement. Qui ne s'est pas confronté à la fiction ignore de quoi il retourne. Comme le résume Virginia Woolf, il faut une « chambre à soi et une rente » pour non seulement commencer d'écrire, mais être, tout simplement : *commencer à être*. Camus n'a ni l'un ni l'autre. Il a écrit parce que l'écriture était toute sa vie, au-delà de la méritocratie dont l'école laïque française est le symbole. Son mérite à lui, la sociologie et sa vie lui sont redevables de ce qu'à force de science (notamment son goût précoce pour la littérature et la philosophie) et d'amour, il s'est arraché aux pesanteurs qui entravent dans ce cas de figure. L'écriture est l'une de ses « armes miraculeuses » (Aimé Césaire) qui nous permet de réenchanter la vie. Camus ne s'en prive pas. Aussi *L'Étranger*, son premier roman, écrit-il sa vraie vie, mais à l'insu du lecteur.

⁵. *Entre oui et non*, in *L'envers et l'endroit*, essai, Paris, Gallimard, « La Pléiade », 2006, p. 49-50.

Jean-Pierre Ostende

Collège Vallon des Pins de Marseille

Livres :

Poteaux d'angle, Henri Michaux

Super parc, super naturel (Un Comptoir d'édition), Jean-Pierre Ostende

Je n'ai vu ni vallon ni pins au collège Vallon des Pins de Marseille. De toutes façons, les élèves seront toujours partout à peu près les mêmes, un peu curieux, un peu hagards, selon les heures, selon leurs personnalités.

Je suis intervenu trois fois dans la classe de troisième de monsieur Yann Martin au collège Vallon des Pins, boulevard du Bosphore, dans le quinzième arrondissement de Marseille à proximité de l'autoroute A7 (l'autoroute du soleil) et de l'hôpital nord.

Le vendredi 29 janvier, le mardi 5 mars et le mardi 12 mars 2013.

La principale du collège, Madame Rania Moussaoui, m'a serré la main dans le couloir, le jour de mon arrivée.

Avec M. Yann Martin, nous avons d'abord consacré une séance de deux heures autour de la littérature, de l'écriture, de la poésie et du roman de façon générale.

Cela m'a rappelé une fête dans les ateliers d'artistes de la friche de la Belle-de-Mai, il y a vingt ans. Pour cette fête tout le monde devait venir méconnaissable. Le thème était *Venez méconnaissables*. Ce fut tellement réussi, tout le monde s'était tellement dissimulé, que pendant plus d'une heure, pour ne pas se trahir, personne n'osait parler et tout le monde se regardait avec curiosité ; ce qui a donné au début de la soirée un air étrange et secret à cause du silence des participants. C'est un peu cette impression étrange que je ressens.

C'est toujours surprenant la tête des gens qui rencontrent une façon d'extraterrestre.

Premières questions.

Quel âge avez-vous ?

Où vivez-vous ?

Êtes-vous marié ? Avez-vous des enfants ?

Où avez-vous grandi ?

À quel âge avez-vous commencé à écrire ?

Quels métiers exercez-vous ou avez-vous exercés ? De quoi vivez-vous ?

Quelles études avez-vous suivies ?

Vos études ont-elles joué un rôle par rapport à l'écriture ?

Qu'est-ce qui vous inspire ? Votre vécu vous sert-il de source d'inspiration ?

Qu'est-ce qui vous a poussé à écrire ?

Combien d'œuvres avez-vous écrites ? Quels genres ?

Quels genres de textes préférez-vous écrire ?

Pour la première rencontre, j'essaye toujours de leur expliquer combien les expériences d'un écrivain peuvent être singulières et combien les écrivains sont aussi différents les uns des autres que des animaux peuvent l'être entre eux.

Les élèves ont posé de nombreuses questions sur l'argent. De fil en aiguille ils ont même voulu savoir combien j'étais payé pour venir dans leur classe. Question à laquelle j'ai répondu.

Parfois j'ai l'impression, en dehors de l'argent, que le monde est très abstrait aux yeux des adolescents.

Encore parmi les questions :

Quelle est votre œuvre la plus connue ?
Laquelle préférez-vous ?
Combien gagnez-vous avec la publication d'un livre ?
Où écrivez-vous ?
À quel moment de la journée écrivez-vous ?
Écrivez-vous tous les jours ? Combien d'heures ?
Avez-vous des collaborateurs ? Vous aide-t-on ? Vous conseille-t-on ?
Qu'utilisez-vous : ordinateur, machine à écrire, feuilles ?
Avez-vous une discipline stricte de travail, des habitudes (heures fixes, etc.) ?
Avez-vous besoin de matériel (carnet, dessin, musique) ?
Comment choisissez-vous l'éditeur ?
Vous a-t-on déjà refusé un manuscrit ? Quel rôle joue l'éditeur (conseil, censure...) ?
Une de vos œuvres a-t-elle déjà été adaptée (ciné, télé) ? Êtes-vous traduit à l'étranger ?
Quel est selon vous le rôle de la littérature ? Des écrivains ?
À quoi sert la littérature selon vous ?

Pour la deuxième séance, le mardi 5 mars 2013, selon la nouvelle directive, il a été question d'un livre que l'auteur a jugé marquant. J'avais proposé *Le Poids du monde* de Peter Handke mais M. Yann Martin m'avait suggéré d'en trouver un autre d'un abord plus facile. J'ai donc choisi *Poteaux d'angle* d'Henri Michaux. Je ne savais pas que les élèves (de bonne volonté) éprouveraient autant de difficultés devant des phrases qui me paraissaient si simples.

Très patient, bien qu'un peu découragé par moments, M. Yann Martin devait tout leur traduire.

J'ai donc dû aussi m'essayer à la traduction.

Par exemple ils ne comprenaient pas : *Faute de soleil, sache mûrir dans la glace.*

Nous avons traduits *soleil, mûrir et glace.*

Heureusement la pédagogie et les traductions de M. Yann Martin étaient efficaces, même si les élèves sont restés à chaque fois plutôt dubitatifs, ce qu'ils marquaient d'un fréquent *ah bon ?*

Pour la troisième séance, nous avons travaillé plus particulièrement autour de l'écriture de *Superparc, Supernaturel* (le texte publié qu'ils avaient lu avant l'intervention).

Sur ce livre aussi les élèves avaient tous préparé des questions.

D'où vous est venue l'idée de ce texte ?

Avez-vous choisi la couverture ?

Pourquoi le carnet de croquis ?

Pourquoi ce titre ?

Vous a-t-on aidé, conseillé ?

Quel message vouliez-vous faire passer avec ce récit ? Que vouliez-vous dire ?

Vous êtes-vous inspiré de faits réels ?

Comme le livre était situé dans le Vercors, nous avons pu évoquer des résidences d'écrivain en France et à l'étranger.

Une fois de plus, je constate que le travail en amont des élèves avec leur professeur leur permet de poser des questions plus facilement et d'une façon moins décousue que ceux qui découvrent l'auteur au moment où ils le voient.

D'ailleurs, il serait peut-être pertinent de créer une option : comment poser des questions à des adultes pendant deux heures sans suer sang et eau ni baisser la tête.

La majorité des élèves étaient réveillés. Ils étaient assez concentrés et attentifs. Grâce à l'expérience de M. Yann Martin, nous avons spécialement situé les interventions à dix heures du matin, horaire très judicieux, tous les élèves étaient en état de parler.

Les élèves semblaient intéressés pendant les trois séances. Aucun ne s'est endormi.

Ensuite, comme d'habitude, nous nous sommes tous dispersés.

Emmanuelle Pagano

au Collège de Saint-Cirgues-en-Montagne

Livres :

Un renard à mains nues (P.O.L) et

La Femme changée en renard de David Garnett

Me voici de retour au Collège de Saint-Cirgues en Montagne, avec une nouvelle classe d'élèves de 4^{ème}. Je suis déjà intervenue dans ce collège l'an dernier, toujours dans le cadre de « À l'école de l'écrivain, des mots partagés ». J'y ai par ailleurs enseigné deux ans, lorsque j'étais professeur d'Arts Plastiques. Un de mes trois enfants y a été élève deux ans. Beaucoup de lieux, de personnages et de situations décrits dans l'un de mes livres, *Les Adolescents troglodytes*, ont des rapports étroits avec ce collège et son environnement.

L'isolement de ce collège en zone de montagne le désigne « prioritaire » pour des rencontres avec des écrivains. Les élèves ne comprennent pas bien pourquoi, je tente de leur expliquer qu'ils n'ont pas le même accès à la culture, ils s'étonnent : s'ils sont loin des cinémas, des théâtres et des musées, ils se trouvent tout aussi « cultivés » que les élèves « d'en bas », c'est-à-dire « de la ville ». Et, à discuter avec eux, à les lire lorsque je les ferai écrire, je peux entendre et voir que c'est vrai. Pourtant, je sais que quelque chose leur manque, quelque chose dont j'ai déjà fait l'approche dans mon livre, à travers les disputes des « ruraux » et des « néo-ruraux », à travers la description du paysage et du climat, mais que je n'ai pas clairement désigné, et que tente de compenser des actions comme celle « À l'école de l'écrivain, des mots partagés ». Ce n'est pas l'accès à la culture à proprement parler, ce n'est pas la géographie compliquée et l'hostilité du climat. Ce sont les services publics, autrement dit, l'État. Les élèves du plateau ardéchois n'ont pas le même accès à la culture à cause du désengagement de l'Etat, visible dans bien des secteurs, et que certains autocollants à l'arrière des voitures viennent rappeler. Quand a été décidée la suppression des numéros de département sur les plaques d'immatriculation, la fierté d'appartenir à ce pays, ici comme ailleurs, cette fierté basique des « imbéciles nés quelque part »*, a poussé beaucoup d'Ardéchois à coller sur leur auto la revendication « le 07, moi j'y tiens », tandis que d'autres, bien conscients que cette réforme n'était rien comparé à la casse du service public dont les campagnes sont les premières concernées, ont créé un autre autocollant pour leur véhicule : « le service public en 07, moi j'y tiens ».

Je ne m'attarderai pas sur les fermetures programmées de la poste et de la gendarmerie, la distance de plus en plus effrayante d'avec les plus « proches » hôpitaux, mais je vais me concentrer sur ce qui est le b.a.ba de l'accès à la culture : l'école.

Au moment où le nouveau collège de Saint-Cirgues est en construction (après des années de fonctionnement dans des locaux vétustes et loin, très loin, d'être aux normes, tant pour le personnel que pour les élèves), et qu'une école publique a enfin ouvert à Saint-Cirgues (ce territoire était auparavant laissé aux seules écoles privées confessionnelles), je voudrais rappeler le mépris longtemps affiché par l'éducation nationale vis-à-vis des enfants du plateau, et qui peut être résumé dans le dialogue que j'ai eu un jour avec le service du personnel du rectorat de Grenoble.

Nouvellement installée sur le plateau, mais toujours en poste à 3H30 de chez moi par route sèche (l'hiver les heures de trajets sont démultipliées), j'avais demandé ce que nous appelions alors un « réajustement de rentrée » pour enseigner dans ce collège de Saint-Cirgues-en-Montagne, où il n'y

avait jamais eu d'enseignement des arts plastiques. Lorsque j'ai voulu expliquer cette situation incroyable à la personne du rectorat que j'avais au téléphone, elle a démenti et m'a sommée de citer ce collège public, où, selon moi, il n'y aurait jamais eu de cours d'arts plastiques. Je l'ai nommé. Elle s'est écrié alors : « ah mais c'est sûr, là-haut, vous imaginez ! ». Lui demandant de m'expliquer ce que signifiait ce « vous imaginez » et elle m'a répondu « là-haut ils n'ont pas besoin de professeur d'arts plastiques, encore moins d'une agrégée, pour finir par être paysans comme leurs parents ».

Voilà pourquoi les élèves de Saint-Cirgues sont prioritaires pour des actions comme « À l'école de l'écrivain, des mots partagés », non à cause de leur isolement géographique et climatique, mais à cause d'un isolement bien plus terrible et archaïque, celui que leur impose la désaffection et le dédain de l'État français. Depuis quand les enfants de paysans sont-ils forcément paysans à leur tour, et surtout, pourquoi les paysans n'auraient-ils pas besoin d'art et de culture ?

* titre d'une chanson de Georges Brassens

Éric Pessan

au Collège Michel Bégon à Blois

Livres :

Dépouilles (L'Attente) et
Fahrenheit 451 de Ray Bradbury

Sur les enterrements, les fantômes et les détails prosaïques de la vie d'écrivain.

C'est M. qui pousse le cri, sans lever le doigt, comme il en a l'habitude et malgré les rappels à l'ordre de son professeur. J'expliquais la chaîne économique du livre, j'avais fait un dessin sur le tableau : le bureau de l'auteur, la maison d'édition, l'imprimeur, le diffuseur-distributeur, le libraire, je donnais mon pourcentage sur les ventes hors-taxe de mes ouvrages : 10% pour un livre destiné aux adultes, 7% pour la jeunesse. C'est là que M. a hurlé : « Mais monsieur, quand vous vendez un livre, vous ne pouvez pas vous payer un grec. »

Non, ni un grec ni même un soda, je réponds dans les rires.

Comme toujours, les aspects matériels du métier d'écrivain captivent d'avantage les élèves que les affres de la création littéraire. C'est la troisième fois que je participe au dispositif « À l'école de l'écrivain », j'ai rencontré des élèves dans un collège rural de Marolles-les-Braults en 2010-2011, puis une très bonne classe à Château-Gontier en 2011-2012. Cette année, j'ai pris l'inter-région à 7h00 du matin pour découvrir une classe de quatrième dite *éclair* à Blois. J'avais regardé sur le site de l'éducation nationale ce que signifie cette nouvelle appellation. La réussite des élèves, l'ambition pour tous, la stabilité des équipes. Ce que devrait apporter n'importe quel collège à n'importe quel élève. J'en avais déduit que l'étiquette pointait surtout un établissement accueillant des élèves susceptibles d'être en difficulté.

La classe, il est vrai, est plus rude que les deux précédentes — non pas que les élèves soient violents ou méprisants — c'est plutôt une histoire de climat, d'attention qui ne demande qu'à se relâcher ; ce sont des embarras que l'on dissimule derrière des plaisanteries, un bruit de fond qui se déploie au moindre silence. Pourtant les élèves m'attendent et sont contents de ma visite, je le vois bien.

Ils ont d'abord lu le *Fahrenheit 451* de Ray Bradbury. J'ai choisi pour eux un livre que j'ai découvert à leur âge et qui m'avait embarqué très loin. Ce roman, je l'ai déjà utilisé en ateliers d'écriture, il n'a pas vieilli. On se souvient qu'il parle d'un monde où les livres sont hors-la-loi, où leur détention peut conduire à voir brûler sa maison puis à être incarcéré (voire à être immolé dans l'incendie de sa bibliothèque clandestine). On oublie à quel point il préfigure l'abrutissement par les écrans : l'épouse le Montag, le personnage principal, passe sa vie à parler aux murs de son salon. *Fahrenheit 451* est aussi un roman d'action où un homme est traqué par une implacable machine limier.

Les avis dans la classe sont partagés, certains ont aimé, d'autres moins. Certains n'ont pas fini le roman, l'important — à mes yeux — est qu'ils se prennent au jeu : ils débattent, émettent des avis, m'avouent ce qu'ils n'ont pas compris, ce qu'ils ont retenu de l'ouvrage.

Nous passons ensuite à mon propre livre, *Dépouille*.

Il s'agit d'un texte hybride, entre théâtre, récit et poème, un texte sur la mort. Dans un funérarium, face au corps du défunt, des voix disent l'impossible de la mort. *Dépouille* est parfois drôle ; je crains que mon humour ne soit pas celui des adolescents de 14-15 ans. Je mesure tout le travail réalisé par l'enseignante : faire passer ce texte pour préparer ma venue.

J'ai oublié de préciser qu'aux murs sont affichés des extraits de *Dépouille*. J'oublie de dire aussi qu'au fond de la classe Philippe Annocque me regarde. Son visage fait deux mètres sur deux. Il était à ma place voici deux ans. Hubert Haddad et Tanguy Viel sont également venus. Pas de saupoudrage ou d'événementiel ici, d'année en année l'établissement accueille des auteurs, le projet perdure et les rencontres sont des moments qui viennent appuyer un véritable travail de fond.

La discussion s'engage : les élèves ont beaucoup de questions. Bizarrement, ils n'évoquent pas la forme du livre, traversé par des calligrammes, ni sa mise en page graphique. Ils sont sur le contenu, sur les raisons qui peuvent bien pousser quelqu'un à écrire un texte comme ça. Comme toujours, ils tentent de démêler le biographique de la fiction. L'enseignante m'avait prévenu de la teneur de certaines questions, je lui avais conseillé de laisser les élèves libres. À moi de trouver les limites de ce que je souhaite ou ne souhaite pas dire.

Pour continuer à faire connaissance, je propose un premier atelier : écrire une forme courte d'après une photographie ou une œuvre d'art. Leur professeur finira de les faire écrire dans les semaines qui suivront cette première prise de contact.

Deux mois s'écoulent, je reviens. Même bruit de fond, même classe coupée en deux : ceux qui écoutent et ceux qui font semblant de ne pas s'intéresser à ce qui se dit. On travaille sur les fantômes. J'ai six photographies de trois photographes à leur proposer : Virgil Brill, Polixeni Papapetrou et Mireille Loup. L'écriture démarre très vite, les élèves ont envie d'écrire. Ils travaillent et j'entends le silence. Cette rencontre-là est profondément studieuse, je voulais garder quinze à vingt minutes pour bavarder avec eux, pour revenir sur certaines questions, mais je n'en ai pas le temps. La sonnerie nous frappe. « Déjà ? » font plusieurs voix.

Une semaine plus tard, je suis de retour. Je suis impatient de les revoir. Je donne des consignes de réécriture mais — comme le temps passe très vite — je leur laisse la possibilité de le faire pour eux-mêmes, plus tard. Aujourd'hui, je veux qu'ils lisent. Qu'ils lisent tous à voix haute. On fait un exercice de théâtre : ils viennent deux à deux réciter leur texte à la classe. Ils doivent entremêler leurs écrits. Ils doivent se regarder, lire, s'arrêter pour laisser l'autre lire, l'écouter, reprendre lorsque l'autre fait une pause. Ceux qui écoutent entendent bien les deux textes et — souvent — devinent l'émergence d'un troisième texte hybride. Les hasards créent parfois de belles collusions. Le silence est complet. Un élève demande : « On fait du théâtre, là ? ». Oui, un peu, on lit en étant attentif à autrui. Il faudrait retravailler avec une plus grande conscience de son corps, qu'il soit mis au service de la voix et pas simplement un encombrement (je note que la main qui ne tient pas le texte gêne son propriétaire, il ne sait pas quoi en faire, il la glisse parfois dans la poche de son pantalon. Certains trouvent le truc et serrent leurs feuilles à deux mains).

La troisième rencontre se termine trop vite elle aussi, les élèves traînent mais doivent quitter l'établissement qui ferme ses portes. Je les remercie et ils semblent étonnés de ce remerciement. Je remercie également leur professeur de lettre, je sais reconnaître un travail de qualité quand j'en vois un. Cette année, je suis intervenu pour un autre projet dans une quinzaine d'établissements scolaires, deux ou quatre fois dans chaque lieu. J'étais un écrivain « générique », j'intervenais juste pour animer des ateliers. De nombreux enseignants n'avaient pas eu la curiosité de demander comment s'appellerait l'écrivain qui viendrait. Les élèves n'avaient parfois pas été prévenus qu'un écrivain viendrait. Parfois l'atelier s'est bien passé, parfois il a été une catastrophe. Je ne cite cette expérience que pour pointer les différences avec l'accueil que j'ai reçu à Blois. J'ai vu tout le travail mené en amont pour mettre entre les mains des élèves un livre qu'ils n'auraient pas lu autrement, pour permettre que la rencontre ait lieu, pour préparer une classe, pour susciter la curiosité et l'étonnement des élèves, pour épauler mes propres ateliers.

Les textes produits vont ensuite servir de support à un travail photographique réalisé avec l'enseignante d'art plastique. La venue d'un écrivain laisse des traces, elle porte ses fruits.

Au moment de partir, un élève m'a demandé si j'allais me souvenir de sa classe. J'ai répondu oui. Et j'ai posé la même question en retour. Oui, il se souviendra de moi. C'était donc une rencontre, une vraie.

<http://www.mireilleloup.com/lesautres-fr.php>

<http://www.virgil-brill.fr/collection/images/inferno/>

http://www.polixenipapapetrou.net/works.php?cat=The_Ghillies_2013

Pascale Petit

Collège Gayant à Douai / Lille

Livres :

Ubu Roi, Alfred Jarry

Manière d'entrer dans un cercle & d'en sortir (Seuil), Pascale Petit

La donne a changé — pour cette troisième expérience (pour moi) de l'opération *À l'école de l'écrivain — des mots partagés*. En effet, en plus de notre propre livre, nous avons à proposer aux élèves la lecture d'une œuvre d'un auteur dit classique — celle qui aurait décidé de notre vocation d'écrire. (Cela aurait pu être aussi celle qu'on emmènerait sur une île déserte ou bien celle qu'on n'aurait pas encore lue, qu'on veut lire depuis toujours et qu'on ne lira peut-être jamais...) J'avais déjà dans l'idée — avant de connaître cette nouvelle modalité du projet — de proposer la lecture d'un de mes livres que je n'avais pas encore exploré dans le cadre de ce même programme. Plus long que les autres mais pas forcément plus difficile à aborder. Mais le choix de ce livre — *Manière d'entrer dans un cercle & d'en sortir* — donc, s'est imposé encore plus naturellement du fait de cette nouvelle disposition. Car, non seulement, je voulais parler d'une de mes expériences marquantes, voire décisives, de lectrice alors que j'étais enfant, mais je voulais aussi éclairer particulièrement la lecture de ce livre par le truchement de cette œuvre classique qu'on dira fondatrice. Cependant, ce n'est pas si simple. Au moment de choisir, j'hésite. J'hésite entre Rabelais et Jarry. Pantagruel et Gargantua ou Père et Mère Ubu. Le roi des Dipsodes ou le roi de Pologne pour mon roi de *Manière...* Ce sont des mondes. À y réfléchir de plus près, je ne me souviens pas de ma découverte de Rabelais alors que celle de Jarry, plutôt jeune, au collège est encore vive, sans doute parce qu'elle s'est passée au théâtre. J'en ai encore les images. Et puis, je suis séduite par cette idée — que Jarry a commencé à écrire *Ubu* alors qu'il avait le même âge que moi au moment où je l'ai découvert et le même âge que les élèves qui allaient le lire et me lire. Cette idée n'étant qu'une parmi d'autres de possibilités de voyages et de paradoxes spatio-temporels grâce à la littérature. Voilà pour l'idéal. La réalité, c'est de prendre ma voiture, le train, le métro, le TGV pour me rendre jusqu'au collège de Douai. Avec mon roi, ma reine, Père Ubu et Mère Ubu.

*

J'ai accepté de prendre du temps et de rencontrer trois classes. C'est ainsi que l'opération s'est passée les autres années au sein de ce collège et organisée en suivant les mêmes principes : une première rencontre autour du livre de l'écrivain invité, une production d'écrits entre la première et deuxième séance menée par les enseignants, puis une troisième séance d'écriture guidée par l'écrivain. Je m'inscris dans cette démarche qui semble familière aux enseignants.

La première rencontre est toujours une rencontre active, assez vivante. D'une certaine façon, on n'a pas besoin d'inventer, on se laisse naturellement porter par les questions et la curiosité des élèves qui découvrent là, non pas une planète mais deux en même temps. On met à jour les points communs entre les deux livres. Leurs différences. C'est l'occasion d'aborder — je dirais par le pire — les deux œuvres. Leur dimension sexuelle, obscène, scatologique (pour *Ubu Roi*, en tout cas pour ce dernier point). Puis de parler de choses au sujet de la transformation du réel, de la genèse des personnages, de l'esprit du conte, du rapport au monde, de l'amour et de l'humour.

Entre les deux séances, je propose des pistes de travail aux enseignants qu'ils peuvent mener auprès des enfants pour les deux livres — comme une mise en parallèle : répertorier le vocabulaire spécifique, les tournures, etc. Repérer ce qui pourrait relever du « haut » et ce qui pourrait relever du

« bas ». Répondre à cette question : qu'est-ce qui nous fait rire dans *Ubu roi* — et dans *Manière d'entrer dans un cercle & d'en sortir* ? Sélectionner un passage qui leur plaît (ça peut être juste une phrase). Dessiner les personnages et les objets des livres — de leur choix — tels qu'ils se les représentent. Je mesure l'ampleur de la tâche. Je perçois aussi que j'avais envisagé le Père Ubu comme une lumière qui viendrait éclairer mon propre livre, mon propre travail d'écrivain et qu'il me faut en fait veiller à ce qu'il ne devienne pas une ombre qui éclipserait ma planète. De l'avantage du (devenu) classique sur le contemporain. Question de programme.

Lors de la deuxième séance — si les élèves ont continué leur lecture — ils n'ont cependant pas mené sérieusement de travaux d'écriture tels que je les attendais. Je propose alors un travail de réflexion sur la mise en scène à partir de mon texte *Manière d'entrer dans un cercle & d'en sortir*. Se présentant plutôt comme une sorte de roman épistolaire, j'essaie de faire imaginer aux élèves ce que serait la mise en espace de ce texte s'il devait être porté à la scène. C'est un travail d'imagination assez difficile à orchestrer. J'appelle à la rescousse le livre que j'ai publié à L'École des Loisirs, *Tom Premier*, une pièce de théâtre inspirée précisément de l'univers de *Manière d'entrer dans un cercle & d'en sortir*. J'ai le sentiment de manquer de temps.

Ce facteur temps, je le prends sérieusement en compte pour mener ma dernière séance qui a lieu début juin — ce qui me semble trop tard dans l'année. En réfléchissant au tour que pourrait prendre cette dernière rencontre, je me souviens que Glenn Gould disait qu'on pouvait apprendre à quelqu'un à jouer du piano en moins d'une heure... Est-ce que je pourrais en faire autant avec la 'Pataphysique et l'OuLiPo — que je veux leur faire découvrir ? Après le roi Ubu, je parle un peu aux enfants du docteur Faustroll, de la 'pataphysique et des 'pataphysiciens, de l'OuLiPo et des oulipiens. Puis je leur lis *La cimaise et la fraction*. Ils ne reconnaissent pas tous, derrière le texte lu, *La cigale et la fourmi*. J'essaie de leur présenter toutes sortes de contraintes qui peuvent présider à l'écriture d'un texte et le générer. Le lipogramme, le palindrome, par exemple, et pour finir — ou commencer ? — je leur propose l'expérimentation de la méthode S+7 à partir de passages choisis de *Manière d'entrer dans un cercle & d'en sortir*. Il me semble que la simplicité de l'exercice est une bonne chose. Ils se prêtent volontiers au jeu, ils découvrent des mots insolites (et coruscants) ou des mots plus communs mais qu'ils ne connaissent pas. Ils acceptent que finalement « ça ne veuille rien dire ». Si l'on peut dire... et et et... la sonnerie de la dernière heure retentit dans les couloirs.

Francis Pornon

au Collège Louis Pasteur à Graulhet

Livres :

En Algérie sur les pas de Jean Boudou, Carnet de voyage (Vent Terral)

Drôle de jeu, de Roger Vailland

Mes trois rencontres d'écrivain* et de la classe de 3^{ème} 3 du Collège Louis Pasteur à Graulhet ont eu lieu, les 21 février, 14 mars et 4 avril 2013. Le livre personnel choisi était : *En Algérie sur les pas de Jean Boudou*, un carnet de voyage chez Vent terral éditions (après les éditions Lazhari Labter à Alger). Le second livre était : *Drôle de jeu*, de Roger Vailland. Tous deux avaient été achetés par la Mél (Maison des écrivains et de la littérature) pour les élèves. Les séances eurent lieu tantôt au CDI (avec la complicité des documentalistes) et tantôt dans la classe du professeur de français qui a pris ces rencontres en charge : Mme Aurélie Lubin.

À la fin de la dernière rencontre, au son de la cloche, ils et elles ne m'ont pas quitté tout de suite, car je lisais à haute voix leurs billets d'appréciation. Un peu d'émotion pour eux, beaucoup pour moi. L'un des billets se terminait par : « *Merci.* » Quelques uns exprimaient le constat de moments difficiles. Je n'ai pas choisi de livre écrit pour eux. La littérature pour enfants existe-t-elle ? Ceux-ci sont-ils encore des enfants ? Ils disent beaucoup de contentement. « *C'était une belle rencontre* », a conclu l'une des élèves.

Ils venaient avec un plaisir visible et moi de même. À l'orée du grand tarissement, j'allai au collège comme à la source, vers ces esprits et ces corps d'avenir. Je fus surpris de l'accueil dans un établissement d'un grand nombre d'élèves considérés comme « en difficulté ». Tout adulte rencontré me saluait en me demandant ce que je cherchais. Bien démuni pour l'expliquer en quelques mots, je me contentais de dire que j'avais rendez-vous avec le professeur, ce qui n'empêcha ni le proviseur ni son adjointe de m'offrir le café pour échanger.

J'arrivais de Toulouse, la capitale régionale — et culturelle — après une heure de voiture, dans un vague et incolore faubourg contemporain. Tenu par l'horaire, je n'en verrais pas davantage de cette petite cité qu'on dit avoir été jadis port du pastel, le colorant qui fit la richesse du « Pays de cocagne » (dit *coucagno* en occitan : cocon de la plante macérée servant de colorant). Pas plus de restes supposés des manufactures de cuir défuntes, qui firent une richesse plus récente...

Les élèves étaient sans aucun doute chargés de ces passés évanouis ainsi que du présent qui s'envole également lorsque les parents perdent emplois et revenus. Dans cette léthargie saisissant les cités d'où s'est un peu échappée l'âme, ils semblaient respirer pourtant un fort goût de vivre et de connaître. On sentait au collège ce parfum inoubliable de l'école libératrice où subsiste le mythe de l'égalité des chances pour une réussite sociale. En tout cas dans cette classe où, insouciance de la jeunesse ou bien espoir motivé, de coquettes adolescentes aux prénoms maghrébins se montraient aussi entreprenantes que des garçons férus d'informatiques.

Ils avaient préparé leurs questions avec le professeur, puis ils en rajoutaient sur le champ, cédant à la curiosité, grand ouverts à ce que je leur contai, le métier, la chaîne du livre, la bagarre pour faire un livre qui ne soit pas mort-né dans le vacarme médiatique. Ils voulaient savoir comment et quand écrit celui dont c'est le métier. Et aussi pourquoi passer tant de temps à un travail si peu rémunérateur. Enfin quel démon pousse à chercher autre chose que ce qui est étalé dans le commerce et à tenter de le dire par écrit dans un monde d'images.

Ils furent gagnés, sans doute, par la passion, émerveillés que le don de l'auteur devînt aussi un peu le leur lorsqu'ils s'essayèrent à écrire. « *J'ai découvert le plaisir de raconter les bons moments* ». L'exemple du carnet de voyage, dont le professeur leur a fait opportunément dégager

les caractéristiques, les a guidés pour la rédaction d'un souvenir de voyage personnel qu'ils ont corrigé avec ce professeur et illustré avec la documentaliste. La lecture leur fut alors révélée non comme un refuge individuel mais comme un échange possible. « *Le plus intéressant, découvrir les récits des autres* ».

Tout avait d'ailleurs commencé par la lecture, celle qu'ils avaient faite au préalable de mon livre. Difficile pour certains, il a bien plu à d'autres. Toute démagogie absente. Car je les ai trempés dans un bain de questions et de passions adultes. Ils eurent bien quelques questions naïves : « En avez-vous profité pour vous amuser en Algérie ? » Mais l'essentiel n'échappa pas à certains et certains : « Pourquoi avoir envie d'aller là-bas ? » Il est vrai que, pour des Français de France, comme pour des enfants de famille issues du Maghreb, la question peut être insolite. Si une transmission est faite, pourquoi revenir d'où l'on fut chassé ou bien exilé ? Sinon, quel intérêt de se rendre sur une tache blanche de la carte ? Ils semblaient cueillir les réponses avec la convoitise d'un ramasseur de champignons.

Ce fut l'occasion de la découverte d'un pays qui fut la France, dans ses aspects visibles évoqués par le texte, comme dans son histoire. Les questions signalaient une volonté de compréhension du texte en montrant un intérêt déjà parfois très mature. Ce fut aussi la découverte, ou la confirmation, de la fascination du voyage. « *Cette expérience a été enrichissante sur le monde oriental* », « *ça m'a permis de voyager plus loin encore* ». Les élèves, invités à écrire, ont conté et parfois imaginé des épisodes de voyages lointains et merveilleux. Des villes étrangères d'Europe, mais aussi des chameaux et des navires dans des ports et des déserts exotiques. Ils se sont souvenus et aussi ont rêvé tout éveillés. Ils ont vécu la lecture et l'écriture comme curiosité, vision optimiste et entreprenante dans cette démarche jumelée d'administrations et avec la participation de plusieurs personnels

« *Ça nous a permis de découvrir le monde de la lecture* ». Tout s'acheva aussi par la lecture, celle que je fis à haute voix d'un extrait du second livre que le collègue leur avait donné. L'évocation de la Résistance dans ce roman (*Drôle de jeu* de Roger Vailland) dut en décontenancer plus d'une et d'un. Car non contents de revoir cet épisode historique, les jeunes auditeurs devaient suivre une discussion qui le mettait en cause, tout en disputant des raisons de vivre : poursuivre une noble et dangereuse cause ou vouloir un quotidien agréable et confortable. Loin d'abaisser la problématique à leur niveau, la démarche tentait de les hausser jusqu'à elle.

Que souhaiter de plus, avec des jeunes d'une petite cité provinciale, eux qu'on imaginerait éperdus dans cette vaste crise de notre monde, que cet embarquement en littérature pour bourlinguer vers les confins ? Je veux parier que les futurs Arthur Rimbaud et les futures Vénus Khoury Ghata ont autant de chance de se trouver là que dans les grands lycées de la capitale...

Silvia Radelli

au Collège Lucien Vadez à Calais

Livres :

Étoile cannibale (e/dite) et
Fahrenheit 451 de Ray Bradbury

Et pourtant ils ont écrit ...

En février 2013, dans le cadre de l'opération « À l'école de l'écrivain. Des mots partagés », je suis intervenue trois fois deux heures dans deux classes (réunies) de troisième au collège Lucien Vadez à Calais.

Ils ont lu mon livre *Étoile cannibale* (e/dite 2005), étudié avec les enseignantes.

Étoile cannibale est le récit de l'enquête que j'ai menée, pendant plusieurs années, pour tenter de savoir ce qu'il s'était passé dans la vie de mon ami Claude pour qu'il soit mort en 1981, à 18 ans, assassiné par sa mère. Dans ce livre, tout est vrai.

Les élèves avaient également reçu, de la part de la MEL, le livre que j'avais choisi, *Fahrenheit 451* de Ray Bradbury. Mais ce choix s'est avéré malheureux, ils n'ont pas compris l'histoire et ont décroché très vite.

Je regrette de ne pas avoir demandé l'avis des enseignantes. Après tout, j'ai beaucoup de livres de chevet, j'aurais facilement pu en suggérer un plus adapté. Ces élèves-là ne sont pas de grands lecteurs, je m'en veux d'avoir gâché ce cadeau. Si j'avais interrogé les enseignantes, elles m'auraient dit que le texte était trop ardu, le langage trop soutenu.

Je me console toutefois ; au cours des six heures passées avec eux, j'ai eu l'occasion d'en parler ; je l'ai défendu, expliqué. J'ai justifié mon choix. Peut-être que quelques élèves essayeront de le relire plus tard ?

À l'issue de la première séance, pendant laquelle j'ai surtout répondu à leurs questions et montré divers documents trouvés lors de mon enquête, un des élèves a dit qu'il aimerait, la séance suivante, écrire un texte autobiographique. Ses camarades ont été d'accord. Après concertation avec les enseignantes, j'ai accepté.

Vu que la demande venait des élèves, je ne m'attendais pas, le moment venu, à une telle résistance de leur part. La deuxième séance s'est déroulée moins facilement que la première. Les enseignantes ont menacé d'exclure du groupe quelques fortes têtes ; et quant à moi, je me demandais qu'elle était ma place dans cette affaire. « Des mots partagés » me suis-je souvenue ...

Les élèves résistaient, ils ne voulaient pas écrire, les feuilles restaient blanches ou se couvraient de gribouillis.

Je leur promets alors la confidentialité et ajoute : *je ne corrigerai pas vos copies, ni les fautes ni le contenu, elles vous appartiennent, telles quelles.*

J'entends alors : *mais je n'ai aucun souvenir particulier... il ne s'est rien passé d'important dans ma vie ... ça n'intéresse personne...je ne sais pas écrire...je ne suis pas un-e intellectuel-le, je ne peux pas raconter des histoires de famille...*

J'insiste : on écrit pour soi, et il n'est pas question d'une quelconque publication. Et je ne pense pas qu'il soit possible, à leur âge, de ne rien avoir vécu de saillant, aucun événement heureux ou malheureux.

Nous avons déjà eu, lors de la première séance, une discussion sur la question du droit de raconter la vie d'autrui au prétexte de raconter la nôtre. Est-il légitime de parler de ses parents quand ceux-ci n'ont pas toujours eu un comportement exemplaire ? N'est-ce pas de la trahison ? Où est la frontière entre l'intime et ce qui peut être rendu public ?

En somme, ces élèves se posent les questions que nous nous posons tous, nous qui travaillons le récit autobiographique.

Finalement, en une dernière tentative pour vaincre leur résistance, je leur ai parlé du livre autobiographique du joueur de foot Zlatan Ibrahimovic (*Moi, Zlatan Ibrahimovic*, par Zlatan Ibrahimovic et David Lagercrantz, Lattès, 2012).

Zlatan ne voulait pas raconter les épisodes difficiles de sa vie, l'alcoolisme de son père, la violence de sa mère. Pour « être au plus près de la vérité » il a fini par céder au journaliste qui a travaillé avec lui mais a exigé que tout soit dit « avec amour ».

On peut tout écrire, en ont conclu les élèves, mais avec amour.

Oui, c'est bien elle, l'idée d'*amour*, qui a libéré la parole des élèves.

Ils ont écrit. Beaucoup, longtemps, et même pendant la récréation. J'ai emmené chez moi leurs pages.

J'ai lu des récits poignants. Vies difficiles, bousculées, des familles entières vivant en permanence dans le drame.

Lors de la dernière séance, je leur ai rendu leurs copies, sans correction. Mais pour quelques élèves j'ai ajouté un mot personnel, ou photocopié une page d'un livre ou d'un de mes livres.

Une sorte de réponse, un écho plutôt.

Pour finir, lors de cette séance je leur ai remis quelques pages de mon autobiographie, *Journal itinérant* (e/dite, 2002) photocopiées par les enseignantes.

Ils ont lu en silence puis m'ont posé des questions pertinentes sur la conséquence, dans mon entourage, d'un chapitre dans lequel je dévoile un secret de famille. Aujourd'hui encore, dix ans après, je ne sais pas si j'ai bien fait, si j'ai eu raison d'éclaircir cette affaire. Parce que certaines personnes, que j'aime, auraient préféré que je me taise. Mais d'autres, que je ne connais pas, ne savent pas comment me remercier et m'écrivent encore.

Quelle est ma légitimité à me mêler de cette affaire qui a provoqué tant de douleurs, tant de souffrances et que certains auraient voulu oublier ?

Le mot de la fin à un élève : « *vous pouviez, parce que vous avez écrit avec amour* »

C'est une réponse possible, mais pas la seule...

Je pensais en avoir fini avec cette classe. Ce matin je reçois une lettre d'une des élèves qui m'écrit « *une lettre autobiographique* » (sic) et demande « *une réponse à son problème* »

Je pense que je vais lui répondre, mais sans proposer de solution à son problème. Ce serait, il me semble, sortir de mon territoire...

Patrick Raynal

Collège Lucie Aubrac à Grenoble

Livres :

Croc blanc, Jack London

Arrêtez le carrelage (Le Poulpe/policier) et ***Le Médaillon***, Patrick Raynal

Première journée

Cette classe était constituée des élèves de 4^{ème} que j'avais déjà rencontrés l'an passé avec le même professeur. Je n'ai donc pas été surpris par l'ambiance. Comme l'an passé, je me suis retrouvé devant un groupe de garçons rivalisant de réflexions, idiots pour la plupart, une autre groupe de garçons quasiment mutiques et un groupe de filles toniques et nettement plus pertinentes.

Nous avons choisi de leur faire travailler *Croc Blanc* de Jack London, mais je me suis vite aperçu que c'était une erreur. Le roman étant manifestement trop gros pour la majorité des élèves. Seules quelques filles l'avaient lu en entier.

Nous avons dû nous replier sur une causerie sur la création artistique et littéraire, chose que j'avais déjà pratiquée l'année précédente. J'ai pu me rendre compte que, surtout chez les filles, notre discussion avait porté quelques fruits et que nous ne partions pas tout à fait de zéro. Les quelques filles que j'avais trouvées plutôt bonnes l'an passé étaient encore meilleures.

En partant, j'ai demandé, en accord avec Mme Brunet, de faire photocopier une nouvelle de Jack London, *Construire un feu*, et de la distribuer à la classe afin que tous les élèves puissent lire le texte avant ma prochaine visite.

Deuxième journée

Cette fois-ci, pratiquement tous les élèves avaient lu le texte et l'avaient apprécié. Nous avons pu, pendant deux heures, nous livrer à une véritable explication de texte qui fut tout à fait fructueuse.

Côté garçons, pas grand chose de nouveau. Je suis toutefois parvenu à leur instiller quelques notions. En revanche, les filles m'ont une fois de plus étonné. Même celles qui participent le moins, sont capables de sortir des choses parfaitement intelligentes quand on les pousse un peu dans leurs retranchements.

Troisième journée

Nous avons convenu après la deuxième journée que tous les élèves écriraient une histoire et qu'ils la liraient en classe. Je dois dire que j'ai souvent été surpris par la qualité des textes. Beaucoup d'imagination et de maturité chez les filles. Un peu moins chez les garçons, mais ceux qui avaient pris la peine d'écrire un texte étaient plus nombreux que les autres.

Nous avons pu intervenir sur leur écriture et, il faut bien le dire, cela a beaucoup changé la perspective. J'ai constaté que certaines filles écrivaient déjà pour elles-mêmes et qu'elles étaient avides de maîtriser un moyen d'expression qui commençait à les passionner.

J'ai beaucoup apprécié de faire cette expérience deux ans de suite avec les mêmes élèves. C'est consolant de constater que vous n'avez pas semé pour rien.

Joël Franz Rosell

au Collège Gérard Philippe à Soissons

Livres :

La Légende de Taïta Osongo (Ibis Rouge) et
Candide de Voltaire

Je mettrai ma troisième participation au programme « À l'école des écrivains » sous le signe de la concertation. Ce n'est pas que l'accord entre écrivain et enseignant puisse en être absent, mais cette année, la concertation a été particulièrement déterminante.

Tout d'abord parce que cette année, pour la première fois, chaque auteur participant au programme devait proposer aux jeunes non seulement un de ses ouvrages, mais aussi un classique de son choix.

Mon ouvrage était *La légende de Taïta Osongo*, roman pour la jeunesse parfaitement adapté à la lecture des collégiens, mais... Quel classique choisir ? J'avais exclu par avance un autre ouvrage pour la jeunesse. Non pas qu'il n'existe point d'ouvrages transcendants dans le domaine, mais je crus convenable de renforcer l'idée de serrer les liens entre littérature contemporaine et patrimoine par la voie d'un lien visible entre littérature jeunesse et littérature dite générale.

J'ai pensé d'abord à *Georges*, d'Alexandre Dumas, un auteur dont je me sens très proche (par ses origines antillaises, par l'importance de l'aventure dans son œuvre), et de plus ce roman peu connu est le seul dans lequel l'inventeur du *Comte de Montecristo* aborde les questions de l'esclavage, la traite et la discrimination raciale qui se trouvent aussi dans mon roman *La légende de Taïta Osongo*. Et ce qui comptait le plus pour moi ce n'était pas mon rapport avec l'auteur du classique, mais le rapport entre le classique et mon livre.

Mme Houdry, l'enseignante avec laquelle je devais travailler au Collège Gérard Philippe de Soissons, m'a fait remarquer que *Georges* est un très long roman, et j'ai pu me rappeler qu'en plus il a des longueurs inutiles dans le développement de l'histoire, ce qui décourage habituellement le jeune lecteur.

Après mûre mais rapide réflexion (le temps était compté), j'ai finalement choisi *Candide* de Voltaire. Ce fascinant ouvrage compte à peine plus du double de pages que le mien, mais surtout, il en est proche. Non seulement il aborde la question de l'esclavage et situe en Amérique Latine plusieurs épisodes, mais encore il présente un style proche du conte, tout comme mon roman. Ainsi, mes jeunes Soissonnais auraient la possibilité de rapprocher les deux ouvrages dans leur forme comme dans leur fond.

Lors de ma première visite, nous avons longuement discuté à propos de mon livre, qu'ils avaient lu entièrement et beaucoup apprécié. En deuxième partie de cette première rencontre, nous avons ébauché le récit qui devait résulter de notre atelier d'écriture. Les enfants ont décidé de raconter une histoire proche de celle que je raconte dans *La légende de Taïta Osongo* : l'amour impossible entre deux jeunes, l'un blanc et libre, l'autre noire et esclave, dans une colonie européenne sous les Tropiques.

Comme prévisible, dans le récit il y avait beaucoup de projection du monde et préoccupations de mes écrivains en herbe et j'ai dû insister pour qu'ils prennent conscience des énormes différences

entre la vie d'un adolescent d'aujourd'hui — vivant dans un pays démocratique — et l'espace inique qu'est toute société esclavagiste.

La deuxième rencontre a été précédée d'échanges par Internet, assurant la correction du texte. De cette façon, nous avons pu consacrer plus de temps à discuter autour de *Candide* et des points de contact entre le roman de Voltaire et *La légende de Taïta Osongo*.

Des problèmes personnels ont obligé l'enseignante à repousser la troisième rencontre au-delà de ce que j'aurais souhaité, mais celle-ci a pu finalement avoir lieu. Les enfants furent heureux de me lire leur texte, préparation de la lecture qu'ils s'apprêtaient à faire devant leurs camarades de l'établissement. Puis, nous sommes revenus sur *Candide*.

Tout comme au début, Mme. Houdry s'est révélé une véritable alliée car, lorsque je manquais un peu de souffle elle enchaînait avec une petite dissertation des éléments étymologiques qui livrent quelques clés de *Candide*. Mme. Houdry enseigne le français au collège mais elle est également professeur à la faculté et elle sait réunir sa connaissance de la littérature et de la pédagogie en collège. Même sans faire mention explicite de mon roman, elle a offert aux élèves une nouvelle approche possible des deux livres sur lesquels ils finissaient l'année scolaire.

François Salvaing

au Collège Jean Jaurès à Cenon

Livres :

De purs désastres (Cadex) et
Les Vitamines du bonheur de Raymond Carver

La distance de Cenon

Jean Jaurès de Cenon est dans une rue à dominante pavillonnaire. Mais la plupart des élèves de la 4^{ème} E habitent dans des immeubles. Ce qui a conforté l'auteur dans l'envie de leur proposer, lors de la troisième et dernière séance, un jeu que lui a inspiré *La Vie, mode d'emploi* de Georges Pérec. Soit un immeuble avec des duplex, des F5, des F4, surtout des F3 et des F2 et même, à la Haussmann, des chambres de bonne plus ou moins aménagées... Au rez-de-chaussée, quelques magasins.

On tire au sort l'appartement ou la chambre. Puis on doit définir qui vit là, combien de personnes (et d'animaux éventuellement), de quels âges, sexes, professions... Puis, chacun ayant appris qui sont ses voisins, peuvent s'engager (ou ne pas) des relations, amicales, amoureuses, conflictuelles, fantasmatiques... Cent possibilités, au bas mot. Plus les rebonds à l'infini.

À Cenon, la classe s'est emparée du jeu avec appétit. L'appétit est d'ailleurs ce qui a séduit l'auteur dans le comportement de la classe. (L'appétit et la bienveillance. *Malgré son âge*, a commenté un élève, *cet écrivain connaît pas mal de choses sur le monde*, en donnant pour preuve étonnée qu'il ait cité *le nom de Zlatan Ibrahimovic*.) De la première seconde de la première séance à la dernière de la dernière, l'auteur a ressenti comme une grâce émanant de ces filles et de ces garçons aux prénoms évoquant comme en Seine-Saint-Denis, dans le Rhône ou à Roubaix, au moins trois continents et dix civilisations. Ils ont d'emblée compris qu'aux yeux de l'auteur, écrire c'était jouer. Et de jouer ils ne se sont pas privés.

L'auteur a sous les yeux quelques-unes des histoires qu'ont suscitées les séances. Il est plutôt content : ses consignes ont débouché sur des textes pleins de liberté(s). Même celle qui, récemment arrivée en France, ne maîtrisait encore que très imparfaitement le langage a osé écrire et projeter sur une photographie de Gilles Peretz son sentiment de dénuement, d'abandon, sa recherche de chaleur.

La plupart de ses condisciples ont donné à lire ce que leur avait inspiré l'immeuble. Ils l'ont peuplé de femmes de ménage et de basketteuses, de professeurs de mathématiques ou de sport, de chefs de chantier, de coiffeuses, de lieutenants de police, de garagistes, de chanteurs, de footballeurs et de chômeurs. Mixité sociale encore accentuée par la célébrité de certains patronymes accolée à la banalité des autres.

Plusieurs des textes ajoutent à l'immeuble de départ un élément essentiel des immeubles de la réalité : souterrain ou à ciel ouvert, le parking. Voici un homme qui part à la recherche de la femme qui, il le sait à la plaque d'immatriculation, s'est installée sur sa place de parking. Il

demande au narrateur de veiller sur sa voiture pendant ce temps. Le gentil guetteur gèle sur place, car l'homme et la femme, au bout du compte, ont pris un café ensemble puis signé un contrat de mariage... Voici, racontée d'abord par le propriétaire d'une voiture, puis par les jeunes filles qui essayaient sur ledit véhicule *la chorégraphie de leur prochain clip*, l'histoire d'une dispute que les narratrices font aboutir à un cadeau d'anniversaire...

L'une des caractéristiques générales est la distance, le jeu, l'ironie. On se moque aussi du lecteur. Dans cette saynète, le narrateur et son ami Frank Ribéry s'engueulent à propos d'un jeu vidéo. Tu as triché. Non, j'ai seulement bien joué. On en vient aux mains. Jusqu'à ce que leurs mamans arrivent et les séparent. Dans cette autre, un voisin se fâche du bruit fait dans l'appartement du dessus, monte l'exprimer. Puis un troisième s'émeut du bruit de la dispute, et monte le dire. Puis un quatrième... Jusqu'à ce que l'un des querelleurs, regardant sa montre, annonce à tous que l'heure est venue d'aller regarder *Les anges de la Télé réalité*. Et chacun de rentrer chez soi, calmé.

L'auteur remercie la classe de 4^{ème} E du Collège Jean Jaurès de Cenon, entre autres, pour la finesse des sourires qu'ils ont allumés en lui.

Anne Savelli

au Collège Anne Franck à Roubaix

Livres :

Fenêtres Open space (Le Mot et le reste) et
Espèces d'espace de Georges Perec

Trois jours à Roubaix



Trois jours à Roubaix c'est-à-dire : trois allers-retours Paris-Lille, trois départs de la gare du Nord, trois rendez-vous à Lille Flandres, ou Lille Europe, avec Nadia Djerdem, le professeur de lettres à 9h, et donc six trajets en voiture Lille-Roubaix, Roubaix-Lille, gare-collège, six fois à regarder par la vitre, trop vite, les cités, les porches, les boutiques et leurs murs de briques, à ne pas pouvoir les retenir.



Trois matinées, trois après-midi avec les élèves. Trois jours à les regarder s'asseoir, attendre, écouter, parler, poser des questions, commencer par dire : *Mais madame, je n'ai pas d'imagination* ; écrire, enfin, me montrer sur Google images des images de la piscine



qui est un musée. Vous ne connaissez pas Roubaix, madame ? Il faut aller au musée de la piscine ! Le jour J, tard en juin, peu m'accompagneront. Mais ce n'est pas grave. Entretemps, il se sera passé des choses.



Que dire de ces trois jours ?

L'étonnement en entrant dans le Collège Anne Frank, tout neuf, bien pensé, quoique lieu à mystère (ainsi, est-il climatisé ? On peut y travailler sans jamais le savoir, sans comprendre pourquoi de salle en salle la température contraste, et de quelle façon, avec l'extérieur). L'investissement, le si bel accueil de Nadia, qui m'aura toujours mise à l'aise. L'affection que certains élèves vont manifester — surprise, oui, une bise quand je pars, la première fois. Et surtout, le fait qu'ils jouent le jeu, acceptent le principe des ateliers.

Écrire sur là où l'on vit, où l'on croit n'avoir rien à dire. Raconter l'immeuble, la chambre, le parc ou le stade, et les lieux de vacances aussi : il paraît qu'ici, comme les quartiers du 93 dans lesquels je me rends aussi, et qui les fascinent, c'est l'enclave. Le monde est réduit au quartier, au collège, à la salle de prière me dit Nadia. L'un racontera sa maison qui brûle, ses souvenirs d'enfance disparus. L'autre, qui sans doute va quitter l'école, demeurer chez elle, son plaisir à inventer des recettes. Une troisième me montre l'hôtel de son été, au Maroc : grand luxe en effet, elle a raison de me faire l'article. Une encore s'étonne que je ne sois jamais montée à bord d'une limousine, qu'elle découvre lors d'un mariage... magie de l'écriture qui rend riche.

Six séances en tout, durant lesquelles la prise de contact est rapide, où l'enseignante a la bonne idée, au début, de me faire interroger par chaque élève, ce qui donne la possibilité de rire ensemble. Où ils emportent *Fenêtres*, écrit dans le métro aérien — oui, on peut écrire un livre en notant dans un carnet, dix minutes par jour, ce que l'on voit de la ville ; oui on a le droit de le lire en tous sens, en utilisant l'index de la fin ; et non, je ne connais pas Roubaix, mais j'ai écrit sur Lille, sur la gare de Flandres — et nous voilà partis à parler gares, quartiers proches, trains, voyageurs, gens qui traînent, ce qui nous réunit.

On ne sait jamais si ce que l'on dit lors d'une séance portera ses fruits un jour, chez qui, comment, et à quel moment. Il ne faut pas trop s'en préoccuper. Mais on croise les regards, on voit ce qui traverse, le point d'impact.

Demeure ce regard, le souvenir de ce regard, l'énergie qu'il donne et qui se transmet d'une vi(II)e à l'autre.

Serge Scotto Di Rinaldi

au Collège Alex Mézenc à Le Pouzin

Livres :

Saucisse is watching you (Jigal) et

William Pig ou le cochon qui avait lu Shakespeare de Christine Blondel

Ma première intervention en atelier d'écriture en milieu scolaire consiste toujours à faire comprendre aux enfants que pendant ces heures partagées, ils ne sont plus tout à fait à l'école... Mais qu'il s'agit d'un temps créatif, durant lequel ils seront eux-mêmes auteurs, lecteurs et critiques. Sans que cela ne soit l'enjeu d'aucune notation, mais bien un pur moment d'épanouissement personnel et collectif.

C'est l'occasion d'abord, par la seule présence d'un auteur en classe, de leur montrer qu'un écrivain n'est pas forcément quelqu'un de mort depuis deux siècles, ni d'ennuyeux ou de déconnecté de la réalité. L'occasion de parler du livre et des professions du livre, du métier de journaliste et d'encourager leur esprit critique face aux médias comme d'éventuelles vocations, qui ne manquent jamais de se déclarer. À la question « Qui à la maison écrit ou lit pour son seul plaisir ? » plusieurs doigts se tendent toujours, d'abord timides, voire coupables, mais bientôt décomplexés : il n'y a pas de honte et il est bon de pouvoir revendiquer un côté « bon élève » de sa personnalité sans avoir à en rougir davantage devant ses camarades. Ce contrechamp au discours professoral, qu'offre tout intervenant en classe, permet par sa liberté de ton de soutenir l'effort des professeurs qui ne peuvent s'exprimer que dans un cadre purement scolaire et dont la parole est assujettie à leur fonction : il s'agit d'y proposer un complément, comme toute ouverture des classes à la société civile.

Mais si ça en pose le cadre, ce n'est pas l'essentiel de la mission d'éveil que je m'impose en atelier d'écriture. D'abord, les faire parler, les faire écrire, les faire se lire et s'écouter, autrement...

Autant le dire, à Le Pouzin le niveau est bon dans l'ensemble et ni les élèves ni les professeurs n'attendent après nous pour une bonne pratique du français. Avec les élèves de chaque classe, autour des tribunes de Saucisse, publiées dans la PQR puis en recueils, mettant en scène le regard d'un chien sur la société des hommes, nous nous sommes donné pour consigne de raconter une histoire, l'histoire de chacun, mais d'un autre point de vue ! C'était la consigne essentielle, mais elle n'est pas mineure pour qui prétend réussir convenablement l'exercice... Car il faut commencer par être capable de penser autrement, être capable de se mettre à la place de quelqu'un d'autre, ce qui est aussi une leçon de tolérance et d'ouverture à autrui : comment mieux apprendre à comprendre l'autre qu'en se mettant à sa place ? C'est la question qui était posée aux enfants et qu'ils ont résolue par l'exercice.

Les enfants des deux classes ont travaillé individuellement, mais sur la proposition de certains d'écrire des récits croisés il n'a pas été interdit à ces élèves qui en ont exprimé le désir de travailler ensemble.

Une classe a imaginé d'exprimer un point de vue adolescent à travers une même histoire qui serait racontée du double point de vue de ses protagonistes, l'un garçon, l'autre fille : c'est leur quotidien qu'ils ont mis en scène, en s'obligeant parfois pour la première fois à vraiment « se mettre à la place de l'autre », et à analyser cette place dans la société et les comportements respectifs des deux sexes, souvent jusque dans la façon de parler — cf. la présence et la qualité des dialogues —, sans que de réel sexisme ne s'y trouve jamais exprimé, mais bien une nécessité tangible de se mieux comprendre. Cet exercice de style les a obligés à un travail de miroir, relevant d'une véritable gymnastique mentale pour que les deux pendants de ce qui forme finalement un même texte soient totalement cohérents l'un vis-à-vis de l'autre.

L'autre classe, en toute liberté, a choisi de laisser s'exprimer les objets ou animaux qui les entourent. Là, la question n'est plus d'être capable d'adopter le point de vue de l'autre sexe, mais de « penser » comme une table, une porte, un ordinateur ou une carte Sim, autant d'objet qui les accompagnent suffisamment au quotidien pour pouvoir nous raconter un petit bout de leur existence, ou de l'existence de quelqu'un d'autre... Je laisse toujours la consigne suffisamment large pour que l'investissement relève le plus possible de leur plaisir de se raconter et qu'ils s'en sentent valorisés d'autant. Ce qu'a contribué à renforcer les lectures publiques de leurs textes.

À chaque étape de l'exercice, on a vu, une fois passée une légitime timidité devant les autres, se révéler l'ensemble des élèves avec une bonne participation et beaucoup d'enthousiasme. Les professeurs et moi-même nous en sommes trouvés surpris plutôt favorablement, tout comme du résultat. Je dois dire que leur confiance et leur collaboration m'ont facilité la tâche, mais c'est à chaque fois le cas, dans la mesure où les classes sont toujours volontaires pour accueillir les auteurs.

Michel Séonnet

au Collège Leopold-Sedar Senghor de Corbeil-Essonne

Livres :

Des souris et des hommes, Steinbeck

Trois ânes, Michel Séonnet

À la suite de la lecture de mon roman *Trois ânes* dans lequel trois jeunes adolescents de différentes origines sont conduits à croiser l'histoire d'un de leurs grands parents, j'ai invité les élèves de la classe de 3^{ème} 3 du Collège Léopold Sedar Senghor à partir aussi sur les traces d'un de leurs aïeux. Pas facile de remuer leur mémoire. « C'est pas intéressant ». Pas facile de leur faire réaliser qu'aussi discrète qu'elle soit la vie de leur grand-père ou de leur grand-mère est pleine de richesses. Et que moi, en tout cas, en tant qu'écrivain ce sont ces détails-là qui me réjouissent.

Je leur ai expliqué, par exemple, que le démarrage de *Trois ânes* m'était venu du souvenir d'un simple bruit : un âne tapant de son sabot contre la porte d'une grange où il était enfermé.

Ils ont fini par se prêter au jeu.

Certains ont questionné leurs parents.

Ils ont pu ainsi nommer des objets identifiant grand-père ou grand-mère. Chaque début de phrase, pouvant devenir le commencement d'une écriture (que, bien sûr, la brièveté de l'intervention ne permet pas d'élaborer)

Moi mon grand-père il avait une station essence...

Moi ma grand-mère elle tricotait des chaussettes...

Moi ma grand-mère elle avait une boulangerie...

Moi mon grand-père il avait une sacoche et c'est ma mère qui l'a maintenant....

Moi mon grand-père il avait un accordéon....

Moi ma grand-mère elle avait un album-photo....

Moi ma grand-mère elle avait une bague ne or....

Moi ma grand-mère elle avait un collier avec une photo de son fils....

Moi mon grand-père il avait une barque....

Moi mon grand-père il avait une moto Yamaha....

Moi mon grand-père il avait un tapis....

Moi mon grand-père il avait un jeu de cartes de belote....

Moi mon grand-père il avait une photo où il est assis....

Moi mon grand-père il avait des lunettes de vue....

Moi ma grand-mère elle avait un pagne....

Moi ma grand-mère elle avait une photo en tenue traditionnelle....

Moi mon grand-père il avait un sifflet....

Moi mon grand-père il a travaillé en Allemagne...

Il suffit de pas grand-chose pour commencer une histoire

Jacques Serena

Collège Albert Camus de Meaux

Livres :

L'attrape cœur, Salinger

Sous le néflier (Minuit), Jacques Serena

Le point le plus marquant, pour moi, avec ces élèves du Collège Albert Camus de Meaux, c'est la curiosité qu'ils avaient, à chaque séance, les uns des autres. Ce vif intérêt que l'on sentait aux moments où d'eux l'un lisait à haute voix sa page aux autres. La qualité du silence des auditeurs, à certains moments de la lecture, avec les regards se faisant vagues et les sourires entendus, cette expression de contentement profond né d'une émotion rare partagée, celle que suscite en chacun de nous au même instant l'irruption d'une formulation juste, d'un mot inaccoutumé, d'une remarque qui déconcerte, d'un adjectif qui trouble, d'un rapprochement inattendu.

Autre point, qui m'a tout autant ravi, même si je m'y attendais davantage, fut d'entendre chez ces élèves (comme chez la plupart des élèves avec qui j'ai déjà fait des séances), des colères, aspirations, rêves, désarrois qui ne ressemblaient en rien à ceux proférés par les adolescents des feuilletons télévisés. Leurs émotions, désirs, rêves, révoltes, on a pu en juger, textes à l'appui, étaient nettement plus sains, spirituels, poétiques.

Je pense là à cette gamine qui, pour formuler des griefs envers ses proches, n'a spontanément trouvé à leur reprocher qu'une absence d'oreille attentive, qu'un manque de regard ouvert sur son désarroi. Et qui, de plus, a trouvé à l'énoncer avec légèreté, humour, tact, rapportant simplement un dialogue où l'héroïne de son histoire avouait à sa mère sa peur de l'existence à venir sans moyen d'existence, et où la mère de l'histoire lui proposait un yaourt.

Quelques-uns, bien sûr, ont énoncé des griefs et aspirations plus belliqueux, mais la lecture s'en faisait toujours dans le rire de l'auteur lui-même et de son auditoire. Ce qui, pour moi, a étayé une fois encore ma croyance en cette idée selon laquelle une aspiration formulée, qu'elle soit de douceur ou de violence, est une aspiration mieux comprise par l'aspirant, qui en entend mieux le bien fondé, ou, au contraire, la vanité, l'inanité. En tout cas, l'aspiration bien formulée devient déjà une aspiration discutable, comparable, appréciable.

Cela devrait aller sans dire, mais il ne peut pas faire de mal de le répéter : Ne pas savoir formuler son désir ou sa révolte interdit toute possibilité de comprendre et d'analyser les causes de son désir, de sa révolte, leur bien fondé. Répéter aussi que toute écriture permet d'affiner sa pensée, de se découvrir et de pouvoir revendiquer sa particularité, et devient donc rapidement une conquête de sa dignité personnelle.

Ces séances, je dois le dire, se sont passées idéalement grâce à la préparation en amont faite par la professeur Mme Gourdé et la documentaliste Mme Dali, qui avaient fait lire mon roman *Sous Le Néflier*, et ouvert une réflexion sur son thème principal, la rupture. Ce qui avait permis aux élèves de réfléchir aux sortes de ruptures qu'ils auraient plus particulièrement envie de traiter. Quatre catégories ont nettement eu leurs faveurs : La rupture d'un couple, la rupture amicale, la rupture avec le collègue, la rupture radicale conduisant à la fugue.

Ces thèmes, choisis par eux, une fois posés, sont devenus des contraintes auxquelles ils devaient se tenir. Les contraintes sont nécessaires, dans ces sortes d'exercices, afin que ces séances ne ressemblent pas à des groupes d'expression libre, dans lesquels se fourvoient souvent des demandes thérapeutiques plus ou moins flagrantes. Même si les demandes d'attention particulière étaient parfois perceptibles dans quelques pages, les thèmes contraignants les rendaient moins évidentes.

Au départ, comme souvent, il a fallu vite évacuer le réel blocage dû à la haute idée que chacune et chacun d'eux se faisait de l'écriture littéraire. La lecture ensemble de pages de Salinger (*L'Attrape-Cœur*) ou de quelques passages de mon propre roman leur ont rendu une certaine aisance, en leur donnant à entendre que la formulation écrite pouvait revendiquer une tournure et un vocabulaire proches de l'oralité.

J'ai particulièrement tenu à leur lire aussi, en premier lieu, les « Histoires Vraies » de Sophie Calle, petites histoires bourrées de détails anecdotiques, plus crédibles l'une que l'autre, et dont, du propre aveu de l'auteur, elle a inventé la moitié. Mon but avoué étant bien entendu que les élèves, dans leurs propres textes, ne se sentent tenus à aucun aveu. Et qu'ils puissent, en fin de compte, explorer le fameux « mentir vrai » d'Aragon. Prendre conscience que l'écriture peut offrir une deuxième chance à l'évènement. Que la version qui n'a pas l'excuse d'être avérée pour qu'on ait eu envie de la raconter est peut-être d'une vérité plus profonde. Que l'on n'écrit pas fatalement ce qui est arrivé. Que, peut-être, arrive ce que l'on écrit.

Gérard Streiff

au Collège Elsa Triolet   Champigny-sur-Marne

Livres :

Les Marques du fouet (La Manufacture de livres) et

Double assassinat dans la rue Morgue dans ***Histoires extraordinaires*** d'Edgar Poe

Champigny/Marne m'occupe beaucoup ces temps-ci. Hasard du calendrier : j'ai animé trois rencontres avec une classe de 4^{ me} du Collège Elsa Triolet, dans le quartier du Bois-L'Abbé (les jeunes disent B.L.B.) alors qu'un de mes ouvrages jeunesse, *L'inconnu du B.L.B.*,  ditions ERES, semblerait, dit-on, intéresser des gens de l'audiovisuel et que j'entame une recherche de documentation pour un livre, également en direction de la jeunesse, qui traiterait de la « fameuse » bataille de Champigny, des combats terribles, sanglants et oubliés de décembre 1870. Champigny s'appela longtemps « Champigny-la-Bataille ».

La ligne de bus qui me conduisait de la gare RER   BLB passait justement par la rue du Monument, un site plutôt à l'abandon et retraçant cette histoire. Bref, Champigny, Collège Elsa Triolet, trois rencontres les 28 janvier, 4 et 18 février, avec les élèves de Clémentine Riem, soit Sabrina, Dahlia, Menel, Soumia, Tugce, Coumba, Thajba, Karine, Hanane, Thomas, Gédéon, Bilail, Taha, Stéphane, Ismael, Bakany, Ysa, David et William !

Au programme, le polar, le roman policier. Les élèves avaient lu tout ou partie de *Les marques du fouet* (Editions La manufacture de livres), une histoire noire qui se passe au Mali, sur la ligne du chemin de fer Bamako – Kayes, où la technocratie ultra-libérale, le trafic de drogue et le fanatisme religieux forment un mélange explosif, un roman de 2011 mais d'une belle actualité en ce début d'année 2013 ; les élèves avaient également regardé du côté d'un grand ancien, de notre maître à tous dans le genre, Edgar Poe, et son *Double assassinat dans la rue Morgue*, une histoire de meurtre en chambre close et d'enquête menée par le chevalier Dupin, un ouvrage qui donne déjà (1841 !) les principaux codes du livre policier. Un petit questionnaire sur ce roman leur avait été distribué par Mme Riem

On parla donc longuement de la réalité et de la fiction, de « l'inspiration » et du travail d'écriture, du mensonge romanesque, de la construction des personnages, de la violence sur le papier et dans la vie, de l'Afrique et du racisme, du style, des droits d'auteur, de la cha ne du livre, etc. Puis je leur proposais, avec l'accord de leur professeur, d'écrire une nouvelle noire reprenant plus ou moins le thème de la chambre close.

Répartis en quatre groupes, constitués en fonction de leurs affinités, les élèves élaborèrent quatre courtes nouvelles : *Le Passage secret* tente d'expliquer une mort étrange dans une sacristie fermée de l'intérieur ; *Le Mystère de la cellule 22* met en scène le Tribunal de Grande Instance (TGI) de Créteil puis élucide un faux suicide en prison ; *Où est la prof de français ?* s'interroge sur la disparition de la dite enseignante (kidnapp e par le prof de techno), une nouvelle où on multiplie les « points de vue », le narrateur étant alternativement les filles enquêtrices puis la prof enlevée ; *Dans l'Autre Monde* enfin fait parler un mort, victime « pour rien », ran onn e par des malfrats.

Ces textes pourraient faire l'objet d'une petite édition.

Extraits :

« C'était un dimanche qui m'apparaissait totalement ordinaire. Je rentrais du marché, j'allumais la télé et j'entendis le journaliste déclarer : « Mystère à Champigny ; on a retrouvé le corps d'une femme dans la dépendance de l'église ; elle est morte, victime de coups de couteau ; le mystère, c'est que la porte de la régie, la dépendance où elle se trouvait, était fermée de l'intérieur ; il a fallu la casser pour entrer dans le local. » (*Le Passage secret*)

« À la sonnerie, les quatre filles sortent en récréation ; à leur retour, la prof de français n'est plus là. Sur le tableau est écrit « Au secours, c'est... » mais la phrase n'est pas terminée ; par terre il y a des marques, sans doute de sang. Elles décident alors, toutes les quatre, de mener l'enquête. » (*Où est la prof de français ?*)

« C'était un jour ensoleillé, le mercredi 30 janvier très exactement. On était au TGI, le tribunal de grande instance de Créteil. On jugeait Mr Toufik, accusé d'agression sur Mme Samerlipopète, danseuse dans un bar de Champigny. Mr Toufik, qui savait qu'on allait le juger coupable, entra dans le tribunal avec une arme cachée... dans sa barbe. Quand il passa le portique de sécurité, l'alarme sonna. Un policier le fouilla. Il ne trouva rien car il ne fouilla pas la barbe. Donc Mr Toufik entra armé dans le tribunal. » (*Le Mystère de la cellule 22*)

« Bonjour ; je m'appelle Jean-Paul et je suis mort ; mais je vais vous raconter ce qui m'est arrivé... D'abord je me présente : cheveux châtain, les yeux marron foncé, un corps maigre, presque squelettique. Mes vêtements sentent un peu l'alcool. Comment tout ça a commencé ? J'étais parti faire une randonnée dans la forêt quand tout à coup j'ai vu une ombre, sortie de nulle part et qui s'est mise à courir vers moi. » (*Dans l'Autre Monde*)

Fabienne Swiatly

C'est vous l'écrivain ?

La Pacaudière. Village de la Loire, inconnu jusqu'alors. Vaguement, Roanne située à un quart d'heure, pour le célèbre restaurant *Les Trois Gros*.

Collège, Jean Papon, un peu en dehors du village. Malgré les travaux, j'arrive à l'heure.

Il faut comme à chaque rencontre, trouver le parking, la porte d'entrée, sonner à l'interphone. Les écoles sont des lieux clos, on n'entre plus comme on veut et des caméras qui surveillent l'en-dehors.

Franchir l'entrée puis chercher la salle des professeurs bruyante du bavardage des enseignants ou abandonné dans un étrange silence. Photocopier sur la table éparpillées, comptes-rendus syndicaux affichés aux murs, une proposition d'achat groupé avec une adresse mail où s'inscrire.

Parfois on salue quelqu'un qui jamais ne demande qui on est. S'il est difficile de franchir le portail, ensuite on peut déambuler dans les lieux sans que personne ne s'inquiète. Puis une silhouette s'approche : *C'est vous l'écrivain ?*

Parfois, il reste le temps pour prendre un café. Parfois non. Et il arrive que l'on partage un gâteau préparé par l'un ou l'autre. Même un verre de champagne pour marquer un anniversaire, un départ en retraite ou la réussite à un concours. Le regret à chaque fois de ne pas avoir pris systématiquement la salle des professeurs en photo. Combien d'année déjà que l'on pratique le colportage littéraire ?

A la Pacaudière, je me retrouve très vite en compagnie de l'enseignante et de la documentaliste, l'usage veut que le mot professeur précède celui de documentaliste. Il est des insinuations qui soulignent plus qu'ils ne gommant les différences.

Maud et Isabelle, on se présente et très vite l'on se tutoie.

2

Les élèves arrivent et c'est dans le bruit que l'on installe les tables et les chaises. Ils ne s'assoient pas, ils s'affalent. Les sacs lourds qui les arriment au sol. Ce mélange d'énergie et de fatigue soudaine qui habite l'adolescence depuis toujours.

Au début, il y a une vraie distance entre eux et moi, comme un froid. Il faut dire que j'arrive avec mon bagage de livres, de textes, de noms d'écrivains et de propositions d'écriture. Et tous les préjugés sur ce que pourrait être ou devrait être la littérature. Des tonnes de poussière et pas mal de méfiance. Je connais bien.

Ils attendent soucieux de l'écriture qu'il leur faudra fournir mais curieux tout de même de ce métier que j'ai choisi. Est-ce d'ailleurs un métier ?

A ce moment-là ils sont un groupe, parfois me vient l'idée d'un tas tant je ne parviens pas à détacher un visage du nombre, même si le plus turbulent se fait vite connaître (reconnaître) et j'ai tendance à penser que c'est surtout le plus anxieux.

Je me présente.

Je raconte mon parcours qui a mis du temps à devenir celui d'une écrivaine, comment l'on peut venir du zéro en dictée et trouver refuge dans les livres. Je les étonne. Je les rassure. Il y a du lieu commun entre nous.

Puisque j'ai dit d'où je venais, j'ose à mon tour la question vers eux : *Et vous, vous venez d'où ?* Pour tenir à distance la mythique page blanche, je propose un dispositif avec ronds de couleurs, listes de mots et possibilité de relire la page du voisin. Et même si ça rechigne et râle d'abord, ils acceptent, à un moment ou à un autre, de laisser surgir des mots, des phrases, des images. Et souvent me demande si c'est bien ça qu'il faut écrire ?

Et ma réponse un peu floue est un encouragement à chercher ce qu'ils ne connaissent pas encore.

Au rythme des lectures, ils deviennent regards, visages, corps et voix. Ils s'étonnent de ce qui s'écrit chez eux, chez les autres. Puis ce garçon avec déjà une voix d'homme qui n'en revient pas d'avoir écrit et dit de la poésie. Il pensait que ce n'était pas pour lui. Puis cette jeune fille qui veut bien

retravailler son texte parce qu'elle s'y dévoile trop vite et qu'il faut savoir donner une place aux lecteurs.

Oui il y a des belles récompenses même si certains résistent, si d'autres s'évadent du lieu à travers l'écran du téléphone. Même si certains cachent l'émotion derrière un paquet de rires.

3

Et je leur lis Valérie Rouzeau, *Pas revoir*. Oui c'est une poète vivante et même qu'elle écrit des chansons pour un groupe rock. Toujours et encore évacuer la poussière ! Non, je ne passe pas mes journées à écouter de la musique classique en caressant mon chat.

La littérature est un ancrage dans le présent de la vie.

Puis je montre mes carnets et explique comment l'écriture ne se fait pas seulement devant l'ordinateur mais qu'il y a aussi la marche en ville ou en campagne, les photos des usines, les collages, le blog et je les entraîne à l'extérieur noter ce qui fait le paysage habituel mais que j'invite à regarder aujourd'hui différemment : *les arbres qui grelottent, le ciel mince, le têtard des oiseaux, les murs distants, les ordinateurs silencieux* (leurs mots à eux)...

Trois fois trois heures passées ensemble.

On s'approprie et ils finissent par donner de la confiance, et le professeur s'étonne car souvent en atelier, il y a un ou une retirée dans le fond de la classe qui transcrit un bout de vie qui nous émeut par sa justesse.

Les doutes, les douleurs, les trahisons pour certains. On ne savait pas. On ne voyait plus.

La classe n'est plus un tas.

Et le plaisir aussi de voir qu'ils ne s'envolent pas tout de suite quand la sonnerie qui est maintenant une musique, annonce l'heure du départ.

Je dis au revoir, on se dit merci.

Certains viendront me faire signe sur mon blog ou ma page facebook, parfois très longtemps après. Je me dis que définitivement, les médias, nous renvoie une image caricaturale et restreinte de la jeunesse.

Sur le carnet, j'écris le soir même : *ils sont notre avenir, il nous faut prendre soin d'eux.*

Juin 2013.

Sylvie Tanette

Collège Jean Vilar à Grigny

Livres :

Nedjma, Kateb Yacine (Point Seuil)

Amalia Albanesi (Mercure de France), Sylvie Tanette

Dans le cadre de l'école des écrivains, je suis invitée à me rendre trois fois au Collège Jean Vilar, à Grigny en banlieue parisienne. Au téléphone, Catherine Riza, de la Maison des écrivains, m'explique ce que je dois faire. Notamment, choisir une œuvre classique qui m'aurait marquée quand j'avais l'âge des élèves que je vais rencontrer (une classe de 3^{ème}). Immédiatement, alors qu'elle me parle, je pense à *Nedjma*, de Kateb Yacine. Après y avoir réfléchi plus longuement, je conserve ce choix. Je rachète le livre, qui par mystère n'est plus dans ma bibliothèque, et je retrouve le passage qui était dans mon manuel scolaire en 3^{ème}. C'est dans la toute dernière partie du livre, quand Mustapha est en interro au lycée et qu'il décide de rendre copie blanche, parce que c'est le jour du Mouloud, et le directeur de l'école met la main sur un tract anti-français qu'il a rédigé. J'y pense plusieurs jours, alors que tout ça est si loin : pourquoi, quand j'étais en 3^{ème}, ai-je tant aimé ce texte ?

Le professeur, Annie Giammarinaro, me téléphone, on se rencontre. Voilà : nous aurons trois séances de deux heures, on a donné aux élèves mon premier roman, *Amalia Albanesi*, et *Nedjma*. Je les imagine en train de lire, je me demande s'ils vont aimer. Pendant les séances, il faudra parler de l'un puis de l'autre, et il faudra les faire écrire. Vaste programme. J'ai un peu peur.

13 février

Me voilà donc à Grigny. Annie Giammarinaro vient me chercher en voiture à la gare de RER, parce que le collège est un peu loin. Je regarde partout. Les ronds-points, les immeubles, le collège qui est accolé à une cité. La cour de béton. Dans un coin, une copie double chiffonnée flotte sur une flaque d'eau.

Les élèves sont là et il va falloir parler. Je me lance et ils ont tout de suite des questions, très justes en général, et très directes. Au début, je ne sais pas comment leur expliquer pourquoi j'ai écrit un livre, depuis quand j'écris, comment ça m'a pris, comment ce livre-là a commencé. Vingt-cinq paires d'yeux attendent que je dise quelque chose d'important, ce n'est pas rien, j'ai l'impression d'avoir une lourde responsabilité et cette sensation ne me quittera pas, tout comme la peur de les décevoir. Je fais donc au mieux. Je leur parle de ce besoin qu'ont les êtres humains de créer de la fiction et de s'en nourrir, depuis les légendes antiques jusqu'aux films qu'on peut voir au cinéma. Je leur explique que j'invente des histoires depuis toujours. Je ne sais pas comment est né mon livre, peut-être à cause de cette institutrice au nom français qui, quand j'étais bien plus petite qu'eux, nous a donné un arbre généalogique ronéotypé à remplir. Aucun de nous, dans cette classe de CE2 des quartiers nord de Marseille, n'y est parvenu. Je leur explique que la colère, parfois, peut accoucher d'un livre quarante ans après. Est-ce qu'ils connaissent les quartiers nord de Marseille ? L'heure a tourné, on démarre l'atelier d'écriture. Je leur demande de faire ce que moi, j'ai fait : raconter une histoire familiale, un parcours. Ce peut être autobiographique ou pas, ou un peu des deux, et ils ne sont pas obligés de dire ce qui est vrai ou inventé.

Allez, go.

Je leur dis aussi que, s'ils n'ont pas assez de temps, ils peuvent continuer à la maison, tranquillement, et ne rendre leur copie au professeur que la semaine suivante. Ils s'ébrouent, se regardent, sortent des feuilles. J'ai peur qu'ils n'écrivent rien. Mais finalement ils s'y mettent. Je passe de l'un à l'autre, on bavarde, je regarde ce qu'ils écrivent. Certains démarrent un conte, d'autres se lancent dans un polar. Un garçon qui semble très jeune écrit une page en italien, que je déchiffre. Il est né en Afrique, avec sa famille ils ont émigré à Rome avant de, il ne dit pas pourquoi, venir en France. Il n'écrit pas encore le français. À peine étaient-ils arrivés en France, ses parents, ses frères et sœurs et lui-même, à peine étaient-ils arrivés en France que son père s'est volatilisé. « *L'abbiamo cercato* ». Nous l'avons cherché... Une autre élève raconte l'histoire d'une très belle jeune fille dans un petit village en Turquie. Tous les matins elle se levait pour aller traire les vaches et nourrir les poules et à longueur de jour elle rêvait de son futur mari. Alors que je lis, l'élève sort de son portefeuille une photo en noir et blanc de la jeune fille, ravissante en effet : c'est sa mère, à l'époque où elle vivait encore là-bas et n'était pas mariée. Dans un coin, un garçon n'écrit pas. Il a posé son stylo, ne me regarde pas quand j'approche. Sur sa feuille, juste une phrase : « *Je pense que mes parents sont partis à cause de la guerre au Congo* ». Je lui dis : « Tu penses, seulement ? Tu ne leur a pas demandé ? ». De la tête, toujours sans me regarder, il me fait signe que non.

Une semaine après je reçois par courriel les textes qu'Annie Giammarinaro a mis au propre. On se téléphone. Elle me dit qu'elle n'a pas eu le temps de tout taper, car certains élèves, revenus de week-end, lui ont rendu des copies de quatre à six pages. Elle semble un peu étonnée. Je lis ce qu'elle m'a envoyé, je relis, je suis si touchée par ces histoires. Une élève décrit un marché en Afrique, d'où une petite vendeuse d'épices s'échappe aux heures calmes pour retrouver son amoureux. Un garçon imagine qu'une nuit, ses parents sont égorgés. Il est obligé de s'enfuir, sauter dans un bateau, traverser la Méditerranée, voler de la nourriture pour survivre.

J'ai hâte de les rencontrer à nouveau.

20 février

Deuxième rencontre, on propose de lire les textes à haute voix. Certains s'y opposent farouchement : « Ce sont des histoires de famille ». D'autres acceptent, on écoute leurs récits, on en discute. Puis je leur pose des questions sur cette expérience. Je note les réponses au tableau. J'essaie, en fait, de les faire s'exprimer sur ce que l'exercice leur a apporté. Qu'est-ce qu'on ressent lorsqu'on écrit ainsi ? À quoi ça rime ? Qu'est-ce que ça peut changer ? Petit à petit ils commencent à en dire beaucoup. Je leur propose d'écrire à nouveau sur cette expérience. Ils rechignent un peu, puis se mettent au travail. Une partie d'entre eux décide de continuer les textes de la semaine précédente.

Ici et là des jeunes filles sont penchées sur leurs feuilles, absentes au brouhaha ambiant.

20 mars

Troisième rencontre. On va parler de Kateb Yacine, je suis contente. Faire partager ce que j'aime, les orienter vers les textes de cet immense auteur, leur parler de ce qu'il a été et de ses combats, j'en suis enthousiaste à l'avance. La rencontre se passe en un éclair. D'abord, pour en terminer avec mon livre et leurs premiers textes, et faire le lien avec Kateb Yacine, je leur parle d'auteurs issus de l'immigration ou d'auteurs en exil, ce qui n'est pas la même chose, bien entendu. Je leur conseille quelques noms, quelques titres, ils prennent des notes. Je les conjure d'aller au Salon du livre, qui se déroule le week-end suivant et qui est gratuit pour les jeunes gens de leur âge, j'ai noté l'heure d'une table ronde sur une thématique proche de ce dont on a parlé. Puis on passe à Kateb Yacine. Ils ont plus ou moins lu le livre, pas forcément facile d'accès. Je leur dis de ne surtout pas le jeter et d'y retourner dans deux ou trois ans, c'est comme ça, certains livres ne se laissent pas si facilement approcher. Puis on lit le passage important, quelques pages qui étaient dans mon livre de classe. Ils s'animent, j'ai l'impression que ce texte leur parle autant qu'à moi, cette histoire de collégien engagé politiquement, qui refuse de travailler un jour de fête religieuse, mais vient à l'école pour voir le sujet

de la composition, où il aurait été sûr d'être premier. On décortique le texte, on passe en revue tout ce qu'ils y lisent : la colonisation, l'engagement politique, les obligations familiales, la fidélité et la trahison. Je leur parle aussi de la pureté du style de Kateb Yacine, qui aujourd'hui encore me laisse sans voix. Je ne sais pas si ce texte leur sera autant utile qu'à moi, je l'espère. Puis je les lance de nouveau dans un travail d'écriture. Imaginez-vous dans une situation pareille, écartelés entre deux sentiments contradictoires. Je leur dis de prendre le temps, de ne rendre les copies que la semaine suivante s'ils le souhaitent, on ne peut pas écrire dans la précipitation. Ils s'y mettent.

Quand la cloche sonne, je leur conseille d'aller sur Dailymotion visionner les interviews de Kateb Yacine qui traînent sur la toile. Dont celle datée de 1956, que j'ai découverte la veille et qui m'a émue aux larmes : on y voit Kateb Yacine tout jeune, invité d'une émission littéraire où on lui demande de parler de son premier roman : *Nedjma*.

Annie Giammarinaro, en me laissant à la gare de RER, me dit qu'elle m'enverra leurs textes par internet.

Je regrette un peu que l'expérience se termine. Elle m'a passionnée.

Sylvie Tanette

Collège Jean Vilar à Grigny

Livres :

Nedjma, Kateb Yacine (Point Seuil)

Amalia Albanesi (Mercure de France), Sylvie Tanette

Dans le cadre de l'école des écrivains, je suis invitée à me rendre trois fois au Collège Jean Vilar, à Grigny en banlieue parisienne. Au téléphone, Catherine Riza, de la Maison des écrivains, m'explique ce que je dois faire. Notamment, choisir une œuvre classique qui m'aurait marquée quand j'avais l'âge des élèves que je vais rencontrer (une classe de 3^{ème}). Immédiatement, alors qu'elle me parle, je pense à *Nedjma*, de Kateb Yacine. Après y avoir réfléchi plus longuement, je conserve ce choix. Je rachète le livre, qui par mystère n'est plus dans ma bibliothèque, et je retrouve le passage qui était dans mon manuel scolaire en 3^{ème}. C'est dans la toute dernière partie du livre, quand Mustapha est en interro au lycée et qu'il décide de rendre copie blanche, parce que c'est le jour du Mouloud, et le directeur de l'école met la main sur un tract anti-français qu'il a rédigé. J'y pense plusieurs jours, alors que tout ça est si loin : pourquoi, quand j'étais en 3^{ème}, ai-je tant aimé ce texte ?

Le professeur, Annie Giammarinaro, me téléphone, on se rencontre. Voilà : nous aurons trois séances de deux heures, on a donné aux élèves mon premier roman, *Amalia Albanesi*, et *Nedjma*. Je les imagine en train de lire, je me demande s'ils vont aimer. Pendant les séances, il faudra parler de l'un puis de l'autre, et il faudra les faire écrire. Vaste programme. J'ai un peu peur.

13 février

Me voilà donc à Grigny. Annie Giammarinaro vient me chercher en voiture à la gare de RER, parce que le collège est un peu loin. Je regarde partout. Les ronds-points, les immeubles, le collège qui est accolé à une cité. La cour de béton. Dans un coin, une copie double chiffonnée flotte sur une flaque d'eau.

Les élèves sont là et il va falloir parler. Je me lance et ils ont tout de suite des questions, très justes en général, et très directes. Au début, je ne sais pas comment leur expliquer pourquoi j'ai écrit un livre, depuis quand j'écris, comment ça m'a pris, comment ce livre-là a commencé. Vingt-cinq paires d'yeux attendent que je dise quelque chose d'important, ce n'est pas rien, j'ai l'impression d'avoir une lourde responsabilité et cette sensation ne me quittera pas, tout comme la peur de les décevoir. Je fais donc au mieux. Je leur parle de ce besoin qu'ont les êtres humains de créer de la fiction et de s'en nourrir, depuis les légendes antiques jusqu'aux films qu'on peut voir au cinéma. Je leur explique que j'invente des histoires depuis toujours. Je ne sais pas comment est né mon livre, peut-être à cause de cette institutrice au nom français qui, quand j'étais bien plus petite qu'eux, nous a donné un arbre généalogique ronéotypé à remplir. Aucun de nous, dans cette classe de CE2 des quartiers nord de Marseille, n'y est parvenu. Je leur explique que la colère, parfois, peut accoucher d'un livre quarante ans après. Est-ce qu'ils connaissent les quartiers nord de Marseille ? L'heure a tourné, on démarre l'atelier d'écriture. Je leur demande de faire ce que moi, j'ai fait : raconter une histoire familiale, un parcours. Ce peut être autobiographique ou pas, ou un peu des deux, et ils ne sont pas obligés de dire ce qui est vrai ou inventé.

Allez, go.

Je leur dis aussi que, s'ils n'ont pas assez de temps, ils peuvent continuer à la maison, tranquillement, et ne rendre leur copie au professeur que la semaine suivante. Ils s'ébrouent, se regardent, sortent des feuilles. J'ai peur qu'ils n'écrivent rien. Mais finalement ils s'y mettent. Je passe de l'un à l'autre, on bavarde, je regarde ce qu'ils écrivent. Certains démarrent un conte, d'autres se lancent dans un polar. Un garçon qui semble très jeune écrit une page en italien, que je déchiffre. Il est né en Afrique, avec sa famille ils ont émigré à Rome avant de, il ne dit pas pourquoi, venir en France. Il n'écrit pas encore le français. À peine étaient-ils arrivés en France, ses parents, ses frères et sœurs et lui-même, à peine étaient-ils arrivés en France que son père s'est volatilisé. « *L'abbiamo cercato* ». Nous l'avons cherché... Une autre élève raconte l'histoire d'une très belle jeune fille dans un petit village en Turquie. Tous les matins elle se levait pour aller traire les vaches et nourrir les poules et à longueur de jour elle rêvait de son futur mari. Alors que je lis, l'élève sort de son portefeuille une photo en noir et blanc de la jeune fille, ravissante en effet : c'est sa mère, à l'époque où elle vivait encore là-bas et n'était pas mariée. Dans un coin, un garçon n'écrit pas. Il a posé son stylo, ne me regarde pas quand j'approche. Sur sa feuille, juste une phrase : « *Je pense que mes parents sont partis à cause de la guerre au Congo* ». Je lui dis : « Tu penses, seulement ? Tu ne leur a pas demandé ? ». De la tête, toujours sans me regarder, il me fait signe que non.

Une semaine après je reçois par courriel les textes qu'Annie Giammarinaro a mis au propre. On se téléphone. Elle me dit qu'elle n'a pas eu le temps de tout taper, car certains élèves, revenus de week-end, lui ont rendu des copies de quatre à six pages. Elle semble un peu étonnée. Je lis ce qu'elle m'a envoyé, je relis, je suis si touchée par ces histoires. Une élève décrit un marché en Afrique, d'où une petite vendeuse d'épices s'échappe aux heures calmes pour retrouver son amoureux. Un garçon imagine qu'une nuit, ses parents sont égorgés. Il est obligé de s'enfuir, sauter dans un bateau, traverser la Méditerranée, voler de la nourriture pour survivre.

J'ai hâte de les rencontrer à nouveau.

20 février

Deuxième rencontre, on propose de lire les textes à haute voix. Certains s'y opposent farouchement : « Ce sont des histoires de famille ». D'autres acceptent, on écoute leurs récits, on en discute. Puis je leur pose des questions sur cette expérience. Je note les réponses au tableau. J'essaie, en fait, de les faire s'exprimer sur ce que l'exercice leur a apporté. Qu'est-ce qu'on ressent lorsqu'on écrit ainsi ? À quoi ça rime ? Qu'est-ce que ça peut changer ? Petit à petit ils commencent à en dire beaucoup. Je leur propose d'écrire à nouveau sur cette expérience. Ils rechignent un peu, puis se mettent au travail. Une partie d'entre eux décide de continuer les textes de la semaine précédente.

Ici et là des jeunes filles sont penchées sur leurs feuilles, absentes au brouhaha ambiant.

20 mars

Troisième rencontre. On va parler de Kateb Yacine, je suis contente. Faire partager ce que j'aime, les orienter vers les textes de cet immense auteur, leur parler de ce qu'il a été et de ses combats, j'en suis enthousiaste à l'avance. La rencontre se passe en un éclair. D'abord, pour en terminer avec mon livre et leurs premiers textes, et faire le lien avec Kateb Yacine, je leur parle d'auteurs issus de l'immigration ou d'auteurs en exil, ce qui n'est pas la même chose, bien entendu. Je leur conseille quelques noms, quelques titres, ils prennent des notes. Je les conjure d'aller au Salon du livre, qui se déroule le week-end suivant et qui est gratuit pour les jeunes gens de leur âge, j'ai noté l'heure d'une table ronde sur une thématique proche de ce dont on a parlé. Puis on passe à Kateb Yacine. Ils ont plus ou moins lu le livre, pas forcément facile d'accès. Je leur dis de ne surtout pas le jeter et d'y retourner dans deux ou trois ans, c'est comme ça, certains livres ne se laissent pas si facilement approcher. Puis on lit le passage important, quelques pages qui étaient dans mon livre de classe. Ils s'animent, j'ai l'impression que ce texte leur parle autant qu'à moi, cette histoire de collégien engagé politiquement, qui refuse de travailler un jour de fête religieuse, mais vient à l'école pour voir le sujet

de la composition, où il aurait été sûr d'être premier. On décortique le texte, on passe en revue tout ce qu'ils y lisent : la colonisation, l'engagement politique, les obligations familiales, la fidélité et la trahison. Je leur parle aussi de la pureté du style de Kateb Yacine, qui aujourd'hui encore me laisse sans voix. Je ne sais pas si ce texte leur sera autant utile qu'à moi, je l'espère. Puis je les lance de nouveau dans un travail d'écriture. Imaginez-vous dans une situation pareille, écartelés entre deux sentiments contradictoires. Je leur dis de prendre le temps, de ne rendre les copies que la semaine suivante s'ils le souhaitent, on ne peut pas écrire dans la précipitation. Ils s'y mettent.

Quand la cloche sonne, je leur conseille d'aller sur Dailymotion visionner les interviews de Kateb Yacine qui traînent sur la toile. Dont celle datée de 1956, que j'ai découverte la veille et qui m'a émue aux larmes : on y voit Kateb Yacine tout jeune, invité d'une émission littéraire où on lui demande de parler de son premier roman : *Nedjma*.

Annie Giammarinaro, en me laissant à la gare de RER, me dit qu'elle m'enverra leurs textes par internet.

Je regrette un peu que l'expérience se termine. Elle m'a passionnée.

Laurence Tardieu

Collège Garcia Lorca à Saint-Denis

Livres :

Lettres à un jeune poète, Rilke

La Confusion des peines (Stock), Laurence Tardieu

C'est donc la troisième année que je participe à « À l'école de l'écrivain, des mots partagés. » J'en suis heureuse. Je crois, profondément, que les auteurs peuvent transmettre quelque chose d'essentiel, quelque chose qui a d'abord à voir avec le langage, donc avec la pensée ; mais, aussi, avec la volonté et le désir, l'intériorité, le silence, sans lesquels, me semble-t-il, on ne peut vivre pleinement. Tenter de partager quelque chose autour des mots, c'est sans doute, avant tout, faire comprendre en quoi toute écriture est quête, quelle que soit sa forme, et transmettre quelque chose de cette quête.

Cette fois, on m'envoie à Saint-Denis, dans le collège Federico Garcia Lorca. On m'explique, avant les rencontres, que le projet, cette année, a évolué : comme c'était le cas les précédentes années, les élèves auront lu un de mes livres (à moi de choisir lequel, et je choisis, comme l'année dernière, mon dernier roman, *La Confusion des peines*), mais on me demande de leur apporter aussi un de mes « livres de chevet » découvert lorsque j'avais leur âge. Un livre qui m'aurait accompagnée au fil du temps, m'aurait nourrie, fait grandir. Les élèves que je rencontre sont en classe de troisième, ils ont donc environ 14 ans. Je cherche. Je cherche à me souvenir de ce que je lisais à quatorze ans. Et j'y pense soudain, comme une évidence : les *Lettres à un jeune poète* de Rilke. C'est un texte que j'ai lu et relu, à tout âge, que je possède en deux exemplaires dans ma bibliothèque, et dont j'ai, à chaque lecture, redécouvert la force, la justesse, la vérité. Je l'ai découvert lorsque j'avais quinze ans, dans une librairie, après l'avoir ouvert, par hasard, parce qu'il était sur une table. C'est un texte qui continue encore, aujourd'hui, à m'accompagner.

Me voilà donc arrivant un matin glacé et neigeux de janvier à Saint-Denis. Il a neigé tout le week-end, les bus de banlieue ont du mal à circuler, on vient me chercher en voiture à la sortie du RER. Le collège est situé dans la cité des Francs-Moisins, dont j'ai appris quelques jours auparavant qu'elle a été autrefois un des plus grands bidonvilles de la région parisienne avant de devenir la cité qu'elle est aujourd'hui.

Nous avons convenu, les deux professeurs de français et moi, que la première séance serait consacrée à mon parcours d'écrivain, à ce que signifie pour moi écrire, à ce que cela représente. Pourquoi écrire, comment écrire, quoi écrire. Je leur parlerais aussi, parce qu'on ne peut écrire sans avoir lu, des lectures qui ont jalonné ma route, notamment des *Lettres à un jeune poète* dont j'avais choisi de lire deux extraits. Enfin, il y aurait un temps de partage avec les collégiens autour de *La Confusion des peines*, que la plupart avait lu.

Lors de cette première séance de deux heures, les deux classes de troisième sont réunies. Je perçois tout de suite l'hétérogénéité des classes, certains visages très attentifs, curieux, d'autres ailleurs, agités, ne parvenant pas à se concentrer, à rester seulement assis. Je raconte ce qui me passionne, ce qui m'interroge et ne cesse de me bouleverser. Je sens que certains reçoivent, d'autres pas, mais peu importe, la vie est affaire de rencontres, de moments, et pour chacun, ces moments diffèrent. L'énergie des deux classes est grande, les élèves ont préparé des questions, on passe du « Combien

gagnez-vous ? » à « Est-ce que l'écriture de *La Confusion des peines* vous a libérée ? » ou « Que signifie la scène où vous apercevez, petite fille, votre père nu dans la salle de bains ? » J'essaie de répondre au plus près, au plus juste, je sens que je touche à des zones sensibles, taboues, j'entends des « ça me choque, Madame, ça me dérange », et tant mieux, car cela me permet de dire quelque chose à propos de la littérature que je crois essentiel, de ce qu'elle permet : l'exploration d'espaces moins clairs, plus troubles, plus sombres, l'exploration de zones de non-dits, oui, écrire c'est aussi oser franchir des frontières, aller là où ça sent moins bon, là où c'est moins propre. Écrire pour tenter de comprendre notre part plus sombre, notre propre désordre intérieur.

On ne sait jamais, lorsqu'on mène ce type d'interventions en milieu scolaire, ce qui est reçu, ce qui est compris, ressenti. Pourtant, je veux croire, cette fois encore, en quittant les collégiens et en leur expliquant que nous allons écrire lors des deux prochaines séances, que, pour certains, quelque chose s'est passé. Des mots ont été reçus. Une part du rêve, de la liberté de l'écriture, a été entendue.

La deuxième séance a été fixée deux semaines plus tard. Cette fois, nous avons décidé de ne pas mélanger les deux classes, très différentes, et de travailler classe par classe, afin de permettre un meilleur accompagnement des élèves dans l'écriture.

Nous avons choisi des sujets d'écriture en lien avec ce dont j'ai parlé lors de la première rencontre, et en lien avec *La Confusion des peines*. Les élèves ont apporté eux aussi leurs propres sujets — leurs propres désirs d'écriture. Chaque classe a donc le choix entre plusieurs cadres d'écriture. Très vite, une grande majorité écrit. Je suis chaque fois émue par la concentration de certains lors de ces séances, leur silence, leur appétit d'écrire. Pour d'autres, bien sûr, c'est plus difficile. Ils « ne savent pas », ils « n'ont rien à dire »... J'essaie de leur dire qu'écrire qu'on n'a rien à dire, ce n'est pas rien, ça peut même mener vers quelque chose de drôlement intéressant. J'aime leurs moues sceptiques lorsque je leur dis ça, mais j'aime aussi les voir reprendre leur stylo... Les professeurs et moi passons auprès de chacun, lisons, relisons, accompagnons, aidons, encourageons. Le temps passe vite, très vite, lors de cette deuxième séance. Les deux professeurs me promettent de continuer à travailler avec les élèves sur leurs textes, avant la troisième et dernière séance, qui a lieu quinze jours plus tard.

J'ai la joie, lorsque j'arrive au collège la troisième fois, de croiser devant les grilles une collégienne qui me dit combien elle a hâte de commencer aujourd'hui l'atelier. N'est-ce pas formidable, me dis-je en montant les marches, oui, n'est-ce pas formidable d'entendre ça, un matin glacé de février, devant les grilles de ce collège « dit difficile », d'être accueillie par l'enthousiasme et l'impatience d'une jeune collégienne, qui a envie d'écrire ?

Au début de cette troisième séance, je prends un peu de temps pour reparler aux élèves des *Lettres à un jeune poète*, et leur en lire deux extraits. Je mesure, lors de la lecture, combien la langue de Rilke leur paraît lointaine, déconnectée de leur propre langage, et j'essaie de leur exprimer en quoi ce texte, écrit au début du 20^{ème} siècle, me paraît toujours d'une grande actualité. Méditation sur la solitude, sur l'importance du « rentrez en vous-même », sur la création et, avant tout, sur l'accomplissement intérieur. Il me semble, précisément parce que la plupart de ces collégiens sont en prise avec un réel difficile, qu'ils ont plus encore besoin qu'on leur parle de ce silence intérieur, de cette solitude qui permet de renouer avec soi-même, d'être à l'écoute de ses propres désirs, de ses propres rêves, à l'écoute de celui ou celle qu'on est profondément, loin du bruit du monde, loin de ce qui contribue à éclater l'être, à le disperser.

Puis, nous lisons certains des textes qui ont été retravaillés. Certains sont très forts, poignants, le matériau a été puisé dans la vie, et la vie, à quatorze ans, peut être déjà d'une féroce intensité. Lors des lectures, même si parfois se dessinent certains sourires, si quelques rires fusent, il règne dans la classe une véritable attention. Quelque chose, soudain, se met à exister. Nous commentons les

textes, je tente de dire comment nous pourrions aller plus loin encore, en travaillant davantage la langue, en la ployant pour tenter de l'amener à soi, et trouver ainsi mieux encore sa voix, mais j'insiste aussi sur la sincérité de ces textes, sur leur authenticité. La plupart des élèves n'ont pas « fabriqué ». Je lis sur les visages de la fierté, et c'est avec, au cœur, ces images, cette émotion, que je les quitte, convaincue une fois de plus que ces moments, ce travail, ce partage, n'aura pas été vain. Pour certains, il en restera des traces, oui, je veux le croire.

Olivier Targowla

au Collège Vauban de Calais

Livres :

Le petit homme d'Arkhangelsk, Georges Simenon (Livre de Poche)

Un pas de côté (dans la rumeur du monde), (éd. Maurice Nadeau), O.

Targowla

Il s'agissait, pour ces trois visites, de proposer un livre important et de partager ce qu'il m'avait apporté avec les élèves de la classe de troisième de Mme Bomy. D'abord, une présentation du *Petit homme d'Arkhangelsk* qui fut l'occasion d'aborder la situation de l'homme intégré dans une petite ville qui, à la suite d'un mensonge banal, se voit mis au ban de la société. On finira par lui reprocher son origine étrangère. Ensuite nous avons parlé d'*Un pas de côté (dans la rumeur du monde)*, deux livres qu'ils avaient lus en partie. On parla des personnages de ces deux romans qui avaient en commun de cultiver dans leur manière de vivre une certaine discrétion. Leur destin s'achève d'une façon tragique dans le premier et de façon plus optimiste pour le second.

Ensuite, il y eut les questions traditionnelles concernant le « métier d'écrivain », notamment sur l'argent que cette activité pouvait rapporter, sur la notoriété que l'on pouvait avoir. Éventuellement.

De l'écriture il fut beaucoup question, bien sûr, et des mots. De leurs sens et de là où ils peuvent nous emmener. Au début, on sentit l'inquiétude : « *Dans ma tête les mots sont tous pareils !* » Mais peu à peu, quand il s'est agi d'écrire soi-même un petit texte, les mots sont devenus des alliés potentiels, pour peu que chaque élève trouve un écho favorable quand il ou elle essayait de s'en servir pour exprimer des situations et des émotions personnelles.

Les élèves ont mieux compris les enjeux du roman de Simenon quand leur enseignante leur proposa de visionner le film qu'Olivier Langlois a tiré du *Petit homme d'Arkhangelsk* intitulé *Monsieur Joseph* avec Daniel Prévost dans le rôle-titre.

La dernière séance fut consacrée à trouver un élément commun aux deux romans ; après quelques hésitations, on se mit d'accord sur la notion de « refuge » qui, nous dit le dictionnaire, est un lieu où l'on se met en sûreté pour échapper à un ennui ou à un danger qui menace. Deux notions qui leur permirent de mettre en scène des éléments de leurs vies. Chacun plongea dans sa feuille, appela l'enseignante ou l'écrivain pour se rassurer et avoir une confirmation : « *On a le droit de dire ce mot-là* » ou « *Comment ça s'écrit ?* » Ensuite il a fallu saisir les textes et chacun sur son ordinateur a retravaillé son premier jet.

Je peux dire qu'ils m'ont impressionné : vingt adolescents concentrés sur un texte dont ils pressentent qu'il a de l'importance, soignant la mise en pages pour certains et l'orthographe pour d'autres.

Après cette expérience, tout ce qu'il faudrait souhaiter c'est que ces jeunes puissent avoir un petit peu plus confiance en eux, parce que sur leurs visages ce qu'on peut lire quand on s'adresse à eux et sans faire de psychologie à deux sous, c'est : dites-moi que je ne suis pas nul, dites-moi que je peux avoir une place dans le monde.

Luc Tartar

au Collège Claude Le Lorrain à Nancy

Livres :

Les Yeux d'Anna (Lansman) et
La Vie devant soi de Romain Gary

Je ne suis pas

Je ne suis pas de ces garçons qui disent que leur sœur déshonore la maison
Je ne suis pas de ceux-là qui crient Basta qu'elle brûle elle a fauté
Et qui scratchent l'allumette au-dessus d'un bidon d'essence
Je ne suis pas de ces ignorants qui demandent aux filles de rentrer dans le rang
Qui leur versent sur la tête des tombereaux d'injures et d'excréments
Je ne veux pas être assimilé aux petits coqs petits cons
Qui dégainent des interdits à longueur de journée
Qui bavassent des règles de conduite et d'obéissance
Et qui repeignent le monde à leurs bottes
Je ne suis pas de ces barbares
Intransigeants incultes violeurs de liberté
Matant les filles avec des nerfs de bœufs et des airs de monstres
Qui se croient géants en coupant des nez
En effaçant les sourires des visages à grands jets d'acide
Manquant ainsi au plus élémentaire devoir des frères
Le devoir d'amour et de protection
Je ne suis pas de ces garçons

Où t'as vu ça
À la télé
Change de chaîne

Je ne suis pas de ceux-là qui se montent la tête et une expédition punitive
Qui coursent les filles entre les immeubles pour leur faire passer le goût du vice
Soi-disant le goût du vice
Alors qu'il s'agit tout simplement ici d'une histoire d'amour
Et je ne suis pas non plus de celles-ci qui disent que c'est bien fait
Se mordant les lèvres d'envie de jalousie
Déconfites de constater qu'une des leurs a osé revendiquer un peu de liberté
Et prêtes elles aussi à la vendre — ma sœur
À lui faire passer le goût des baisers sur ses lèvres de délurée en révélant à tous qu'elle s'est réfugiée
ici
Chez moi
Son frère

Ouvre si elle est ici

Je ne suis pas de ces gens qui livrent leur sœur leur frère leurs amis leurs parents

Ouvre au nom des parents

Je ne suis pas non plus de ces parents qui mettent leur fille à la porte parce qu'elle aime un garçon
Parents-peur-castrateurs
Soumis à la dictature du Qu'en dira-t-on
Qui n'ont pas su protéger leurs rejetons
En laissant l'extérieur faire la loi chez eux
La famille la société la politique la religion

N'insulte pas les parents et ouvre
Toi aussi tu me dois obéissance
Je suis l'aîné

Je n'insulte personne
Je dénonce ta loi
Ton code d'honneur
Qui te fait courser deux adolescents dans la cité pour les lyncher
Parce qu'ils se sont aimés sans demander la permission
Mais depuis quand l'Amour demande la permission

Ouvre
On appelle ça le droit d'aînesse

Et moi je te parle du droit d'aimer

Ouvre ou on défonce ta porte

Je ne suis pas de ceux-là qui passent en force

On est nombreux

Qui intimident et réduisent au silence tous ceux qui ne pensent pas comme eux
Je ne suis pas de ceux qui tambourinent aux portes
Menaçant de tout faire péter
Et de rentrer violemment dans les foyers fouillant les pièces et retournant les lits
Ivres de sang et de colère

Arrête ce charabia ouvre je suis ton frère
Tu nous les livres et on te laisse tranquille
On ferme les yeux sur ton indépendance
Tu nous les livres et on s'en va
Sans fouiller dans tes placards
Sans remuer ta vie
Dis tu nous les livres les deux tourtereaux
Qu'on les asticote un peu rien qu'un peu
Rassure-toi ma cocotte
Pas de quoi casser trois pattes à un canard
On leur fait gentiment passer le goût de recommencer
Et tout rentre dans l'ordre
Nous chez nous
Eux chez eux
Et toi chez toi

Je ne suis pas de ceux-là

Tu dis ça parce que tu es derrière ta porte
C'est facile de se retrancher derrière une porte

Pas quand ça tambourine contre la porte à en faire péter les gonds

C'est toi qui nous fais péter les gonds
Pour la dernière fois ouvre et il ne t'arrivera rien
Sinon

Sinon

Ouvre

Je ne suis pas
Je ne te suis pas
Je ne suis pas dans tes pas de frère aîné aboyeur et bestial
Je ne suis pas dans ta haine dans ton ressentiment contre tout ce qui vit et bouge et aime
Je ne suis pas aux ordres de tes idéaux de tes bastonnades
Je ne partage pas tes idées tes opinions tes fréquentations tes agissements
Va-t'en

Tu l'auras voulu

Je ne veux rien
Juste la paix

Va crever

Je suis mort déjà de voir ce que tu es devenu

À trois je tire

Tu ne me fais pas peur
Vous aurez beau défoncer la porte et me passer dessus à plusieurs
Dévaster l'appartement à la recherche des amoureux
Mettre le feu au canapé au matelas aux livres et à tout ce qui s'ensuit
Vous resterez bredouilles
Rage aux lèvres et bras ballants devant un amour qui vous échappe de toute façon

Un

Ils sont partis au petit matin
Je ne te dirai pas où ils sont allés

Deux

T'as raison ils sont deux et ils gagnent en assurance et en beauté
Moi j'aime les imaginer déjà loin d'ici
L'Amour et l'eau fraîche
Tu sais ce que ça veut dire
Ça veut dire qu'ils n'ont besoin de rien
Et surtout pas de la famille telle que tu la conçois
L'avenir leur appartient
Ils ont pris perpét' et vous n'y pourrez rien
Se tiennent la main se chauffent les âmes

Deux cœurs à l'unisson
Et pour le monde combien c'est bon
C'est un peu comme une règle de trois

Coup de feu. Temps.

Tu es là
Tu es là
Qui a tiré
C'est toi
Tu m'entends
C'est toi qui a tiré
Ça va
Tu es blessé
Tu as besoin de quelque chose
Je vais ouvrir
Je vais ouvrir même si c'est un piège
Je ne suis pas comme ça
Je ne suis pas

Temps.

Qu'est-ce que tu as fait
Qu'est-ce que tu as fait ?

Arthur Ténor

au Collège Hennequin à Gannat

Livres :

Voyage extraordinaire du royaume des 7 Tours (Plon) et
Ravage de René Barjavel

Entre le 11 février et le 13 juin 2013

Dans toute rencontre, il y a une part de magie.
L'écriture est d'abord et avant tout une rencontre.
C'est pourquoi l'écriture est magique.

La base de décollage de ce vaisseau des mots, *À l'école des écrivains*, a été l'un de mes livres, un roman fantastique dans lequel le héros (un physicien spécialiste de physique quantique), parvient à trouver le moyen de franchir le mur du réel pour entrer dans l'Imaginaire, autrement dit dans l'inconscient collectif de l'humanité, là où sont entreposés ses univers imaginaires.

La proposition faite à la classe de 3^{ème} de Mme Laura Le Van, au collège Hennequin de Gannat, a été de rédiger une courte aventure ayant pour seule contrainte de répondre à cette question : « Si vous aussi pouviez franchir le mur du réel, que trouveriez-vous de l'autre côté du miroir ? » L'attente première était de trouver l'idée la plus surprenante, tout en restant crédible et sans perdre de vue le souci de la cohérence, de la concrétiser ensuite sous la forme d'une nouvelle fantastique. J'ai proposé à ces jeunes gens de partager l'expérience de l'écriture en entrant « dans la peau d'un vrai écrivain », d'envisager leur texte non pas comme un travail scolaire classique, mais comme une œuvre destinée à être lue par d'autres. Il ne s'agissait donc pas seulement de rédiger sans faute, mais aussi sans faiblesse de style, sans facilités d'intrigue, sans concession à la rigueur, sans oublier la logique, la crédibilité, les dangers de l'interprétation...

Réaliser une œuvre à la fois personnelle et destinée à un public n'est pas une mince affaire, car si se plaire et se comprendre est facile, plaire et se faire comprendre est autrement plus délicat.

La première phase de cette expérience de la création littéraire a consisté, pour les élèves-écrivains, à ouvrir leur esprit, à faire tomber les barrières de la timidité, à accepter des incursions dans l'absurde, à lâcher prise, à ne pas juger avant d'écrire... et à trouver LA bonne idée, c'est-à-dire celle qu'on a vraiment envie de mener à terme.

L'envie est la première clé de la création, l'énergie qui fait tourner le moteur de la machine à idées.

À la lecture des premières pistes de recherche, la surprise a été au rendez-vous, avec parfois quelques pouces levés pour applaudir l'audace d'une idée, des rires, des doutes sur une formulation ou de la perplexité sur une idée... Mais chacun a bien compris qu'avant de se lancer dans la réalisation d'une œuvre, un gros effort de conception est nécessaire. L'école des écrivains est une école de patience, d'humilité, de rigueur, mais aussi de plaisir partagé. Nous avons aussi pu constater combien il était essentiel et difficile d'aller... à l'essentiel. Trouver une idée, c'est chercher une perle qui est en réalité une graine, le haricot magique qui permet à l'auteur de grimper vers les hauteurs de l'inspiration, où parfois il se perd dans les nuages de ses propres réflexions. Nous avons vu que les meilleures graines ne sont pas forcément celles qui donnent une plante à fleurs. Ce peut être aussi

un cactus hérissé de piques. Qu'importe, pourvu que cette plante littéraire soit désirée, semée dans la bonne terre et cultivée selon sa nature.

Une fois plantée et libérée de sa gangue d'hésitation, la « bonne » graine prend vie et pousse, parfois si vite qu'elle échappe à son auteur. Celui-ci doit alors se faire dompteur.

Concrètement, dans une deuxième phase de création, les élèves-écrivains ont couché sur le papier un synopsis qui est ensuite devenu un premier jet sans dialogue ni descriptions détaillées. Ils ont soumis ces textes à leurs camarades qui furent autant de miroirs des forces et faiblesses de leur production. Tous les auteurs ont accepté d'entendre les suggestions et les remises en cause, les questions naïves et les remarques inattendues.

Et finalement, chacun a tenu en main le premier résultat de sa précieuse perle d'inspiration. Il ne restait plus qu'à laisser reposer un peu, puis à accompagner la pousse.

L'écriture qui souhaite être partagée impose l'humilité, l'écoute, l'empathie... autant qu'elle exige du caractère, de la détermination, parfois même de l'entêtement.

La troisième étape de notre exploration du travail de l'écrivain aurait pu être intitulée : *le sculpteur de phrases*. En effet, après avoir bâti le squelette, après avoir conçu et fabriqué la complexe architecture musculaire qui donnera le mouvement à l'œuvre, les élèves écrivains durent recouvrir celle-ci de la plus fine et essentielle couche de travail : la peau ! L'écriture est cette enveloppe qui donne toute son esthétique (quelle qu'elle soit), tout son caractère, toute sa subtilité à l'œuvre. Ainsi furent listés les nombreux points de vigilance qui doivent éclairer l'écriture et les relectures de ses lignes par l'auteur.

L'artiste écrivain est un sculpteur sur feuille. Les mots sont sa terre, le stylo ou le clavier ses doigts modeleurs, le regard ému ou enthousiaste de l'autre sa récompense.

Que retiendra l'élève auteur de son voyage guidé en terre d'écriture ? Des mots clés : patience, rigueur, humilité, relire relire relire, rêver, dompter, se libérer, écouter... Et sans doute aussi retiendra-t-il que le lecteur — car ce qu'il lit paraît si évident, si simple, si maîtrisé — n'a pas idée de la complexité du travail de l'écrivain. Lui qui est passé par l'école des écrivains, désormais, si ! Mais il aura aussi appris que la littérature est un formidable véhicule de transport dans le monde du rêve, des idées, des futurs et des passés... et aussi celui qui réussit à nous faire croire en l'impossible.

Ingrid Thobois

au Collège Louis Pasteur à Lavelanet

Livres :

Recto verso (Thierry Magnier) et
Le Diable au corps de Raymond Radiguet

Lavelanet

Les lieux ont des répercussions. Ils sculptent la roche, modèlent la terre, orientent la lumière, guident le vent, composent des paysages, des visages, s'immiscent dans les mouvements et les voix de chacun.

On ne traverse pas les âges ici comme là-bas. On n'est pas adolescent à Lavelanet comme ailleurs. Dans cette petite ville de l'Ariège, c'est le rapport au dehors, qui change, la possibilité de l'extérieur : l'herbe, la boue, *l'arbre-cul* qui fait rire tout le monde, dont le tronc se déforme en une excroissance sans équivoque. Lavelanet, c'est un horizon où porter le regard, comme un prolongement naturel de l'enfance.

C'est de ne pas se trouver cantonné à quelque espace que ce soit qui modifie fondamentalement le rapport au monde, aux autres. Ici, c'est de ne pas être piégé comme un arbre dans le béton, avec pour seules respirations une poche d'air pollué, un terrain de basket grillagé, un rond de terre d'un diamètre offusquant.

Je crois dans le pouvoir des lieux. Dans l'analogie entre leur configuration et une manière de se montrer curieux, enclin à recevoir de l'autre ce qu'on ne soupçonnait pas même d'exister. Cette analogie a bien sûr ses limites. Ici aussi, il y a la crise, une forme de violence, des ados grincheux et acnéiques, leurs familles qui ont du mal à joindre les deux bouts et qui se heurtent à la mue complexe de leur homard.

À 522 mètres d'altitude, Lavelanet n'est pas le plus charmant village de France. C'est même un peu tarte. Ici, l'industrie textile a laissé derrière elle un musée triste et des chômeurs, des usines désaffectées, des logements ouvriers rangés comme des morceaux de sucre brun. Ici, la rivière a été recouverte pour cause d'insalubrité ; par-dessus, on a construit un formidable parking.

Et pourtant, Lavelanet, c'est beau comme un pays en paix où les adolescents se pressent, dans l'heure de midi, pour s'inscrire au « club randonnée » initié par le prof de sport. Pas tous, mais une trentaine tout de même. Après la cantine, avant la reprise des cours de l'après-midi, les jeunes marchent, respirent, râlent lorsque ça grimpe ou qu'on les presse ou qu'il y a de la gadoue, parce qu'il faut bien revendiquer, se rebeller contre cette pratique d'un autre temps : la marche, sa lenteur, cet antidote à l'immédiateté. Ce sont pourtant des sourires qui se dessinent sur les visages détendus de ceux qui n'ont pas lu Montaigne. Garçons et filles regardent autour d'eux. Écoutent les oiseaux malgré l'envoi en douce de quelques SMS. Une jambe après l'autre, ils restent en retrait de l'enseignant comme pour bien marquer cette FRONTIÈRE qu'ils aiment à croire infranchissable. Il y a de la douceur, dans la manière qu'a chacun de jouer son rôle. D'ailleurs, cette frontière, les ados l'aboliront le soir même, au sein du club théâtre, mettant en scène leurs professeurs, les raillant gentiment, les caricaturant dans ce qu'ils ont de plus humain : leurs défauts, leurs manies ; la maladresse de l'une, la démarche sautillante de l'autre, et le proviseur non plus n'y échappera pas... Sain défouloir du théâtre où le corps allié au langage permet de tout expulser dans le cadre d'une création dont chacun tirera une juste fierté.

J'ignore tout de l'histoire de Lavelanet. J'ai rencontré 48 de ses enfants à quatre reprises. Avec chaque classe était prévue une séance de discussion, puis une séance d'atelier d'écriture. Ces quatre rencontres furent heureuses. Si je peux l'affirmer, c'est que seul le bien être, l'intérêt réel pour le texte en train de s'écrire, peuvent expliquer que 48 adolescents n'entendent pas la sonnerie ouvrant l'arène de la récréation.

Madame, est-ce qu'on a le droit de... ? La question bien sûr fut posée, qui appelle la plus belle des réponses : écrire, c'est avoir tous les droits, dans le respect de l'autre, dans le respect de soi. C'est un espace de liberté infini. Il n'y a pas de faute possible, en matière d'écriture ; il n'y a que le

regret éventuel de ne pas avoir tenté. On peut tout inventer, lorsqu'on écrit, mais pas n'importe quoi. Là se trouve la base du contrat d'écriture, tacitement passé avec le lecteur. Écrire une histoire, la composer avec le même soin que l'on prête à sa vie. La plausibilité de l'histoire traduit le respect dû au lecteur. Pour les adolescents, il s'agit de canaliser une énergie folle, un imaginaire sans frein : marcher vers la cohérence comme vers l'objectif d'une randonnée, pas à pas. Écrire, c'est aussi apprendre à poser des limites, à les apercevoir, à les respecter. C'est connaître son personnage comme un ami, le questionner comme soi-même... et ne pas toujours obtenir de réponse.

Écrire, c'est se saisir du monde réel. C'est expérimenter par les mots tout ce que la vie nous réserve. C'est prendre une forme d'avance sur son existence.

Lavelanet, à vol d'oiseau, ce n'est loin de rien : Limoux est à deux pas, Foix n'en parlons pas, Carcassonne à peine plus loin, la mer à 200 kilomètres à l'est. Est-ce une vallée ou déjà la montagne ? Lavelanet, c'est un endroit où j'ai passé trois jours avec des adolescents heureux d'écrire, heureux de lire à haute voix leurs productions et d'écouter celles des autres.

Heureux...

Michel C. Thomas

au Collège Pierre Galéry à Massiac

Livres :

Je pense à vous (Bleu autour) et

Du monde entier, au cœur du monde de Cendrars

**Deux mètres (pliables)
et vingt-cinq élèves**

Elèves : Mathilde, Célia, Cloé, Arnaud, Oghan, Loris, Eva, François, Christopher (4^{ème} A) ; Lucas, Grégoire, Nohan, Anaïs, Maxime, Alban, Julie, Lilian (4^{ème} B) ; Léa, Maxime, Éline, Clément, Gabin, Jessica, Kélian et Cindy (3^{ème})

Enseignante : Stéphanie Beurrier ; documentaliste : Christine Dumas

« Classique » retenu : Blaise Cendrars, *Du monde entier, Au cœur du monde*

Vendredi 25 janvier

Dis, Blaise, sommes-nous bien loin de Massiac ? (Plaisanterie convenue, d'accord.) Nous ne sommes plus très loin, Jeanne, on arrive, on arrive. On le sait dès qu'on voit la chapelle Sainte-Madeleine de Chalet postée sur son piton rocheux, discrète vigie romane plusieurs fois retapée, et jusqu'en 1983.

La ville est dans le creux, sous le soleil, dans le froid de janvier. Enfin, la ville... Deux mille habitants à peine pour toute la commune, hameaux compris : Bousselorgue, Le Boutirou, Bussac, Chevalay, Le Puy-Francon, Saint-Étienne, Vazerat, La Vialle-Vieille, etc. Une rivière, l'Alagnon, deux ruisseaux, l'Alagnonnette et l'Arcueil. Une histoire avec ce qu'il faut d'épisodes : une villa gallo-romaine pour commencer ; des seigneurs, les Apchon et les Espinchal ; un château dévasté ; la peste qui décime un bon peu de la population, en 1694 ; la lente construction d'une voie ferrée, moins prestigieuse que celle du Transsibérien, mais fort utile ; une production d'antimoine très conséquente ; un secrétaire de mairie qui distribue de faux papiers du temps de Vichy...

On est arrivé, Jeanne. Prendre la grande avenue, direction Aurillac. Le collège est à droite, immanquable, architecture réglementaire, géométrique. Au fronton en lettres noires et capitales : Collège Pierre Galéry. Du nom d'un instituteur méritant. Cent quatre élèves, des sections pêche et/ou latin, une vingtaine d'internes.

Pour la séance, on file au CDI, on s'arrange en tables rondes. Vingt-cinq élèves : 4^{ème} A, 4^{ème} B, et des récidivistes de 3^{ème} (qui ont participé à la précédente édition avec le poète Patrick Dubost). On fait connaissance, on se flaire, ce qu'ils aiment, ce qu'ils lisent... De la littérature jeunesse forcément (dont l'incontournable Jean-Claude Mourlevat, qui est natif d'Ambert — Grégoire, Ambertois lui aussi, l'a déjà croisé du côté de la mairie ronde), et Maupassant, Mérimée, *Les Misérables*, *L'Avare*, *Le Cid*, Tchekhov... Et pour les 3^{ème}, Steinbeck, Romain Gary, Anouilh... Des extraits de l'œuvre, parfois, mais quand même ! Dix-huit collégiens participent aussi à l'attribution du prix des Incorruptibles.

Cendrars, maintenant, puisque c'est le « classique » que l'invité leur impose, de pleine autorité, sans se demander si c'est bien de leur âge. Pourquoi Cendrars ? « Parce que ! » comme il répondait lui-même quand on lui demandait pourquoi il écrivait. Cendrars, sa vie, sa légende, son œuvre. Faire l'article, sa gueule de baroudeur, les fugues, Hélène brûlée vive, les trafics à Moscou, le voyage, la

nuit à New York, le bras coupé, les distiques des *Pâques* — les distiques sont des vers qui vont par deux, comme les amoureux, et à la fin : un vers célibataire. Appeler en renfort le rappeur Ekoué, du groupe La Rumeur, qui a orchestré (joliment) *Les Pâques*, en 2008 — il avait pile 33 ans. Ils veulent bien tout admettre, n'empêche, Cendrars, « c'est compliqué ».

Désolé pour le baroudeur légendaire, ils ont choisi de travailler, d'écrire à partir d'un texte de l'invité. Une histoire laconique : un gars une fille vont au bal, il y a une dispute, une fuite, une course jusque dans la forêt voisine, une scène d'amour, la fille disparaît, le gars est accusé de meurtre puis innocenté, etc. Ils écrivent la lettre d'amour du gars (Cindy), la lettre de la fille à ses parents (Kélian, Maxime), ils réécrivent l'histoire sur le mode journalistique (Léa, Clément). Clément la joue assez gore, il y a une double décapitation, avec échange des têtes. Dans l'ensemble, le genre épistolaire fait la part belle aux bons sentiments. On rappelle la mise en garde gidienne, on leur conseille d'être moins convenus, plus méchants (sauf Clément qui est au top).

On reparlera de Cendrars, du Transsibérien, de ce train qui « palpite au cœur des horizons plombés » et du chagrin qui ricane.

Vendredi 5 avril

Vous savez quoi ? Duchamp est originaire de Massiac. Oui le grand Marcel, celui de l'urinoir et du *Nu descendant l'escalier*. Originaire par la branche paternelle. Son père, Justin Isidore Eugène, est né à Massiac, le 16 février 1848, de parents cafetiers, Jean et Catherine. Eugène a fait ses études au petit séminaire de Saint-Flour puis s'en est allé à Blainville-Crevon* épouser Marie Caroline Lucie Nicolle, lui faire des enfants, dont le petit Marcel, et prendre charge de notaire.

Élise Rieuf 1897-1990), elle aussi, est née à Massiac. Elle a fait moins de ramdam dans les beaux arts, mais elle a musée à son nom, rue Albert Chalvet où sont exposées ses peintures. Elle dit : « *Ce qui compte dans un tableau, ce n'est pas sa ressemblance avec un objet quelconque, avec un être, avec la nature : c'est la magie qui s'en dégage, où coïncident le monde extérieur à l'artiste et son monde intérieur.* »

Sans transition. « (...) J'étais à 16.000 lieues du lieu de ma naissance / J'étais à Moscou, dans la ville des mille et trois clochers et des sept gares (...) » Ils ont embarqué avec Cendrars. Non sans quelques réticences. « C'est spécial... Entre prose et poésie... Il y a des choses qu'on ne dit pas d'habitude dans un poème... On passe du très léger à du très rude... » Et puis, « on se projette dans l'imaginaire ». C'est déjà ça.

Ils ont décidé de reprendre l'incipit, « En ce temps-là, j'étais en mon adolescence » et, après, place à l'imaginaire. Roulez jeunesse. Ils varient les destinations. Arnaud choisit Hong Kong, non qu'il y soit allé, mais il aime les samourais. Mathilde file à Rio de Janeiro, les musiciens, le carnaval, « tout me rendait vivante ». Avec Oghan, on grimpe au sommet de la tour Montparnasse mais pour rejoindre « une ville d'un coin de mon cerveau ». Célia est à Londres, elle vit à l'hôtel, elle joue de la guitare dans la rue, elle voudrait que sa mère soit fière d'elle. Jessica est à New York, comme dans le poème aux vers qui vont par deux, en amoureux...

L'évasion, la bourlingue sont des exercices difficiles. Cendrars s'accroche, le poème leur colle aux basques, ils empruntent des mots, des vers entiers. « Mais, lâchez-vous ! » dit Stéphanie Beurrier. Si c'est l'enseignante qui invite à plus de liberté...

Se lâcher... J.D. Salinger pourrait être bon guide. Quelques phrases de *L'attrape-cœurs* : « Si vous voulez vraiment que je vous dise, alors sûrement la première chose que vous allez me demander c'est où je suis né, et à quoi ça a ressemblé, ma saloperie d'enfance, et ce que faisaient mes parents avant de m'avoir, et toutes ces conneries à la David Copperfield, mais j'ai pas envie de raconter ça et tout. Primo, ce genre de truc me rase et secundo mes parents ils auraient chacun une attaque, ou même deux chacun, si je me mettais à baratiner sur leur compte quelque chose d'un peu personnel. (...) Et puis je ne vais pas vous défiler ma complète autobiographie. Je veux juste vous raconter ce truc dingue qui m'est arrivé l'année dernière vers la Noël avant que je sois pas mal esquiné et obligé de venir ici pour me retaper. »

Une surprise, gardée pour la fin de séance. Christine Dumas, la documentaliste, possède (à titre personnel) la version en livre simultanée du *Transsibérien*. Elle le montre. Deux mètres de prose ou de poésie et des couleurs vives, chantantes... Ça peut donner des idées. Lâchez-vous !

* C'est dans cette bourgade de Seine-Maritime que vécut Delphine Couturier, modèle de Madame Bovary. Elle se maria à l'âge de 17 ans avec le médecin du village voisin de Ry (« triste comme la mort », le médecin, mais le village ne devait pas être bien gai non plus). Crevon est le nom de la rivière.

Vendredi 17 mai

Massiac, « porte fleurie du Cantal ». On arrive après un orage de grêle. L'averse a laissé des liserés blancs à la bordure des trottoirs et meurtri les fleurs dans les jardins. « Lâchez-vous ! », avait-on recommandé à la fin de la séance précédente. On espère du gros temps.

Les 4^{ème} d'abord (cette fois-ci, il a été décidé de séparer les deux classes). Les 4^{ème} emboîtent toujours le pas du bourlingueur. « En ce temps-là... » Ils ont douze ou treize ans, ils repartent pour des destinations connues : Vladivostok, Hong Kong, New York ou Rio. Ils ont faim, ils ont chaud, ils mangent une glace au maïs « dans une île en forme de haricot », ils ont fui, ils font la manche, ils redoutent « les coups de soleil ». Oghan dégage le verbe « ouir », on ne s'y attendait pas. Dans l'ensemble, on reconnaît que « c'est bien écrit », mais quand même, les descriptions ressemblent parfois à des publicités pour une destination touristique, genre « porte fleurie ».

Dans l'ensemble, ils ne lâchent pas trop (pas assez) la main de Cendrars — il en avait deux à l'époque. Au passage, on rappelle son goût de l'affabulation, *La chasse à l'éléphant*, dans *Kodak* : « (...) La trompe en l'air l'extrémité tournée vers moi / Il m'a senti il ne faut pas perdre une demi-seconde / Le coup part / À l'instant une nouvelle balle passe dans le canon de la Winchester/ Puis je fume ma pipe (...) » C'est un manchot qui raconte.

« Lâchez-vous. » Les 3^{ème} ont pris l'invite au pied de la lettre et opté pour l'interpellation véhémement. « Indignez-vous » (syndrome Stéphane Hessel ?), « Révoltez-vous », « Ne vous laissez pas abattre », « Ne soyez pas des moutons », etc. On s'interpose, on dit qu'il ne faut pas croire tout ce qu'on raconte à propos des moutons et que la poésie ne se confond pas avec une harangue de tribun. En contrepoint, Éline récite — et c'est un beau moment — le début du poème de Jean Tardieu, *Oradour* : « Oradour n'a plus de femmes / Oradour n'a plus un homme / Oradour n'a plus de feuilles / Oradour n'a plus de pierres / Oradour n'a plus d'église / Oradour n'a plus d'enfants / Plus de fumée plus de rires / Plus de toits plus de greniers / Plus de meules plus d'amour / Plus de vin plus de chansons (...) »

Éline parle de « révoltation », c'est un joli mot-valise, un bagage pour la route. Elle a écrit : « Je partirai, je serai libre. Dans la nuit, je partirai. » Et pour finir : « Je m'allongerai sur le sable, je fermerai les yeux. » On pense à *Sensation*, de Rimbaud. On écoute la version de Robert Charlebois... Oui, mais, bof. Et même avec le renfort de Jacques Higelin. Le poème se défend mieux sans musique additionnelle.

Au bout du compte, on s'est peut-être égaré, parfois, entre *Les Pâques* et le *Transsibérien* (sans compter une historiette de l'invité), entre le rap d'Ekoué et la mélodie un peu trop sirupeuse du Québécois. On ne s'est pas lâché autant qu'on aurait pu. Mais on n'a pas lâché la littérature. Et puis, promis, juré, ils le feront leur livre simultanée, à la façon Cendrars-Delaunay. Deux mètres (pliables) pour vingt-cinq élèves.

Mona Thomas

au Collège Georges Lapierre à Lormond

Livres :

Comment faire une danseuse avec un coquelicot (Champ-Vallon) et
Le vilain petit canard de H.C. Andersen

Dans la classe de 4^{ème} de Mr Talensi.

Vendredi 22 mars 2013

1^{ère} séance

Ce qui me touche le plus — comme l’an dernier à Tours et comme souvent — c’est que les enseignants soient surpris que des élèves faibles en français se révèlent passionnés d’écriture dès la première de mes propositions. Partants et travailleurs voire acharnés à jouer le jeu ils sont très bons à l’arrivée. Des textes drôles graves et pleins de vie soldent des efforts qui avaient manqué jusqu’alors.

C’est aussi la première fois en 13 ans d’enseignement d’écriture littéraire que des élèves se battent — *Moi ! Moi, Madame !* — dans une mêlée de bras levés pour lire à voix haute ce qu’ils viennent d’écrire.

On ne peut pas dire qu’il s’agit d’une classe en quoi que ce soit favorisée. Seulement toute l’équipe est sur le pont — depuis la Principale qui m’a chaleureusement accueillie et a assisté au début de la première séance en présentant le programme aux élèves, jusqu’à la documentaliste et chacun des 22 élèves. Il existe un *être ensemble* de la classe qui dénote au-delà du travail préparatoire à la visite de l’écrivain — ce pour la 4^{ème} année consécutive de participation au programme *À l’école de l’écrivain* — un investissement scolaire très fort. Rien de ce qui se passe dans les murs de l’établissement n’indiffère. Mon livre *Comment faire une danseuse avec un coquelicot* a été lu au moins quelques pages par la totalité des élèves dont ceux-là même qui rejettent la lecture tant sont grandes leurs difficultés. Impressionnant.

Les deux enseignants ont accueilli ma consigne que tous les présents écrivent avec sérieux et humour. Je tiens beaucoup à ce que le cadre et les règles du jeu excluent la distance critique et le voyeurisme. Une telle règle me place radicalement ailleurs qu’à la place du professeur tout en instaurant par exception un climat égalitaire.

J’ai choisi en plus de *Comment faire une danseuse avec un coquelicot* de travailler avec le conte d’Andersen *Le vilain petit canard* en précisant que l’auteur a été un des premiers de ma vie de lecture et que cet autoportrait d’Andersen compte parmi les textes clés de mon enseignement à Sciences-Po Paris. Auprès de grands étudiants, donc.

Les questions — préparées ou pas — ont été nombreuses. Quand ma réponse couvrait des interrogations encore à venir j’ai favorisé un dialogue avec ceux des élèves aux questions désormais sans objet — afin de prévenir toute déception.

Les élèves me paraissent assez motivés pour que d’emblée je leur propose de vérifier en acte qu’un texte personnel tient moins à la sacro-sainte *inspiration* — le fourre-tout rédhibitoire — qu’à un sens

de la construction. Et je fais ici appel à la métaphore la plus juste qui est aussi la plus proche de l'enfance : les Play-mobil ou les Légo. Chaque mot est une brique.

Si on s'exprime d'autant mieux, plus facilement, plus près de ce qu'on veut dire que l'on a de meilleurs outils — orthographe et grammaire et syntaxe —, la faiblesse en français ne saurait être un handicap pour se mettre à écrire ce dont on a envie. On s'attachera d'autant plus au cours de français et on se perfectionnera en sachant pourquoi cet apport est fondamental. Raconter l'histoire qu'on veut en maîtriser les termes. Aux plus dubitatifs je dis que je ne corrigerai leurs fautes — en lisant les textes en train de se faire — qu'avec leur autorisation. Ils sourient quand je leur parle du texte que j'ai écrit sur le sujet : *Dégraisser le brouillon ?*

Ici comme dans mes différents projets d'enseignement de l'écriture littéraire — qu'il s'agisse d'*Écrire à l'œuvre* ou de *Le personnage le portrait* par exemple — lecture et écriture se trouvent associés dans une visée unique : donner à désirer le livre et à se connaître soi-même dans le plaisir des mots.

Vendredi 29 mars

Seconde séance

De même qu'il existe une dynamique de groupe — de cours, de séminaire ou d'atelier — il faut compter avec d'imparables effets négatifs. La seconde séance est parfois difficile, perçue par les participants comme l'amorce d'un temps étiré. L'effet de nouveauté ne joue plus et c'est un peu comme si on s'installait — mollement — dans une autre habitude — morne comme sont toutes les habitudes. Les élèves ont souhaité m'entendre parler de l'argent que gagnent les écrivains — la question du jour, celle qu'ils n'avaient pas osé poser vendredi dernier. Je leur ai ensuite proposé de décrire une photo d'eux avant l'âge de dix ans, ce qui a diversement marché, certains s'efforçant au mieux de leurs capacités, d'autres bloquant totalement. Quelques élèves, à la fois fatigués et agités — des bâillements. Deux filles, le bras levé, des questions sans objet aux lèvres, tournicotent sur leur chaise, se retournant sans cesse vers leurs camarades pour les dissiper, guettent l'attention de l'écrivain, redoutant et provoquant une éventuelle remontrance du professeur, cherchent à interpellier leurs voisins pour s'amuser ensemble.

Toute la classe travaille — sauf le fond où deux garçons somnolent dans leurs bras repliés. La plupart des élèves, de très bonne volonté — cherchent à donner leur meilleur, comme la semaine passée.

Une élève qui n'oublie pas de titrer sobrement *Une journée à...* raconte un jour à la mer en famille avec filles en bikinis colorés et frère harcelant la narratrice qu'il trouve « grosse ». Une autre élève n'a pas hésité à donner, en contreproposition aussi audacieuse que courageuse, le portrait d'un nouveau-né intubé à l'hôpital — d'où il n'est jamais sorti. Le point tragique. Tous écoutent en se retenant presque de respirer. Touchés au moins autant que moi de ce cours texte étonnant et fort.

C'est à la qualité d'écoute des élèves entre eux que j'ai mesuré le beau climat de confiance qui règne dans la classe — une classe pourtant difficile. Ni sarcasmes ni expressions négatives mais le respect au minimum et de fréquentes approbations — toujours sincères.

Les textes très vivants font regretter d'autant plus les pages blanches vaguement gribouillées d'élèves apathiques, peut-être déprimés, jouant les blasés. La léthargie est l'ennemie et c'est à moi de lutter contre. Je rappelle aux élèves que s'il y a encore une séance après celle-ci, ce sera la dernière et ensuite ils auront pour eux le rappel de ce que j'aurais apporté — sans plus. De mon côté j'emporterai l'image unique, sans comparaison avec une autre, du temps passé avec eux et des textes singuliers qu'ils auront écrits et lus à voix haute. Donc c'est parti ! Je propose de recenser les lieux où ils ont dormi — j'ai évoqué un extrait de *Un autre* de Imre Kertész. L'auteur associe le fait de voyager sans arrêt à sa nouvelle condition de *fugitif*. Certains élèves seront ravis, à la lecture de leur

production, de *faire rire* tout le monde. J'ai *passé une nuit atroce à l'hôtel avec plein de cafards entres les deux draps*. Ou de provoquer l'émotion de la classe entière. J'ai *longtemps dormi dans les bras de ma maman*. Ou encore : *J'ai toujours dormi chez moi mais dans des endroits chaque fois plus petits et plus moches*.

Au milieu de la seconde heure, c'est assez infernal, soudain. On doit faire le gendarme l'enseignant et moi. De nombreux élèves ont mal à la gorge, souffrent de légères contusions ou de fractures des membres — il y a des béquilles dans les allées entre les tables. Une petite séance de lecture pour ranimer l'ensemble et calmer le jeu s'impose. Je sais que des élèves ont de nombreuses difficultés d'énonciation, de prononciation, de rythme et même de distinction des mots qu'ils avalent, coupent en deux ou flanquent d'appendices inexistantes — des pluriels et des passés au lieu du singulier et du présent. Je sais aussi que changer de braquet au milieu du trajet repose et aide à poursuivre. Dans le but de rendre la lecture plus vivante et drôle et que les élèves s'en tiennent au livre — pour les recentrer — je choisis des passages dialogués — ceux sur la lecture notamment. L'initiative marche assez bien et plaît à l'enseignant. Les élèves s'efforcent comme je le leur ai demandé de *faire les voix* des personnages de la saga de Tolkien, *Le Seigneur des anneaux*, dont il est question dans mon livre. Ils entrent immédiatement en compétition positive. Chacun tenant à briller, ils font de leur mieux et s'apaisent et se montrent satisfaits de la prestation et d'eux-mêmes.

La première page de mon livre évoquant le jardin de *La Petite Sirène* d'Andersen réactualise l'histoire du *vilain petit canard* dont nous avons abondamment parlé la semaine dernière. Et puis les dialogues avec les *voix* à nouveau font merveille. Je reprends quand c'est trop mou et ils repartent avec plus d'allant. Au bout du compte, cette séance si laborieuse au démarrage aura donné bien des motifs de contentement aux élèves et une satisfaction pour ceux qui n'avaient pas écrit et que j'ai davantage fait lire. Ultime pirouette de rattrapage, cette lecture plus longue et plus exigeante a permis de ne pas en rester sur une frustration. À la fois soulagé et content, M. Talensi sourit d'une lecture si belle et bonne avant de ramasser les textes en disant C'est très bien ce que nous avons fait.

Nous commencerons la prochaine fois, je dis, la — déjà — dernière séance en demandant une lecture de leur texte à ceux qui sont un peu passés à l'as aujourd'hui.

Oui, renchérit M. Talensi un peu plus tard dans la classe vide d'élèves, tout ça est vraiment très bien. Je veux souvent les faire lire, comme ça... Et puis... Mais là, je vois que ça marche, je saurai comment faire maintenant.

En regagnant la gare, je me dis que si la présence de l'écrivain joue comme un déclencheur impulsant une nouvelle synergie à la classe, si les activités de lire et écrire vraiment en deviennent plus réalisables, si peu que ce soit, ce sera beaucoup. Si la présence de l'écrivain arrive à lever des possibilités jusque-là enfouies — quand bien même le dégel aurait lieu dans l'après-coup des visites, ce serait une immense raison et une raison suffisante de mener un tel programme. Sans parler du sourire des élèves et de leur décision unanime à ne pas observer la pause en fin d'heure pour... continuer.

Vendredi 5 Avril

Dernière séance

Comment avons-nous commencé à évoquer la beauté de certains noms ? Ceux qui traversent l'espace de la salle de classe sont des plus remarquables. Toujours est-il que j'ai proposé, en entrée de cette troisième et dernière visite que chaque élève se forge un pseudonyme.

J'avais écrit *surnom* au tableau mais à l'écoute de mon petit exposé, Marc Talensi, le professeur de français, a rectifié : *pseudonyme*. Mieux venu et plus accueillant à la diversité du sens. On dit

d'ailleurs plus couramment *mon pseudo*. À l'exemple du professeur Poirier devenu Julien Gracq en entrant en littérature, la classe a signifié que le patronyme de Sarah est en fait Poirier. À William Erb qui se trouvait un peu court, Brel, a suggéré Monsieur Talensi. Aucune connexion locale pour la demoiselle de Crayencourt devenue Yourcenar, mais le bel exemple d'un chamboulement de lettres pour qu'advienne un nom original avec le renoncement à une seule lettre en tribut à la nouveauté. Bientôt de belles trouvailles explosent. Passer au Questionnaire de Marcel Proust après un échauffement aussi turbulent et joyeux aurait pu passer pour un simple divertissement si je n'avais demandé à l'enseignant de lire pour toute la classe les dix premières questions à prendre en dictée. À Zinedine ensuite de répéter à voix haute. Et c'est parti ! L'écriture de soi s'avère plus périlleuse qu'il n'y paraissait. Si les enjeux paraissent pesants, c'est le moment d'inventer. On peut inventer bien sûr. Licence est donnée à l'imaginaire, la fiction et la poésie dont nous avons débattu aux séances précédentes. Surtout ce libre exercice évite à l'élève de se rabattre sur le redoutable *Et quand on s'en souvient plus ?* N'empêche, il faut mener la lutte contre la page blanche qui ne doit pas le rester. Lever les blocages au plus vite, déjouer les dérobades, les *rien*, les *je ne sais pas*. Y aller quand même, oser — avec l'esquive pour unique ennemi. Zakaria use de la négative pour camper une sorte de *Bartelby* d'Aquitaine et d'aujourd'hui. C'est parfois *le pays où j'aimerais vivre* qui donne sa coloration — exotique pour Emine, belge pour Julie — au croquis de soi auquel l'exercice convie.

Majda Marie affirme ses choix : son *oiseau que je préfère*, le cygne, me permet, après que je lui ai demandé de préciser blanc ou noir, de revenir à la lecture d'Andersen et de signaler combien l'art aide à lire le réel.

Second volet du Questionnaire de Proust. Les cinq questions inédites, plus actuelles et risquées peut-être, feront se révéler — par ces qualités mêmes — les talents cachés des participants. Elias se contente d'annoncer la couleur et complète le premier volet du thème par des développements tour à tour tristes ou amusants. En contre-proposition, il renvoie une nouvelle interrogation — forte bien plus que naïve. Il s'agit de la mort, après tout. Derrière la lecture d'Elias, donnée dans un silence impeccable, celle d'Emirhan déclenche les rires de toute la classe. Et pour cause — il a répondu à *La personne que j'aimerais tuer* par : Le facteur, pour que ma mère ne reçoive pas mon bulletin scolaire.

Le professeur et la documentaliste rient tout autant que les élèves, l'écrivain invitée éprouve un certain soulagement. Bien qu'ayant cueilli ces cinq compléments au Questionnaire de Proust dans des documents de chasseurs de — jeunes — têtes occupés de stages professionnels et de premiers emplois, leur utilisation en classe — si soigneusement circonstancié soit-elle — n'a rien d'évident. Le flirt avec la vraie vie, s'il attire les élèves, provoque à l'occasion ses effets d'une grande liberté d'expression. L'écrivain doit faire face. Mais puisqu'il fallait sortir Emirhan d'une flemme pathologique que son écriture — tant le contenu que la graphie —, son attitude et toute sa personne s'emploient à mettre en représentation... L'élève à juste titre satisfait de lui en a l'air épanoui et surpris de qui sort d'un long sommeil. Emirhan se montre dès lors tout à fait attentif à ce qu'il se passe. Et à sa feuille d'écriture. Réceptif à ce qui viendra. Très concerné. Il sera des élèves qui tout à l'heure s'approcheront du bureau pour me faire signer leur exemplaire de mon livre.

Ce qui vient, environ un quart d'heure avant la fin, c'est une visite de Madame Ulysse, la principale adjointe qui m'avait accueillie au matin du premier vendredi. Depuis la place qu'elle occupe, Madame Ulysse a tenu à remercier tout ensemble l'écrivain, le programme dont elle reconnaît les vertus en cette quatrième année de pratique, et aussi, bien sûr, les élèves participants qui en sont les premiers bénéficiaires.

Tous écoutent avec le plus grand respect. Le respect le plus manifeste — alors même qu'ils viennent de lire à voix haute, devant la même représentante de l'autorité dont ils dépendent, des textes dont je ne pourrai m'empêcher de souligner la formidable liberté à laquelle ils doivent d'exister. Les élèves écoutent Madame la principale adjointe parler... d'eux. Ils valent donc cette peine que les adultes ici

présents se sont donnée pour eux ? C'est qu'elle va à l'essentiel, Madame Ulysse. Il est en effet question de sincérité, de la valeur qu'on a — élève plutôt en difficulté et dont la réponse au *trait principal de mon caractère* a laissé entrevoir des faiblesses et des manques dans l'estime de soi. Il est enfin question d'échanges, à commencer par ceux qui devraient finaliser le plus tôt possible ces trois rencontres : l'envoi des textes saisis sous la gouverne de Marc Talensi et que j'attends avec impatience.

Marie-Jeanne Urech

au Collège François Villon à Mulhouse

Livres :

Le Chat qu'il tenait en laisse comme un chien (Aencrage) et
L'Arrache-cœur de Boris Vian

Mulhouse, ici Mulhouse !

L'accueil en gare de Mulhouse rappelle les grandes heures de Radio Londres et nous plonge irrémédiablement dans une certaine époque à laquelle nous rattache aussi l'architecture de la gare. Mais n'est-ce pas une guerre d'un autre type qui a frappé l'industrie locale, transformant tout au long de mon chemin de florissantes fabriques en des épaves dont le fleuron de la ville, la majestueuse usine de filature DMC à l'ombre de laquelle voisine le Collège François Villon ? L'école est en préfabriqué, l'usine en briques, une seule porte le nom d'un poète.

Après avoir passé la loge du gardien, salué la directrice, les confrères à la photocopieuse, Monsieur Loïc Demaison, le professeur, m'emmène dans la salle de conférences où se dérouleront les rencontres et où flotte encore toutes les passions d'un conseil de classe. La cloche sonne. Les élèves s'installent. Amandine insiste pour s'asseoir à côté de moi. Un rituel qu'elle accomplira à chaque rencontre. Les élèves ont préparé deux questions chacun. L'une sur mon livre, l'autre sur ma vie d'écrivain. L'échange s'établit rapidement. Ils ne sont pas timides et plutôt curieux. Bien sûr les questions matérielles les intéressent. Eux aussi trouvent que 10% de droits d'auteur sur un livre est trop peu. Émouvante solidarité ! Peu avant la sonnerie, on me demandera encore si je connais des stars. Stars de foot, de télé, de musique, n'importe laquelle ferait l'affaire. L'occasion de leur expliquer que le métier d'écrivain est solitaire. Pendant la pause, petite séance de dédicaces de mon livre dont certains ont colorié la sobre couverture en noir et blanc. Caspar Friedrich se retournerait dans sa tombe, l'éditeur aussi. Seconde heure, seconde moitié de classe, beaucoup de nouvelles questions et je termine par un élément qui me paraît essentiel à dire dans les classes : il n'y a pas un cursus précis pour devenir écrivain, tous les chemins peuvent mener à l'écriture pourvu qu'on aime les mots et qu'on aime raconter des histoires. Et cerise sur le gâteau, l'orthographe ne fait pas l'écrivain. Combien d'écrivains dyslexiques ou dysorthographiques n'ont-ils pas écrit de textes merveilleux !

De la gare, il faut prendre le bus 10 pour aller au Collège François Villon. Un trajet qui lambine dans une zone périphérique, paradis des concessionnaires automobiles. On entend parler une fois l'an de Mulhouse à la télévision, le lendemain du réveillon, pour faire état des nombreuses voitures incendiées pendant la nuit. Le business automobile pourrait-il ainsi reprendre le flambeau de l'industrie du textile aujourd'hui anéantie ?

Lors de cette deuxième rencontre, ce sont les élèves qui vont écrire et ça les fait râler un peu. Un récit de voyage. À l'instar du protagoniste de mon livre qui part chercher un peu de soleil au milieu du monde, ils doivent imaginer leur propre histoire avec, pour les aider à structurer le récit, quelques éléments à définir : un personnage, un lieu de voyage, un objet fantaisiste à chercher, un obstacle à cette quête et une fin de voyage. Le démarrage est un peu laborieux. On a oublié sa feuille, son stylo, on veut changer de place... mais ce sont surtout des idées qu'ils ont de la peine à trouver. Alors qu'on leur propose de partir dans la fantaisie, la plupart préfère coller à la réalité. Et puis, il faut aussi leur

expliquer qu'il ne suffit pas d'écrire en regard de « protagoniste » un prénom ou avoir décidé de l'obstacle qu'il y aurait pour que le récit soit fait. Le récit a besoin de phrases et c'est plus qu'une addition de mots. Pourtant, petit à petit, ils se prennent au jeu et donnent vie à leur histoire. À l'issue de cette première rencontre, les élèves lisent à haute voix le début de leur texte. Dans celui de Mervé, une femme se réveille avec une tête de vache ! Kafka apprécierait. Voilà qui est prometteur.

À l'arrêt du bus, je rencontre trois écolières du Collège François Villon. On ne se connaît pas, mais on entame la conversation. Quand elles apprennent que j'écris, elles me demandent de voir un de mes livres. J'en sors un. L'une s'exclame aussitôt qu'elle l'a lu. Pieux mensonge. Merci pour la politesse ! De rigoler un peu nous a réchauffés. Le printemps tarde à venir et ce ne sont pas les carreaux cassés des usines qui vont retenir le vent de ce plat pays.

Troisième et dernière rencontre et tout un voyage à écrire. Les élèves ont relu le début de leur texte en classe avec leur professeur le matin même. Ils sont donc déjà dans le bain. L'écriture avance bien, ils sont concentrés, il y a parfois même un silence impressionnant dans cette salle de conférences. Le mari de la femme à la tête de vache doit partir à la recherche d'un antidote pour lui rendre son aspect humain, mais celui qu'il lui administrera la transformera en chien ! D'autres personnages doivent traverser une ville fantôme, mais comment décrire ce qui est fantomatique ? Peut-être en observant par la fenêtre l'immense zone qu'occupent les différents bâtiments de l'usine DMC, abandonnée, en friche, comme si une explosion nucléaire l'avait privée de vie. Il y a les élèves comme Dounia qui écrivent sans discontinuer, Abdoulhadri qui recommence son histoire à zéro cinq minutes avant la fin du cours, Amandine qui rêve sur son histoire et non de son histoire et puis Mamadou dont le style étonne, impressionne. En fin de période, ils lisent leur texte. Ils sont pour la plupart inachevés, mais bien partis. J'aimerais connaître la suite, la fin. Reprendre le train à ce stade du travail est terriblement frustrant. Deux sessions sont trop courtes pour achever un récit, mais peut-être suffisantes pour susciter le désir de continuer à raconter des histoires. Et si ce n'est pas eux qui les écriront, en tout cas comptent-ils sur d'autres pour porter leurs idées, comme me l'a demandé Lydie en partant : Madame, faites un roman avec mon histoire !

Mulhouse, ici Mulhouse : « les carottes ne sont pas cuites ! »

Carole Zalberg

au Collège François Villon à Mulhouse

Livres :

Je suis un arbre (Actes Sud) et
Frankie Addams de Carson McCullers

20 février 2013

Divine surprise. Première intervention au Collège Romain Rolland de Clichy sous-bois auprès d'une classe de 4^{ème}. Les échanges préalables, uniquement avec le documentaliste et par mails, ont été cordiaux mais un peu poussifs et j'avoue éprouver une certaine appréhension. Je ne redoute pas du tout l'attitude des élèves : dans le cadre de l'ancien dispositif Tick'art, je suis souvent intervenue dans des établissements difficiles, devant des classes qui, au départ, se montraient au mieux indifférentes et au pire hostiles. Chaque fois, des petits miracles ont eu lieu, des moments de partage, des discussions stimulantes pour eux comme pour moi. Non, c'est plutôt le manque d'investissement des adultes qui m'inquiète car je sais à quel point il conditionne la réussite de ces rencontres.

Je suis agréablement surprise. Les élèves ont tous lu et, semble-t-il, aimé « Je suis un arbre ». Ils sont curieux, attachants et respectueux du métier d'écrivain — ce qui ne cesse de me surprendre venant de jeunes gens qui se vantent de ne pas lire du tout ! — ont préparé de nombreuses questions sur le texte, l'édition, l'écriture. Je repars heureuse et confiante.

22 avril 2013

Déconfiture. Cette séance est censée être consacrée au « classique » que j'ai proposé à la lecture : *Frankie Addams* de Carson McCullers. Il est 8h30. La plupart des élèves dorment encore, parfois ouvertement, affalés sur leurs bras. Leur professeur oscille entre coups de gueule et coups de mou. Je m'aperçois rapidement que les gamins, dans le meilleur des cas, se sont contentés de lire un résumé du livre. L'enseignante a bien prévu un questionnaire, mais pour plus tard, afin de les évaluer... Seule consolation : le garçon apparemment le plus désinvolte, arrivé en retard, ouvrant à peine les yeux, me chuchote (il ne faut pas perdre la face devant les copains) une remarque fine sur la structure du roman. La séance est écourtée par les professeurs. Frustrée et maussade, je regagne mes pénates plus tôt que prévu.

29 mai 2013

Séquence émotion. Lors de la rencontre précédente, j'avais donné des consignes pour un petit atelier d'écriture. Chaque élève devait photographier avec son portable (ils en possèdent tous un) un objet, une personne, un lieu importants pour lui. Les enseignants devaient juste s'assurer que chacun venait avec son image et, si nécessaire, l'imprimer. Inutile de dire qu'après la calamiteuse séance d'avril, je traîne les pieds. Dès mon arrivée, j'ai senti que l'exercice les avait amusés. Tous ont joué le jeu (cf. deux exemples ci-dessous), même si très peu détiennent l'image imprimée. Un bon quart d'heure est donc consacré à des manœuvres compliquées pour que les fichiers migrent sur l'ordinateur du CDI et soient dûment imprimés. Enfin, après un rapide tour de table afin que les élèves présentent en deux mots leur image et les raisons de leur choix, nous passons à l'écriture. Je remarque alors que le grand adolescent faussement débonnaire qui avait murmuré à mon oreille la fois précédente et est encore assis tout près de moi est brusquement abattu. Il est venu avec une photographie de sa sœur jumelle décédée des années auparavant ; ce choix et le fait d'avoir à écrire autour de son image et de la place qu'elle occupait (en creux, dans son cas) a mis au jour une culpabilité enracinée et toxique. J'accompagne dans le couloir l'escogriffe en larmes, l'écoute, tente de desserrer un peu le nœud qui l'étrangle depuis des années. Au moins le silence est rompu.

Bien sûr, on pourra dire qu'il ne s'agit pas là de littérature. Mais quand même, tout est parti des mots. Malgré cette expérience en demi-teinte, ma foi en eux n'est pas ébranlée.





